



# HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

*Depuis* Thespis *jusqu'à nos jours;*

Par une Société de Gens de Lettres.

*Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.*

TOME VII. Ire PARTIE.

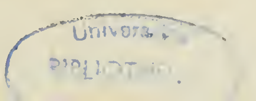


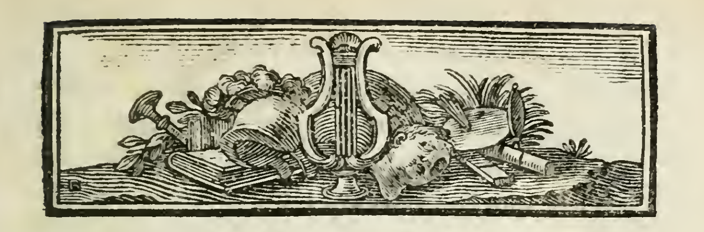
*A PARIS,*

Chez { Les Auteurs, rue Montmartre, la porte cochère vis-à-vis la rue du Jour.
La Veuve Duchesne, Libraire, rue St-Jacques, au Temple du Goût.
Clousier, Imprimeur-Libraire, rue St-Jacques.

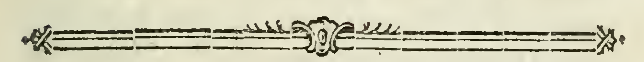
M. DCC. LXXIX.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*





# HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



## *PREMIÈRE PARTIE* du ſeptième Volume.

### *Suite des Tragédies de Sénèque.*

LE ſujet de la Tragédie que nous allons offrir, ne ſera pas neuf pour nos lecteurs, & l'*Hippolyte* de Sénèque aura peu de valeur auprès de la *Phèdre* de Racine, mais il faut ſonger que le Poète latin eſt venu bien long-tems avant l'Ecrivain français, & qu'il a fourni au goût de celui-ci quantité

d'idées qui, ſi elles n'étaient pas connues, donneraient une opinion beaucoup plus avantageuſe du mérite de leur Auteur. Mais tel eſt le ſort des Anciens que l'on retrouve ſouvent & que l'on admire moins, parce qu'ils paraiſſent moins nouveaux. Il ſerait à déſirer qu'ils euſſent encore plus d'imitateurs, & ſi nos Ecrivains dramatiques puiſaient dans ces ſources, nous ſommes perſuadés qu'ils ſeraient fort au-deſſus de ce qu'ils ſont. Nous n'en citerons pour exemple que M. Ducis, & ſon énergie jointe à celle des Grecs a répandu, ſur-tout dans ſa dernière Pièce, une chaleur & une éloquence qui manque à quelques-uns de nos Auteurs modernes. On avance à grand pas dans la carrière, quand on y eſt ſoutenu par Sophocle & par Euripide. On verra qu'à pluſieurs égards, Sénèque mérite d'être placé auprès de ces deux grands hommes.





J. D. Dugoure del. Ph. Triere Sculp.

LA NOURRICE.



# HIPPOLYTE.

## PERSONNAGES.

HIPPOLYTE.
PHÈDRE.
THÉSÉE.
Un Courier.
Une Nourrice.
Chœur d'Athéniens.
Officiers Domestiques.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, Officiers.

HIPPOLYTE *à ses Officiers.*

ALLEZ, parcourez tous ces bois épais, tous ces sommets de la colline de Cécrops : ( *elle fut depuis enclavée dans Athènes, & on y construisit la Citadelle de cette Ville.* ) ces réduits formés au pied du Parnès, ( *autre montagne de l'Attique.* ) les bords de ces ruisseaux qui baignent les champs de Thria : ( *Bourgade de l'Attique.* ) franchissez tous ces monts

auſſi blancs de neige que le Riphée..... Et vous, pénétrez dans cette forêt aux aunes altiers ; deſcendez dans ces prairies que zéphir careſſe de ſon haleine pour y appeller les fleurs du printems, ces belles prairies où coule l'Iliſſe tranſparent comme la glace, & le pareſſeux Méandre qui prive ſi malignement les plaines de ſon onde..... Vous, allez reconnaître ces lieux que Marathon découvre ſur la gauche, & où les bêtes féroces vont la nuit avec leurs petits chercher la pâture qui leur eſt néceſſaire..... Vous, volez au midi de ces côteaux où le belliqueux Acharnien ſe met à l'abri des frimats ... Les autres battront les retraites du doux Hymette, celles d'Aphydna..... Il y a long-tems que nous n'avons viſité les rivages du Cap de Sanion..... O mes compagnons ! ſi la gloire de la chaſſe vous anime, le ſanglier de Phylie vous appelle. Depuis trop long-tems, nous épargnons ce monſtre, la terreur de nos champs & ſi ſouvent bleſſé par nous..... Conduiſez ces chiens en ſilence & laiſſez flotter les liens qui les attachent, mais donnez moins de liberté à ces impatiens moloſſes : dégagez de leurs cordes, les têtes de ces chiennes de la Crète ; retenez fortement ces Spartiates, c'eſt une race indomptable & avide de ſang. Un moment encore, & nous leur procurerons le plaiſir de remplir ces rochers du bruit de leurs aboyemens. Maintenant, qu'ils ſe contentent de chercher les traces

récentes : elles doivent être empreintes ſur la roſée, puiſque la lumière du jour eſt encore douteuſe..... Qu'on me porte ces panneaux avec tous ces filets, & qu'on montre bien à découvert ces plumes rouges dont ils ſont remplis pour inſpirer une vaine terreur aux bêtes ſauvages..... Toi, tu lanceras les traits..... Toi, prends ce large pieu, ta main le tiendra toujours prêt & le balancera de la gauche à la droite..... Toi, placé en embuſcade, tu précipiteras en criant, les pas de l'animal pourſuivi..... Et toi, que je deſtine à jouir des honneurs de la victoire, tu enfonceras ce fer dans ſes entrailles.

Favoriſe ton imitateur, ô courageuſe fille de Latone ! toi qui règnes dans les lieux les plus retirés de la terre, toi qui perces de tes inévitables traits & les monſtres dont l'Araxe éteint la ſoif, & ceux qui ſe plaiſent à traverſer le Danube, en ſuſpendant ſon cours. Grande Déeſſe ! ta main terraſſe les lions de Gétulie & les biches de la Crète, tu diminues leur force quand tu ne veux percer que le daim timide. Les tigres variés de tant de couleurs, les taureaux ſauvages, ces redoutables buffles aux larges cornes, expirent ſous tes céleſtes dards. Ces bêtes furieuſes qui déſolent les plaines ſolitaires, celles qui peuplent le pauvre Garamante, celles que renferment les riches bois de l'Arabie, les cimes déſertes des Pyrénées, les défilés de l'Hir-

canie, les vaſtes champs des Sarmates, tous ces fléaux des humains ſont effrayés à l'aſpect de ton arc.

Quand nous invoquons ta puiſſante Divinité, ſoudain la proie déſirée tombe dans nos filets, & le char qui la porte, gémit ſous ſon poids : nos chiens lèvent leurs têtes rougies du ſang ennemi, & les habitans des hameaux rentrent en triomphe dans leurs chaumières.....

La Déeſſe exauce mes vœux, & pour ſignal, j'entends l'aboyement des chiens. Ce préſage m'appelle dans les bois, j'y vole & je choiſis le ſentier le plus court.

---

## SCÈNE II.

PHÈDRE, ſa Nourrice.

PHÈDRE.

O Puiſſante Crète! ſouveraine d'une ſi vaſte mer, Ile fameuſe dont mille vaiſſeaux qui entourent tes côtes aſſerviſſent l'Empire de Neptune juſqu'aux bords de l'Aſſyrie, pourquoi m'avoir envoyée ſi loin, m'avoir abandonnée à des Pénates odieux, m'avoir donnée à ton ennemi? pourquoi m'avoir condamnée à paſſer mes jours dans le malheur & dans les larmes? mon époux eſt abſent & me fuit; il me garde ſa fidélité ordinaire. Son courage l'a

fait descendre sur la rive infernale ; Soldat d'un ravisseur audacieux, il erre maintenant au ténébreux Empire ; compagnon d'un insensé, il arrache de son trône la Reine des Enfers. Le père d'Hippolyte cherche encore des adultères & des maitresses jusqu'aux rives de l'Achéron.

Mais un autre soin vient aggraver ma tristeiſe : la nuit & le sommeil ne sauraient calmer mes peines ; un mal bien plus violent se nourrit, s'accroît & s'allume dans mon cœur : c'est le feu de l'Ethna qui s'élance de son antre. Les ouvrages de Pallas n'occupent plus mes doigts, la toile échape à mes mains. On ne me voit plus embellir les Temples de mes dons, ni entourer les Autels en formant des chœurs avec les jeunes Athéniennes. Initiée dans les mystères d'Eleusis, on ne me voit plus en entretenir les feux sacrés, ni offrir à la Déesse des fruits, un encens pur & des prières chastes. (*Les femmes honnêtes & les Vierges étaient les seules que l'on admît à ces mistères. Phèdre se croit indigne d'y participer depuis qu'elle brûle pour Hippolyte.*)

Ma passion la plus chère est d'armer d'un trait mon faible bras, & de poursuivre les bêtes féroces.

Malheureuse Phèdre ! que dis-tu ? d'où vient ce fol amour que tu as pour les bois ?

Ah ! je reconnais le poison fatal qui dévora ma mère infortunée : c'est au fond des bois que l'amour devient criminel dans mon sang. O ma

mère ! j'excite votre pitié ; une paſſion effrénée...... Ce fier taureau égara votre raiſon. Vous l'aimâtes, audacieuſe. Farouche, rebelle, indomptable au joug, il vous aima lui-même.... Il ſavait aimer du moins.... Hélas ! quelle Divinité ! quel autre Dédale pourrait être favorable à ma flame ? quand cet ingénieux Artiſte de Mopſope, ( *ſurnom de l'Attique, patrie de Dédale.* ) qui enferma dans notre labyrinthe le fruit honteux des amours de Paſiphaë, reviendrait à la lumière, il ne ſaurait promettre de remède à ma ſouffrance.

O Vénus ! cruelle ennemie des enfans du Soleil, tu nous punis bien de ce qu'aux yeux de l'univers, ce Dieu découvrit Mars enchaîné dans tes bras. Ta vengeance verſe l'opprobre ſur toute notre race : nulle fille de Minos ne brûle d'un amour ordinaire, & tous les ſentimens que tu nous inſpires, ſont des crimes.

LA NOURRICE.

Femme de Théſée ! illuſtre rejetton de Jupiter ! chaſſez, arrachez de votre cœur tout ce qui pourrait en flétrir la pureté, éteignez tous les feux qui vous rendraient coupable, & n'ouvrez jamais votre ame à de funeſtes eſpérances. Rejetter un amour naiſſant, c'eſt le vaincre : flatter une paſſion qui nous charme & nous enyvre, c'eſt ſe préparer un joug que l'on ne pourra plus ſecouer. Je ſais com-

bien il eſt dur & pénible de rappeller à la raiſon les cœurs impérieux de celles de votre rang ; mais quel que ſoit le danger qui menace ma tête, je m'y ſoumets. La liberté où l'on touche à mon âge, inſpire de la force.

Pour triompher d'une paſſion qui vient d'éclorre, il faut le vouloir, & ſe montrer inébranlable.

Malheureuſe ! que prétendez-vous ? votre race n'eſt-elle pas aſſez impure ? voulez-vous ajouter à la honte de votre mère ? le feu qui vous brûle eſt encore plus odieux que le ſien. Un penchant monſtrueux eſt l'ouvrage du deſtin ; un amour tel que le vôtre eſt l'ouvrage de notre cœur. Si vous prétendez être en ſûreté, ſi vous croyez ne rien avoir à craindre, parce que Théſée eſt aux enfers, vous êtes dans l'erreur. Eh ! quand il ſerait pour jamais caché dans le Léthé, ou dans les profonds abîmes du Styx, vous penſez donc que Neptune dont l'Empire s'étend ſur toutes les mers & qui domine ſur cent Peuples, ne percerait pas ce coupable miſtère ſi injurieux pour ſon fils. Tout ſerait dévoilé. Eh ! qui échape à l'inquiète ſagacité des pères ?

Suppoſons qu'à force d'adreſſe nous puiſſions dérober au monde ce funeſte ſecret, le déroberons-nous à votre aieul (*le Soleil.*) dont les êtres les plus cachés ne ſauraient éviter les regards victorieux ? celui qui ébranle l'univers quand il fait rou-

gir ſa main de la foudre que l'Ethna lui forge, n'en ſerait-il pas inſtruit? dans l'immenſité de ce globe, ſeule vous tromperiez les yeux infaillibles de ces ayeux dont vous ſortez. La faveur proſpère de l'Olympe daignât-elle encore jetter un voile ſur vos jouiſſance criminelles, votre amant vous gardât-il la fidélité dont les grands criminels ſe diſpenſent, penſez donc aux peines déchirantes de chaque inſtant, à ces frayeurs que le remord inſpire, à votre cœur qui ſerait tout plein de votre faute & qui ne ceſſerait d'être tourmenté de la crainte qu'il aurait de lui-même. On peut trouver de la ſûreté dans le crime, mais jamais on n'y trouve la ſécurité.

Eteignez, je vous en conjure, éteignez les flames de cet indigne amour; chaſſez de votre cœur l'eſpoir d'un forfait que nul climat barbare n'a encore vu commettre, & dont on n'a d'idée ni chez les Gétes vagabonds, ni chez les Scythes errans, ni chez les Hordes inhoſpitalières du Taurus. Rappellez dans votre ame la pureté première, & que la mémoire de votre mère vous repréſente tous les dangers des unions extraordinaires.

Inſenſée! vous confondriez le lit du père avec celui de ſon fils! vous porteriez leur ſubſtance mêlée dans vos flancs impies!

Pourſuivez, violez par vos déteſtables feux, les loix ſacrées de la Nature: que ne choiſiſſez-vous

auſſi un monſtre, & pourquoi laiſſer ſi long-tems le labyrinthe vacant par la mort de votre frère? (*Le Minotaure, monſtre né du Taureau & de Paſiphaë : il fut tué par Théſée.*) O Ciel! toutes les fois qu'une Crétoiſe aimera, faudra-t-il que ſoudain l'univers entende parler de quelque prodige révoltant, & que par elle, l'ordre naturel ceſſe dans le monde.

PHÈDRE.

O ma nourrice! tu me rappelles à la raiſon, mais une paſſion furieuſe m'emporte loin d'elle. Je reconnais mes devoirs, & mon cœur ſe précipite vers le mal. Je reviens enſuite & je lutte envain pour me rendre à la vertu. Hélas! je ſuis comme le nautonnier qui s'épuiſe en efforts pour remonter un torrent, & qui finit par s'engloutir ſous l'onde.

Que peut la raiſon ſur moi? toute la fureur de l'amour m'a vaincue & me domine : un Dieu puiſſant règne ſur mon ame toute entière : il règne également dans l'immenſité de la nature : Jupiter eſt ſouvent embraſé de ſon indomptable flame, le Dieu de la guerre n'eſt pas à l'abri de ce flambeau qui me dévore, & le feu le plus redoutable pour celui qui forge la foudre aux trois dards, n'eſt pas celui qui le brûle éternellement dans les fourneaux de l'Ethna. Le fils de Latone dont la main eſt ſi ſûre, eſt percé par des traits plus ſûrs encore, &

celui qui les lance, parcourt ſans fin le ciel & la terre, auſſi terrible pour l'un que pour l'autre.

## LA NOURRICE.

C'eſt un ſyſtême honteux & favorable au vice, qui fit un Dieu de l'amour, & qui, pour lui donner plus d'empire, érigea des autels à la plus terrible des paſſions. Quoi ! la Déeſſe qu'Eryx adore, enverrait ſon fils errant & vagabond dans le monde ! il volerait dans le ciel ! ſa main téméraire y lancerait des flèches impies ! le plus petit des Dieux ſerait le maître de l'Olympe ! la ſeule imagination des amans enfanta cette chimère ; c'eſt à elle que Vénus doit ſa divinité, & Cupidon ſon arc.

Reine ! quand on porte un diadême, quand on eſt environnée de tous les preſtiges du luxe, on n'a que des idées & des déſirs extraordinaires, on eſt aſſailli de tous côtés par les caprices, compagnons cruels des grandes fortunes : il faut une autre manière de vivre, une magnificence extravagante, une table différemment ſervie. Pourquoi cette contagion qui ne choiſit que les maiſons brillantes, reſpecte-t-elle les chaumières ? pourquoi Vénus eſt-elle pure ſous une cabane & que le peuple n'a que des affections ſaines ? pourquoi la médiocrité ſait-elle ſe reſſerrer encore, tandis que les Grands & les Rois ont des deſſeins infinis ?

La puissance trop vaste tend toujours à vouloir l'impossible.

Reine ! vous savez à quoi ce haut rang vous oblige. Craignez & révérez le sceptre d'un époux qui revient.

PHÈDRE.

Je n'ai plus d'autre Roi que l'amour & je ne crains point le retour que tu m'annonces. On ne reparaît point à la lumière, lorsqu'on a pénétré une fois dans le séjour de la nuit éternelle.

LA NOURRICE.

Ayez moins de confiance au pouvoir de Pluton : en vain il aura fermé toutes les sorties de son Empire, en vain Cerbère veillera sur les rives du Styx, Théfée aura bien su s'y frayer une route.

PHÈDRE.

Peut être il fera grace à mon amour.

LA NOURRICE.

Lui ? si cruel à la chaste Antiope qui vous précéda dans son lit & qui tomba sous sa main barbare. Je veux cependant que vous ayez l'art de fléchir un époux ; vous flattez-vous aussi d'attendrir le fils de l'Amazone, ce cœur intraitable dont la haîne s'étend sur tout notre sexe, cet insensible qui se voue à un éternel célibat & à qui le seul nom d'*hymen* inspire de l'horreur ?

PHÈDRE.

Je le ſuivrai du moins ſur ces monts couverts de neiges, ſur ces rochers qu'il franchit avec tant de légèreté, ſur les côteaux, dans les bois.....

LA NOURRICE.

Et alors il s'arêtera? il écoutera vos amours? Hippolyte ſi pur deviendra inceſtueux? il ceſſera de vous haïr? vous triompherez de cette averſion univerſelle qu'il a pour toutes les femmes?

PHÈDRE.

Ne pourrai-je le dompter par mes prières?

LA NOURRICE.

Dompter un courage ſi farouche?

PHÈDRE.

L'amour ne dompte-t-il pas les monſtres les plus féroces?

LA NOURRICE.

Il vous fuira.

PHÈDRE.

Je le ſuivrai ſur toutes les mers.

LA NOURRICE.

Fille de Minos, ſongez à votre père.

PHÈDRE.

Songe en même-tems à ma mère.

LA

LA NOURRICE.

Hippolyte abhorre toutes les femmes.

PHÈDRE.

Je n'aurai point de rivales.

LA NOURRICE.

Votre époux revient.

PHÈDRE.

Pirithoüs l'accompagnera.

LA NOURRICE.

Votre père y sera aussi.

PHÈDRE.

Mon père pardonna ses amours à ma sœur. ( *Ariane enlevée & délaissée ensuite par Thésée.* )

LA NOURRICE.

O Reine ! par le respect que doivent inspirer ces cheveux blancs, par ce cœur que vous déchirez, par ce sein qui vous a nourri, bannissez cette passion horrible, essaiez vous-même un remède à votre mal. Le désir de la guérison en est le prélude.

PHÈDRE.

Nourrice chérie ! la pudeur n'est pas encore bannie de mon ame. O ma gloire ! je ne souffrirai point que tu sois flétrie. Mon seul remède, mon unique guérison, c'est d'aller rejoindre Thésée dans l'Em-

pire des ombres : pour n'être pas criminelle, il faut que je meurre.

LA NOURRICE.

Etouffez, mon enfant, étouffez cette affreuse pensée, & régnez mieux sur votre ame. Vous méritez de vivre, puisque vous vous croyez digne de mourir.

PHÈDRE.

Non, le dessein en est pris, & je ne suis occupée que du genre de mort que je choisirai. Un lien fatal terminera-t-il mes jours? le fer abrégera-t-il ma triste destinée? vaut-il mieux me précipiter du haut de la citadelle de Minerve?.... C'est ma main qu'il faut armer pour venger ma pudeur.

LA NOURRICE.

Et vous croyez que ma vieillesse malheureuse vous permettra de rompre le cours de vos jeunes années? renoncez, cruelle, renoncez à ce projet barbare. (*A part.*) Oh! qu'il est difficile de rappeller les cœurs désespérés à l'amour de la vie!

PHÈDRE.

Quand on a résolu de mourir, & que la mort est un devoir, rien ne peut y mettre obstacle.

LA NOURRICE.

O ma chère maitresse! l'unique & seul intérêt de mon ame usée! si cette détestable passion vous

tyrannise avec tant de fureur..... Eh bien, j'y consens, abandonnez le soin de votre gloire : la renommée, sans cesse favorable & contraire à la vertu, la renommée pardonne à peine aux intentions les plus pures. Essaions de toucher ce cœur intraitable & dur à qui vous voulez plaire. Je me charge d'attaquer ce fier vainqueur, & d'amollir enfin son ame opiniâtre.

---

## SCÈNE III.

### LE CHŒUR.

O Déesse, née d'une mer orageuse! toi, dont l'un & l'autre amour se vantent d'être les fils : (*Les anciens Philosophes distinguaient deux Amours, l'un Divin, l'autre Terrestre.*) oh! comme le plus cruel des deux, cet enfant téméraire & brillant de beauté, lance des traits inévitables! il fait circuler dans nos veines tout le feu des passions, il nous ravage en silence par ses flames furtives. Ce n'est pas notre front qu'il blessé, c'est notre cœur qu'il brûle en le minant. Le barbare! il ne connaît que la guerre, l'univers entier est en butte à ses coups. Toutes les plages qu'éclaire le Soleil naissant, toutes celles de l'Hespérie où il va finir sa carrière ; celles que le cancer brûlant rend arides ; celles même, où l'Ourse glaciale ne voit que des peuplades

errantes. Toutes ressentent ses chaleurs fatales. Il fait bouillonner le sang de la jeunesse, il ranime les feux éteints des vieillards; il force les Dieux de descendre du ciel & d'habiter la terre sous des formes mensongères. Par lui, Apollon devient Pasteur en Thessalie, il quitte sa lyre divine & prend le chalumeau rustique pour rallier son troupeau. En combien de formes plus viles déguise-t-il celui qui régit l'Olympe & les nuages? il le couvre de plumes blanches, & lui donne une voix plus harmonieuse que celle du cygne mourant. Il en fait un taureau téméraire qui se prête aux jeux des Nymphes, franchit l'humide Empire de son frère, imite les rames avec la corne de ses pieds, & lutte de toute sa poitrine contre les flots qui veulent l'engloutir, tremblant seulement pour le précieux fardeau qu'il porte. Il enflame la Déesse de la nuit, (*La Lune, ou Diane.*) & à sa voix, cette amante d'Endymion donne à son frère la conduite de son char. Le Soleil apprend à conduire seulement deux chevaux pendant les ténèbres, & à réduire ses rênes, mais la Nuit frappée de l'éclat du Dieu, la nuit s'abrège, & le jour reparaît dans les contrées orientales, tandis que le char de la Lune tremble sous le poids du Dieu.

L'Amour arrache au fils d'Alcmène & son carquois, & la dépouille menaçante du lion de Némée; il orne ses doigts de diamans, il embellit sa

chevelure négligée, chauffe fa jambe d'un cothurne d'or, lie cette brillante chauffure avec des rubans jaunes, & ne laiffe qu'un fufeau à la main qui portait la redoutable maffue. (*Le jaune était la couleur des jeunes mariés. Hercule en était paré aux pieds d'Omphale qu'il aimait.*) La Lydie, (*C'était le Royaume de cette Princeffe.*) la Lydie a vu traîner fur la terre la peau du monftre vaincu par Alcide, elle a vu le manteau de pourpre Tyrienne fur ces mêmes épaules où le Ciel s'était repofé.

Le feu de l'Amour, croyez-en fes victimes, le feu de l'Amour eft un vrai feu facré. (*Le mot* facré *veut dire exécrable. C'eft la fignification propre de cet adjectif chez les Romains, quand il eft joint au terme* feu.) Un feu tyrannique, funefte à la terre, à l'onde, au firmament. Le barbare enfant étend par-tout fon empire. La troupe des Néréides reffent fes traits dans fes grottes profondes, & la mer ne fuffit pas pour éteindre les feux qu'il lance. Il perfécute les habitans de l'air.

Animés par Vénus, quels combats terribles les animaux ne fe livrent-ils pas dans les plaines! le cerf timide fe précipite avec fureur fur le rival qui lui ravit fa biche chérie, & fa voix en *bramant* expire toute la rage dont il eft rempli. Quelle horreur les tigres dans leurs amours n'infpirent-ils pas aux habitans décolorés de l'Inde! le fanglier que cette paffion emporte, aigüife fes dents meurtriè-

res & présente sa tête écumante; les lions de l'Afrique agitent plus horriblement leurs crinières; toutes les forêts retentissent alors des gémissemens & des murmures cruels des monstres amoureux.

Toutes les bêtes de l'onde, toutes les louves des bois sont sensibles à l'amour, nul Etre n'en est exempt. La haîne expire quand l'amour le commande, & les vieilles inimitiés tombent devant ses feux. Que dirai-je de plus? l'amour triomphe des jalouses marâtres.

---

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE, la Nourrice, le Chœur.

LE CHŒUR.

Que venez-vous nous apprendre, ô nourrice de Phèdre? dans quelle situation est l'ame de cette Reine? quelle mesure garde-t-elle dans ses flames cruelles?

LA NOURRICE.

Il n'y a plus d'espoir d'adoucir son mal, & ses feux insensés sont éternels; elle se consume en secret; avec quelque soin qu'elle dérobe l'amour effréné que renferme son cœur, il échape encore & se peint sur son visage; on le voit briller dans ses

yeux, elle ne ſupporte plus l'éclat de la lumière. Troublée, indéciſe, tout lui déplaît, le mal qui la déchire, agite, tourmente ſon corps & l'épuiſe. Tantôt, annonçant l'image de la mort dans tous ſes traits, elle ſoutient à peine ſa tête défaillante; tantôt, elle rentre dans un état plus calme dont elle ſort au même inſtant. Oubliant alors le ſommeil, elle paſſe les nuits à ſe plaindre. Elle ſe lève, elle ſe couche, elle détruit & répare tour-à-tour l'ordre de ſa chevelure : toutes les ſituations la gênent, elle en change à toute heure : elle ne veut plus manger, elle ne veut plus vivre. La pâleur ſur le front, les jambes chancelantes, vous la verriez marcher d'un pas incertain. Ses forces l'ont abandonnée, les roſes n'embelliſſent plus ſes traits, le chagrin ravage ſa ſanté. Tout ſon corps frémit, toute ſa fraîcheur s'eſt évanouie. Ses yeux qu'on ne pouvait regarder qu'avec ſurpriſe, ſes yeux n'ont plus rien de l'éclat que leur avait tranſmis ſon aieul. (*Le Soleil.*) Ses joues ſont baignées de larmes, ſemblables à la roſée des côteaux du Taurus.... Mais voilà ſon palais qui s'ouvre. Aſſiſe ſur ſon trône d'or, la voilà qui dans ſon égarement fatal, rejette ſa parure ordinaire.

PHÈDRE.

Eſclaves ! ôtez-moi cette pourpre, ces riches vêtemens qui me pèſent. Que me fait l'éclat de la

couleur Tyrienne? ai-je besoin de ces fils précieux tissus par les Serres? je ne veux plus sous mon sein qu'une ceinture commune. Détachez ce collier : qu'on délivre mes oreilles de ces pierres brillantes que nous donne la mer de l'Inde. Que je hais ces parfums d'Assyrie que l'on répand sur ma tête ! laissez flotter mes cheveux ; je vais les abandonner aux souffles des vents. Ce carquois doit être placé sur mon épaule droite, ce dard de Tessalie armera ma main. Je veux ressembler à la mère d'Hippolyte, alors que sortie des plages glacées de l'Euxin, menant fièrement ses Amazones, elle faisait retentir les champs de l'Attique sous ses pieds belliqueux. Cette Reine du Tanaïs, ou des Méotides, ne contraignait point sa chevelure qu'elle assujetissait avec un simple nœud : un bouclier formé en croissant, la garantissait des traits de ses ennemis : parée comme elle, je veux parcourir les forêts.

LA NOURRICE (*au Chœur.*)

Finissons nos plaintes : elles ne soulagent point les malheureux. Ne pensons qu'à fléchir la grande Déesse de la chasse.

(*A la tête du Chœur & la main sur l'autel, elle adresse la prière suivante à Diane, au nom de Phèdre.*)

Reine des bois ! la seule des Divinités célestes qui habite les montagnes & la seule aussi qu'on y adore, tournez à notre avantage tous les maux qui

nous menacent ! Aſtre brillant du ciel, ornement de la nuit, toi qui alternativement avec ton frère, diſpenſes la lumière au monde, Déeſſe aux trois formes ! grande Hécate ! ne ſois pas contraire au projet que nous formons ! daigne dompter l'inflexible cœur du triſte Hippolyte. Qu'il apprenne à aimer, qu'il nous écoute. Adoucis, ô Diane ! adoucis ſa férocité, donne un charme à ſon cœur. Que ce courage altier, auſtère, ſauvage, fléchiſſe ſous le pouvoir de l'amour, & puiſſes tu pour un tel bienfait, avoir toujours ton diſque lumineux, pur & ſans tache; puiſſent tous les enchantemens de la Theſſalie ne plus te faire deſcendre des cieux, lorſque tu fournis ta carrière nocturne, que nul berger téméraire ne ſe vante de tes faveurs..... (*Selon la Fable, les charmes des Magiciennes de la Theſſalie faiſaient deſcendre la lune ſur la terre.*) Tu nous exauces, ô Déité propice ! tu favoriſes nos vœux. Je vois Hippolyte, il s'approche de ton autel ſacré, il eſt ſeul..... Pourquoi balancer? le tems, le lieu ſont favorables..... Uſons d'adreſſe..... Je tremble..... Il eſt bien dur d'exécuter le crime d'un autre..... Mais quand on veut plaire aux têtes couronnées, il faut renoncer à la juſtice, il faut bannir la vertu de ſon ame, & l'honneur eſt un miniſtre odieux pour les Princes. (*Séneque écrivait ſous le règne de Néron qu'il voulait déſigner; ſans cela, cette phraſe ne ſerait pas excuſable.*)

## SCÈNE II.

HIPPOLYTE, la Nourrice.

HIPPOLYTE.

FIDÈLE nourrice, à quel deſſein portez-vous ici vos pas appéſantis par l'âge ? pourquoi ce trouble ſur votre front & cette triſteſſe dans vos yeux ? Mon père eſt en sûreté : rien n'altère le bonheur de Phèdre, & les ſoutiens du trône ſont pleins de vie. ( *Démophoon & Antigone, fils de Théſée & de Phèdre, & Hippolyte lui-même.* )

LA NOURRICE.

Oui, le royaume d'Athènes eſt dans la ſplendeur, dans la proſpérité, & le ſort de votre maiſon ne nous cauſe aucune alarme. Mais vous, que ne goûtez-vous notre bonheur ? Hippolyte ! vous affligez mon ame, lorſque je vois que vous-même vous faites votre tourment. On eſt excuſable, quand c'eſt le deſtin qui nous perſécute, mais vivre dans la privation volontaire des biens qui nous environnent & n'en ſavoir faire aucun uſage, c'eſt mériter de les perdre. Dans la fleur de vos ans, ouvrez votre ame au plaiſir : comme tous ceux de votre âge, allumez des flambeaux pendant les nuits & célébrez les *joyeuſes fêtes.* ( *Les jeunes gens*

*faiſaient ces fêtes la nuit à la clarté des flambeaux, en l'honneur de Comus, de Bachus & de Vénus.*) Que le Dieu du vin vienne chaſſer vos peines, jouiſſez de la jeuneſſe, ſa durée eſt ſi courte. Abandonnez votre cœur aux charmes raviſſeurs que Vénus inſpire. Quoi ! toujours ſeul dans votre lit ? Banniſſez cette triſteſſe auſtère qui n'eſt pas faite pour vous, commencez à connaître la volupté, & ſans effort, livrez-vous à tous ſes attraits; craignez de laiſſer échaper les plus beaux inſtans de la vie. Un Dieu ſuprême nous a tracé nos goûts & nos devoirs pour tous les âges : il fait briller la joie ſur les fronts des jeunes gens, il ſillonne la triſteſſe ſur ceux des vieillards.

Pourquoi vous tyranniſer & vous mettre au ſupplice pour vaincre la nature ? La moiſſon qui, jeune encore, pouſſe & dévelope librement ſa tige dans les plaines fécondes, remplit avec uſure l'eſpérance du cultivateur. L'arbre dont on ne détourne point la sève, s'élance dans nos bois & fait briller ſa tête altière. Avec plus de nobleſſe encore, un cœur généreux & libre s'élève à la véritable gloire.

Triſte & ſauvage habitant des forêts, vous ignorez encore tout le charme de la vie; rebelle à Vénus, la triſteſſe ouvre votre carrière. Vous croyez donc que c'eſt la deſtinée, la tâche impoſée aux mortels d'endurer de telles ſouffrances, de dompter

des courſiers, d'expoſer ſes jours dans des guerres ſanglantes.

Non, non, le Souverain du monde, en voyant les mains du deſtin toujours prêtes à nous entraîner au Ténare, a ſagement pourvu à la conſervation des humains par des amours nouvelles, il veut que nous réparions tout le ravage de la mort. Retranchez Vénus à la terre, vous lui ôtez tous ſes charmes, vous la rendez hideuſe & déſerte. Nulle voile ne couvrira plus l'immenſité des mers, l'air ſera privé d'oiſeaux, les forêts de leurs habitans, les vents ſeront les ſeuls citoyens de ce globe.

Penſez donc à tous ces genres de mort qui nous raviſſent & nous moiſſonnent à toute heure, aux naufrages, au glaive, à la perfidie. Eh! quand le deſtin ne nous entraînerait pas de nous-mêmes, nous tendons tous au Styx. Que la jeuneſſe ſe voue à la ſtérilité, qu'elle adopte le célibat, bientôt les ſiècles ſeront terminés, tous les hommes mourront enſemble.

Prenez donc, Hippolyte, prenez la nature pour guide, venez à la ville & vivez en ſociété avec vos citoyens.

Hippolyte.

Il n'eſt point de vie plus libre, plus innocente, plus propre à nous donner les mœurs des anciens habitans du monde, que celle qu'on mène loin des villes & dans les bois : on n'y connaît point

cette fureur de l'avarice qui enflame les cœurs, cette ambition qui fait ramper devant le peuple, cette haîne atroce contre les gens de bien, cet empressement pour la faveur mensongère. On n'y est pas esclave des Rois, on n'aspire pas à leurs sceptres. Les vains honneurs, les richesses fragiles y sont sans attraits. On y est sans espérance comme sans crainte : les dents noires & livides de l'envie n'y attaquent personne; tous les crimes des Cités brillantes sont ignorés dans les champs; on n'y tremble pas au plus léger tumulte; rien n'oblige à y déguiser ses paroles : on n'y sent pas ce besoin impérieux d'étayer ses maisons de mille colonnes, ni de couvrir ses poutres d'ornemens d'or, ni de faire couler tant de sang sur les autels des Dieux, ni de faire tomber cent taureaux blancs sous le glaive du sacrificateur.

Les seules jouissances que l'on y connaisse, ce sont les plaines : on les parcourt librement, on ne nuit à personne, on ne tend de piéges qu'aux animaux malfaisans. Fatigué d'un travail pénible, on repose ses sens auprès de l'onde limpide de l'Ilisse, ou sur les rives du rapide Alphée. On mesure, en les traversant, ces bois épais & profonds qu'arrose la source glaciale & pure de Lerna. (*Fontaine près de Corinthe, & qu'il ne faut pas confondre avec le marais de Lerna, voisin d'Argos.*) On change fréquemment de lieu. Ici murmurent les

oiſeaux plaintifs, là on entend le frémiſſement des hêtres, le treſſaillement des feuilles que les vents agitent : on aime à ſuivre les bords d'un ruiſſeau qui ſerpente, à prendre un doux ſommeil ſur le gazon auprès d'un impétueux torrent, ou d'une onde légère qui fuit entre les fleurs. Les fruits qui ſe détachent des arbres appaiſent la faim, & les fraiſes ſuivans la main qui les cueille, préſentent une nourriture facile. On y dédaigne le luxe ambitieux des Rois : que ces ſuperbes boivent en tremblant dans leurs coupes d'or : avec combien plus de volupté dans les champs on éteint ſa ſoif avec l'eau qu'on puiſe dans ſa main ! comme on goûte avec plus de ſécurité le ſommeil ſur un lit dur ! là, on ne recèle point ſes injuſtices & ſes rapines dans des aſyles impénétrables : là, il ne ſe rencontre pas de maiſons vaſtes & remplies de retraites où l'on ait peur, même de ſoi. On vit au grand jour, à la face du Ciel, & l'on a les Dieux pour témoins. (*Cette deſcription de l'Age d'Or ſe trouve dans l'Epître dix-neuvième de Sénèque le Philoſophe : Remarque de Delrius qui prouve encore que cette Tragédie eſt de ce même Sénèque auquel elle eſt attribuée.*)

Telle fut, je crois, la vie de ces grands Héros que l'Antiquité a placés dans le Ciel. La paſſion de l'or ne les éblouit jamais. Nulle pierre *ſacrée* établie dans les champs, ne diviſa leurs poſſeſſions : alors les crédules navires ne ſondaient pas les eaux de

l'Océan, on ne connaissait que les mers voisines. Les villes n'étaient point revêtues de fossés profonds, ni flanquées d'orgueilleuses tours; les bras n'étaient point chargés d'armes meurtrières, la baliste n'enfonçait pas les portes, la terre assujetie à un maître, n'avait pas encore le bœuf pour compagnon d'esclavage, elle se fertilisait d'elle-même & nourrissait les peuples qui lui demandaient peu. Les richesses naturelles des hommes étaient dans les bois, les voutes des cavernes leur offraient des maisons.

La fureur impie du gain, l'impétueuse colère, la passion qui agite & brûle les cœurs, rompirent ce traité avec la Nature. La rage de l'empire vint s'établir dans l'univers, & soudain le faible est devenu la proie du puissant, la force a pris la place du droit. Alors paraît la guerre; les pierres, les branches des chênes sont converties en armes, mais le cornouiller n'était pas surmonté d'un fer, le glaive ne ceignait pas encore les côtés, les casques n'avaient point d'aigrettes menaçantes : c'était la passion seule qui armait dans ces premiers tems.

Bientôt Mars invente des traits tout nouveaux, il imagine mille genres de mort : la terre est baignée de sang, les flots de la mer en rougissent, les crimes qui n'ont plus de frein, les crimes se répandent dans toutes les maisons, tous les forfaits ont des modèles; le frère expire par le frère, le père par le

fils, la femme égorge ſon époux, les mères dénaturées poignardent leurs enfans.... Je ne parle point des marâtres : les monſtres maintenant, les monſtres nous ſurpaſſent en humanité. Mais les femmes ſont bien plus barbares encore que les hommes, elles inventent toutes les horreurs qui obsèdent nos ames. C'eſt par les flames impures qui les environnent, que tant de villes ſont réduites en cendres, que tant de Nations ſe détruiſent par les guerres, que tant de Royaumes ſont abîmés avec leurs habitans..... Sans parler des autres, l'épouſe d'Egée..... Médée ſeule rend tout ſon ſexe odieux.

LA NOURRICE.

Le crime d'un petit nombre doit-il les rendre toutes criminelles ?

HIPPOLYTE.

Je les déteſte, je les abhorre, je les fuis. Soit raiſon, ſoit antipathie, ſoit aveuglement, j'aime à les haïr. Oui, l'eau ſerait amie du feu, les Syrtes ſeraient favorables aux navires qui s'enfoncent dans leur dangereux gravier, les loups épargneraient le daim timide, que nulle femme n'arracherait cette averſion de mon cœur.

LA NOURRICE.

L'amour fait dompter les plus rebelles & déconcerter toute leur haîne. Voyez les Amazones dont votre mère était la maitreſſe : ces orgueilleuſes

ſes ne ſubiſſent-elles pas le joug de Vénus? & vous, généreux fils d'Antiope, n'en êtes-vous pas la preuve?

HIPPOLYTE.

La ſeule conſolation qui me reſte après la mort de ma mère, c'eſt de haïr toutes les femmes.

LA NOURRICE (*à part.*)

Comme un rocher dur, inſurmontable de toutes parts, réſiſte éternellement aux flots & rejette au loin les ondes qui l'attaquent, le cruel dédaigne mes paroles..... Mais voici Phèdre qui ſe précipite en ce lieu, qui cède à ſon impatience. Quel ſera ſon ſort? quel ſera l'évènement de ſa flame?... O Dieux! elle chancelle.... Elle eſt tombée! quelle pâleur mortelle!.... (*A Phèdre.*) Mon enfant! ouvrez les yeux, reprenez l'uſage de la voix: votre Hippolyte vous relève, vous êtes dans ſes bras.

---

## SCÈNE III.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, la Nourrice, Officiers Domeſtiques.

PHÈDRE.

QUI me rend à ma douleur amère, & remet dans mon ame ce fardeau qui me pèſe? ma défaillance avait tant de douceur. (*Elle apperçoit Hippolyte.*) Ranimons nos forces, eſſayons, trai-

tons nous-même cette importante affaire ; mettons de la hardiesse & de l'ordre dans nos discours. Une prière timide engage au refus. J'ai consommé la plus grande partie de mon crime, la pudeur serait déplacée maintenant, j'ai trop aimé ma faute. Si je parviens à mon but, peut-être le flambeau de l'hymen épurera mes amours. Le succès légitime bien des forfaits..... Le voilà. Commençons. (*A Hippolyte.*) Voulez-vous m'écouter un instant & faire retirer votre suite ?

HIPPOLYTE.

Parlez, nous sommes seuls.

PHÈDRE.

La parole s'arête dans ma bouche : une force impérieuse m'oblige de parler, & une force bien plus grande encore retient ma voix captive. J'atteste tous les Dieux que dans cet instant, ma volonté même contredit mon désir le plus cher.

HIPPOLYTE.

Remplie d'un grand objet, votre ame ne saurait donc s'exprimer ?

PHÈDRE.

Les peines légères parlent, les afflictions profondes sont muettes.

HIPPOLYTE.

Ma mère, confiez-moi les vôtres.

PHÈDRE.

Ce nom de mère eſt trop ſévère, trop reſpectueux. Un moins ſuperbe titre conviendrait mieux à mon cœur. Hippolyte, appellez-moi plutôt votre ſœur, votre ſujette même : oui, j'aime mieux être votre ſujette : cette dépendance me ſera douce, & ſi vous me l'ordonniez, j'irais affronter avec joie, les neiges profondes & les ſommets glacés du Pinde, je braverais les flames & les glaives : pour vous, mon ſein s'expoſerait à tous les traits ennemis. Recévez ce ſceptre que votre père dépoſe dans ma main, régnez ſur moi comme ſur le reſte des Athéniens, donnez la loi, je m'y ſoumettrai ſans baſſeſſe. Appartient-il aux femmes de régir les rênes d'un Empire ? Vous, ſi brillant & ſi fort par cet éclat que donne la jeuneſſe, gouvernez avec le courage de votre père, écoutez une ſuppliante, protégez une infortunée, ayez pitié d'une veuve.

HIPPOLYTE.

Une veuve ! que les Dieux vous préſervent de ce malheur. Non, non, mon père vit, il revient.

PHÈDRE.

Le Souverain des ondes noires ne lâche point ſa proie & ne permet plus de retour, lorſqu'on a paſſé les rives ſilentieuſes du Styx. Pluton ren-

verrait ſur la terre le raviſſeur de ſa femme! ce Dieu auſtère aurait cette indulgence pour l'amour!

HIPPOLYTE.

Les Divinités du ciel ſeront plus propices & nous rendront Théſée : mais tant que le ciel balancera nos vœux pour une tête ſi chère, j'aurai pour vos enfans la tendreſſe que je leur dois. Je mériterai que vous m'aimiez comme eux : vous ne vous croirez jamais veuve, je remplacerai mon père.

PHÈDRE (*à part.*)

O crédulité de l'eſpérance quand on aime! ô trompeur amour! en a-t-il aſſez dit?.... Il faut donner une nouvelle force à mes paroles. (*Haut.*) Prenez pitié de moi, liſez dans mon cœur, il vous prie, exaucez-le : je veux & j'ai honte de parler.

HIPPOLYTE.

Quel mal vous tourmente?

PHÈDRE.

Un mal peu commun aux marâtres.

HIPPOLYTE.

Toutes vos paroles ſont embaraſſées, équivoques : parlez ouvertement.

PHÈDRE.

Un feu..... L'amour brûle mon cœur & l'égare..... Il pénètre juſqu'à la ſubſtance de mes

os, il les dévore..... Il circule dans mes viſcères, il ſe plonge dans mes veines, il s'y cache & me conſume intérieurement, comme une flame qui, ſans être apperçue, réduit des poutres en cendres.

HIPPOLYTE.

L'excès de votre amour pour l'heureux Théſée produit cette agitation.

PHÈDRE.

Oui, j'aime ces traits qui embelliſſaient ſa jeuneſſe, je l'aime tel qu'il vint briller dans notre Crète pour combattre le monſtre, & tenant à la main les fils qui devaient guider ſes pas dans l'inſidieux labyrinthe. Quel éclat! un ſimple nœud arêtait ſa chevelure flottante, la pudeur colorait ſes joues & leur donnait de nouveaux charmes: ſes muſcles nerveux annonçaient la vigueur de ſon bras: c'était Diane que vous chériſſez, c'était Apollon l'auteur de ma race, c'était vous plutôt, oui, tel était Théſée, tel brilla ce fier ennemi quand il devint mon vainqueur. C'eſt ainſi qu'il portait ſa tête altière. Avec moins de parure, vous êtes plus ſéduiſant encore: vous avez tous les traits de votre père, & la fierté de votre mère vous a prêté des attraits qu'il n'avait pas. Avec toute la douceur d'une bouche Grecque, la pudeur d'une Amazone vient ſe confondre dans la vôtre.

Que n'avez-vous ſuivi Théſée ſur les mers de la

Crète ! c'eſt pour vous que ma ſœur aurait filé. ( *Ariane placée au Ciel par Bachus.* ) O ſœur chérie ! dans quelque climat du Ciel que tu brilles maintenant, j'invoque ta Divinité nouvelle, notre cauſe eſt la même...... Hélas ! une ſeule famille a ſéduit deux ſœurs. Le père triompha d'Ariane, le fils triomphe de Phèdre..... Hippolyte, vois tomber en ſuppliante à tes genoux la fille de tant de Rois.... Pure, vertueuſe, innocente, toi ſeul me fais perdre ces titres. J'ai réſolu de deſcendre à la prière pour terminer en ce jour, ou ma peine, ou ma vie. Prends pitié d'une amante.

HIPPOLYTE.

Grand Roi du Ciel ! tu entends ces horreurs avec tant de patience ! tu les vois avec cette tranquillité ! ſi le firmament eſt encore ſerein, quand voudras-tu donc lancer le tonnerre ? Que l'Olympe s'ébranle enfin, que les orages nous dérobent le jour, que la foudre ſillonne les airs. O Soleil ! pour ne pas être témoin de ce forfait, plonge ta lumière dans l'onde & dans les ténèbres : maître des Dieux & des hommes ! tonne du moins ſur moi, je ſuis prêt, perce-moi, brûle-moi de tes feux rapides. Je ſuis coupable, je dois mourir, j'ai plu à ma marâtre. Elle a pu me juger digne d'un adultère, d'un inceſte ! Elle m'a cru capable de partager cette infamie ! Mon averſion générale

pour ſon ſexe m'a mérité cette horrible préférence.

O la plus criminelle des femmes ! vous les ſurpaſſez toutes en opprobres, vous ajoutez aux amours exécrables de votre mère, de cette infâme qui porta un monſtre dans ſes flancs, qui vous y porta vous-même.

Que j'envie dans ce moment le ſort de ces heureux mortels qui ne ſont perſécutés que par la haîne & par la perfidie ! de ces hommes dont le deſſein proſpère a précipité les jours !.... Mon père ! je vous envie vous-même. Votre marâtre (*Médée.*) ne chercha qu'à vous faire périr. La mienne ne m'eſt pas ſi favorable.

PHÈDRE.

Je reconnais la deſtinée de ma maiſon. Tout ce que nous devrions fuir, nous le recherchons : mais je ne ſuis plus ma maitreſſe : je te ſuivrai par-tout, à travers les flames, ſur les vagues furieuſes, dans les rochers, ſur les plus impétueux torrens; ma paſſion effrénée bravera tous les dangers...... Superbe ! regarde moi encore proſternée à tes pieds.

HIPPOLYTE.

Ecartez ces bras impurs qui révoltent ma vertu. (*A part.*) Elle ſe précipite dans les miens !....... Tirons mon épée... Tranchons ſa vie... Elle l'a bien mérité. (*Haut.*) Voyez comme ma main envelopant vos cheveux, tient inclinée votre tête inceſtueuſe...

Déesse des bois! jamais sang plus agréable n'aura coulé sur tes Autels.

PHÉDRE.

Hippolyte! tu combles tous mes vœux; tu guéris ma fureur : en sauvant ma vertu, je suis trop heureuse de mourir de ta main.

HIPPOLYTE *la rejettant.*

Non, retire-toi, vis : tu n'obtiendras pas même la mort de moi, & ce fer qui t'a touchée, ce fer n'approchera plus de mon côté. Les ondes du Tanaïs & des Méotides suffiront-elles pour me purifier? l'Océan tout entier pourra-t-il effacer cette tache? ô forêts! ô monstres! ( *Il s'enfuit.* )

LA NOURRICE ( *à Phèdre.* )

Votre fatal secret est dans ses mains... O mon enfant! pourquoi cet abattement stupide? rejettons tout votre crime sur le cruel, imputons-lui nous-même cette flame impie. C'est par le crime qu'il faut voiler le crime. On ne marche jamais plus sûrement que lorsqu'on craint. Que nous ayons fait ou essuyé cet attentat, soyons les premières à le divulguer.... Votre faute est secrette. Quel témoin avons-nous a redouter?

( *Aux Athéniens.* )

Au secours, citoyens! Ministres fidèles accourez tous, & secondez-nous. Hippolyte, vil adultère, Hip-

polyte fait en ce lieu des inſtances criminelles ; il preſſe, il menace de la mort ; le fer à la main, il oublie le reſpect qu'il doit à votre vertueuſe Reine : le voilà, il s'échape, il abandonne ce fer dans ſa fuite ; nous tenons cette preuve de ſa violence..... Calmez d'abord la triſteſſe mortelle de cette infortunée, mais laiſſez ſa chevelure ſanglante, déchirée, marques infaillibles d'un ſi grand forfait..... Reconduiſez-la dans la ville.... O ma maitreſſe ! reprenez vos ſens...... Pourquoi fuyez-vous tous les regards ? c'eſt le cœur, non la violence étrangère qui nous rend coupables.

---

## SCÈNE IV.

### LE CHŒUR.

(*Il n'eſt pas compoſé des mêmes perſonnes que la Nourrice appèlle dans la ſcène précédente.*)

IL s'enfuit dans les bois comme l'orage impétueux, comme le vent rapide qui diſſipe les nuages, comme la flame qui preſſe ſa courſe, ou les étoiles qui traverſent les nuës en laiſſant de longues traînées de lumière. O Hippolyte ! que la renommée qui nous vante les Héros des vieux âges, les compare avec toi ; tu les ſurpaſſeras par ton éclat, comme la lune efface au ciel tous les aſtres

de la nuit, lorſque ſes croiſſans ſont pleins & qu'elle montre avec fierté ſa tête radieuſe.

Vainqueur de l'Inde qui t'adore, Dieu du Thyrſe ! Dieu toujours jeune ! avec ta chevelure flottante, avec ce dard invincible qui régit tes tigres, avec cette mitre éclatante qui couvre ta tête, ta parure n'effacerait pas la négligence d'Hippolyte.

Cependant, ô fils de Théſée ! ne ſois pas trop fier de ta beauté : don fragile que la Divinité fait aux humains, elle luit un inſtant & s'évanouit ſoudain. Plus rapidement les vapeurs brûlantes de l'été ne dépouillent les prairies de leurs fleurs, alors qu'entré dans le ſolſtice & au milieu de ſa courſe, le ſoleil commence à précipiter ſon char vers la nuit. Le lys, aux feuilles pâles, tombe en langueur ; la roſe ſi agréable à nos têtes qu'elle embellit, la roſe ſe fane. Cruelle fatalité qui détruit de même dans un moment la raviſſante fraîcheur de nos teints ! Chaque jour en détache un attrait. A toute heure, la beauté nous échape.

Un Sage peut-il avoir confiance dans un avantage ſi frêle ? il faut en jouir tant qu'on le poſsède. Le tems le mine & le détruit en ſilence.

Charmant Hippolyte ! ô vous qui poſſédez cette faveur céleſte ! pourquoi vous cacher dans les déſerts ? Les aſyles les plus écartés ne ſont pas les plus sûrs pour elle. Dans un bois ſolitaire, lorſque le

Dieu du jour eſt au milieu de ſa courſe, on peut rencontrer une troupe téméraire, on peut trouver des Nayades qui vous renferment dans les fontaines ſacrées auxquelles elles préſident. Les Divinités des bois, celles des montagnes peuvent vous dreſſer mille embûches. Cruel! du milieu des aſtres de la nuit, alors qu'elle s'élève derrière l'Arcadie, Diane, en vous découvrant, Diane pourrait arêter ſon char. Naguère nous l'avons vue rougir cette Déeſſe, ſans qu'aucun nuage couvrît ſon diſque lumineux. Inquiets de cette lumière de ſang, nous penſions que c'était l'effet des charmes de Theſſalie, & nous avons fait retentir l'airain bruyant. Vous ſeul étiez la cauſe de ſa peine & de ſon délai : en vous regardant, elle aura ſuſpendu ſa courſe. (*Les Anciens croyaient que la lune éclipſée était en ſouffrance, & pour l'alléger, ils faiſaient beaucoup de bruit ſur l'airain.*)

Epargnez aux graces de votre figure les atteintes de l'hiver, les brûlans rayons du ſoleil; elle ſera plus brillante que le marbre de Paros. Quels charmes trouvez-vous à renforcer des traits ſi mâles? pourquoi, ſi jeune encore, voulez-vous porter le faix d'un ſourcil de vieillard? votre col a l'albâtre de celui d'Apollon, mais ſa chevelure qui flotte négligemment ſur ſes épaules, ſert tout-à-la-fois à les couvrir & à les parer : en coupant la vôtre,

ou en la laiſſant tomber ſans art, vous perdez un ornement précieux.

Vous ſurpaſſez en force les Héros les plus magnanimes, votre taille eſt plus majeſtueuſe encore, votre vigueur eſt comparable à celle d'Hercule : votre poitrine eſt large comme celle du Dieu des batailles. Monté ſur un généreux courſier, d'une main plus ſouple & plus ſûre que celle de Caſtor, vous dompteriez le Cyllare de Sparte. Tendez un arc, lancez un trait, le Crétois le plus habile ferait parcourir moins d'eſpace au frêle roſeau. Si, à la manière des Parthes, le javelot à la main, vous attaquez les habitans de l'air ; à chaque coup, l'on verra tomber l'oiſeau dont vous aurez percé les entrailles, & du milieu des nuës, vous ferez deſcendre votre proie.

Mais, Hippolyte! conſultez les ſiècles. Toujours la beauté eſt fatale aux hommes rares. Puiſſe quelque Dieu propice vous affranchir de cette deſtinée commune & vous montrer d'avance l'image déſagréable de toutes les rides de la vieilleſſe !

A quels excès ne ſe porte pas la paſſion effrénée d'une femme ! elle accable de crimes & d'accuſations atroces l'innocence du premier âge. Ne voit-on pas ici de quoi elle eſt capable! c'eſt en s'arrachant les cheveux, c'eſt en mettant en déſordre tout l'éclat de ſa tête, en couvrant ſes joues de

larmes perfides, qu'elle prétend donner à la calomnie l'air de la vérité. C'eſt la méchanceté des femmes qui invente toutes les trahiſons....... Mais qui porte ici ſa tête altière, noble, majeſtueuſe? ce ſont les traits de l'ami de Pirithoüs, quand il était jeune encore. Mais il n'a point ſa fraîcheur, ſon viſage eſt pâle, ſes cheveux ſont hériſſés...... C'eſt Théſée, Théſée lui-même que Pluton a rendu à la terre.

---

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, la Nourrice.

THÉSÉE.

JE me ſuis échapé enfin du ſéjour de l'éternelle nuit, ce Ciel obſcur des ombres captives. Que mes yeux ont peine encore à ſoutenir l'éclat du jour! pour la quatrième fois, Eleuſis recueille les dons de Triptolème, pour la quatrième fois la balance égale les jours aux nuits, depuis que les haſards d'un ſort douteux me retiennent entre la vie & la mort: j'étais mort en effet, & il ne me reſtait plus de la vie que le ſentiment de mes maux. Alcide me l'a rendue toute entière, lorſqu'arrachant

l'immortel chien du Tartaré, il ma ramené ſur la terre avec lui.

Mais mon courage laſſé n'a plus ſa première vigueur, mes genoux tremblent. Quelles peines il faut endurer pour remonter l'énorme eſpace qui ſe trouve du Phlégéton à cette lumière des aſtres, pour fuïr la mort ſur les pas d'Alcide!.... (*Il entend gémir la Nourrice.*) Quel frémiſſement plaintif frappe ici mes oreilles? ne pourrai-je en ſavoir la cauſe?.... Le deuil, des larmes, la douleur, de lugubres lamentations à l'entrée de mon palais! Une telle réception convient à un habitant des Enfers.

LA NOURRICE.

Phèdre s'opiniâtre à vouloir mourir, elle dédaigne mes pleurs, elle veut trancher ſes jours.

THÉSÉE.

D'où vient cet horrible deſſein? elle veut mourir quand ſon époux revient.

LA NOURRICE.

Ce retour même lui fait hâter ſa réſolution.

THÉSÉE.

Ce diſcours que je ne comprends pas, renferme quelque grand myſtère: il faut l'éclaircir. Quel chagrin s'appeſantit ſur ſon cœur?

LA NOURRICE.

Elle ne le confie à perſonne. Elle cache triſtement ſon ſecret, elle veut l'emporter avec elle au tombeau. O Roi ! hâtez-vous, hâtez-vous de l'apprendre, il en eſt tems.

THÉSÉE.

Qu'on ouvre l'aſyle de mes Pénates & l'intérieur de ma maiſon.

( *Le palais s'ouvre.* )

---

## SCÈNE II.

THÉSÉE, PHÈDRE, la Nourrice, Officiers Domeſtiques.

THÉSÉE.

COMPAGNE de mon lit, eſt-ce ainſi que vous recevez un époux & qu'une abſence ſi longue excite votre empreſſement ? pourquoi ce fer dans votre main ? que tardez-vous à m'ouvrir un cœur qui eſt à moi, à me dire ce qui vous chaſſe de la vie ?

PHÈDRE.

Hélas ! par ce ſceptre de votre Empire, par l'amour de nos enfans, par votre retour, par mes cendres prochaines, ô magnanime Théſée ! permettez-moi de deſcendre au tombeau.

THÉSÉE.

Qui vous y conduit ?

PHÈDRE.

Si j'en dis le ſujet, j'en perds le fruit.

THÉSÉE.

Vous ne l'apprendrez qu'à moi ſeul.

PHÈDRE.

Une femme pure reſpecte les oreilles d'un époux.

THÉSÉE.

Parlez, épanchez votre ſecret dans ce cœur fidèle & sûr.

PHÈDRE.

Il faut taire tout ce qu'on ne veut pas qu'un autre publie.

THÉSÉE.

On vous ôtera tous les moyens de mourir.

PHÈDRE.

On meurt toujours quand on le veut.

THÉSÉE.

Par quel délit méritez-vous le trépas ?

PHÈDRE.

Parce que je vis encore.

THÉSÉE.

Quoi ! mes larmes ne ſauraient vous toucher ?

PHÈDRE.

PHÈDRE.

La mort la plus douce eſt celle qui en fait répandre aux perſonnes qui nous ſont chères.

THÉSÉE.

Elle s'obſtine dans ſon barbare ſilence ! mais à ſon défaut, je ſaurai bien, à force de tortures, je ſaurai bien faire parler ſa nourrice.... Qu'on l'enchaîne & que la douleur lui arrache cet odieux ſecret.

PHÈDRE.

Je parlerai. Epargnez ſon âge. ( *On délie la nourrice.* )

THÉSÉE ( *à Phèdre.* )

Vous détournez encore triſtement vos yeux, vous eſſuyez vos larmes !

PHÈDRE.

Je vous en prends à témoin, ô Créateur des Dieux du ciel ! & vous, brillant flambeau du monde, ſoleil dont je deſcends, j'ai ſu réſiſter à toutes les prières d'un audacieux, mais je n'ai pu tenir contre ſon fer & ſes menaces. Je ſuis deshonorée, mon ſang ne peut effacer cette tache imprimée à ma gloire.

THÉSÉE.

Nommez-moi ce monſtre qui m'a ravi l'honneur.

PHÈDRE.

Celui que vous ſoupçonneriez le moins.

THÉSÉE.

Son nom. Je brûle de le connaître.

PHÈDRE.

Vous l'apprendrez par cette épée laiſſée près de moi, par l'odieux raviſſeur fuïant le tumulte, craignant le concours des citoyens.

THÉSÉE.

Quel crime j'entrevois ! quelle abomination ! C'eſt l'épée à la garde d'yvoire dont on arme les mains des jeunes Princes de mon ſang. C'eſt la cigale, emblême brillant de la maiſon d'Athènes. ( *La cigale était le ſymbole, ou les armes de Pandion & des autres Rois de l'Attique.* ) Où eſt-il le ſcélérat ?

PHÈDRE.

Mes Officiers l'ont vu tremblant, agité, fuïr avec précipitation dans les bois.

---

## SCÈNE III.

THÉSÉE *ſeul.*

QU'ÊTES-VOUS devenue, piété filiale ! ô Souverain de l'Olympe ! ô mon père ! ( *Neptune.* ) après lui, le ſecond des immortels en partage, d'où vient cet opprobre qui infecte ma famille ! ce crime

est-il d'un enfant de la Grèce, ou du Taurus, ou du Phase de Colchos? Cet indigne Scythe retourne au caractère de sa race; mon sang dégénère dans ses veines, & celui de sa mère y domine. Toutes ces Amazones abhorrent par nature le saint contrat de l'hymen, & chez elles, la prostitution suit une longue chasteté. Race exécrable que des climats plus purs ne sauraient assujétir à leurs loix! Les bêtes elles-mêmes n'ont point de ces flames incestueuses; sans le savoir, elles observent cette loi de la nature. Le malheureux! avec cette image de la candeur, avec ce perfide caractère de vertu empreint sur son front, avec cette négligence dans ses habits, cette affectation de parure antique, cette triste austérité de la vieillesse, ce maintien si grave!... O trompeuse humanité! comme tu recèles tes véritables sentimens! comme tu donnes une apparence honnête aux cœurs les plus corrompus! La pudeur voile l'impudence; le calme, l'audace; la piété, le crime. Les fourbes vantent la vérité, les lâches, le courage. Farouche habitant des bois, homme pur, chaste, innocent, c'est ainsi que tu préludes à devenir mon successeur! C'est en sortant de mon lit que tu débutes dans la carrière des Héros! Je rends graces au Maître des Dieux de ce que ta mère est déja tombée sous ma main, de ce qu'en revenant des enfers, je l'ai laissée sur les bords du Styx. Misérable fugitif! va, pé-

nètre dans les climats étrangers. La dernière contrée du monde te recélât-elle loin des plages de l'Océan, fusses-tu caché dans l'autre hémisphère opposé à nos pieds, dans l'asyle impénétrable du globe, au-delà du Pôle glacial, du séjour des neiges, des frimats, des souffles impétueux & menaçans de Borée, ma fureur te suivra par-tout & saura bien punir ton crime. Ma vengeance opiniâtre franchira les solitudes, les déserts les plus affreux, les lieux les plus inaccessibles; elle ne trouvera aucun obstacle. Tu sais d'où je reviens..... Où mes traits ne pourront pénétrer, j'y enverrai des imprécations contre toi. Le Dieu de la mer, auteur de ma naissance, a juré sur l'onde inviolable du Styx, d'accomplir trois vœux que je formerais à mon gré : Souverain des flots ! accorde-moi cette triste faveur & que ce jour soit le dernier qui brille pour Hippolyte. Précipite chez les mânes un fils odieux à son père. Neptune ! fais-moi cette grace abominable. Je serais plus économe de ce don suprême de ta Divinité, si mon malheur était moins affreux, & j'en ai été plus avare au fond de l'Erèbe, sous la main de Pluton, au milieu de toutes les menaces de l'Enfer. Accomplis ta promesse, ô Dieu que j'implore !.... Tu diffères ! tes ondes restent paisibles ! Déchaîne les vents rapides, répands sur le liquide élément toutes les ténèbres de la nuit, dérobe à la terre & le Ciel & les Dieux, accumule les va-

gues, raſſemble tous les monſtres, appelle tes flots de l'extrémité de l'Océan.

---

## SCÈNE IV.

### LE CHŒUR.

O Nature! puiſſante mère des Dieux! ô ſouverain moteur de l'Olympe! toi qui entraînes les aſtres épars dans le monde, qui preſſes leur courſe errante, qui donnes un mouvement ſi rapide aux pôles de l'univers, pourquoi régis-tu le firmament avec tant d'harmonie? pourquoi cette viciſſitude conſtante des frimats qui dépouillent nos bois, du printems qui rend l'ombrage à nos arbriſſeaux, de la canicule qui par ſes feux mûrit les dons de Cérès? ô Roi des Cieux qui vois à tes pieds ces grands corps parcourir ſi régulièrement leurs orbites! pourquoi garder cet ordre admirable & prendre ſi peu de ſoin de la conduite des hommes? d'où vient ton indifférence à récompenſer la vertu & à punir le crime? tu laiſſes la triſte humanité à la diſcrétion du haſard; la fortune régit la terre au gré de ſon caprice, & ne fait aucun choix dans la diſtribution de ſes faveurs. La paſſion proſpère, & l'innocence gémit. La fraude domine dans les palais brillans, le peuple accorde à des infâmes l'honneur & le privilége des faiſceaux;

on se prosterne aux genoux de ceux qu'on abhorre. La triste probité gémit d'être si mal récompensée. L'affreuse pauvreté devient le partage des bons, & l'adultère que le vice rend puissant, l'adultère est Roi.

O vertu ! tu n'es qu'un vain nom, un éclat stérile...... Mais que vient nous apprendre ce Courier avec tant de précipitation ? il essuie son visage inondé de ses larmes.

---

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Un Courier, THÉSÉE.

LE COURIER.

O Sort pénible & dur de l'esclavage ! pourquoi suis-je forcé de venir déchirer le cœur d'un père par cette affreuse nouvelle !

THÉSÉE.

Ne crains pas de me l'apprendre, dis, mon enfant : n'ai-je pas l'habitude du malheur ?

LE COURIER.

La douleur tient ma voix captive.

THÉSÉE.

Parle, & dis quelle calamité afflige encore ma maison.

LE COURIER.

Hélas! un accident épouvantable vous enlève Hippolyte : il n'eſt plus.

THÉSÉE.

Je le ſavais : c'eſt un raviſſeur puni : raconte-moi les détails de ſa mort.

LE COURIER.

Malheureux! il ſortait de la ville après avoir diſpoſé ſon char à la hâte, attaché au joug & aſſujéti au frein ſes ſuperbes courſiers, après avoir fait entendre beaucoup de plaintes, abhorré cette terre qui l'a vu naître, prononcé ſouvent le nom de ſon père.

Il prend les rênes, part & gagne le rivage. Soudain, du fond de ſes abîmes, la mer lance des flots impétueux qui touchent aux aſtres. Aucun vent n'agitait les vagues. Par-tout le ciel était pur & ſerein; la mer ſeule avait enfanté cette tempête; mais jamais l'Auſter n'en ſuſcite de plus furieuſe au détroit de Sicile, ni le Corus (*nord-oueſt.*) dans les dangereux parages de Leucate qu'il couvre d'écumes & dont il fait trembler les rochers.

Une montagne humide s'élève au-deſſus du niveau, & vomit en tumulte ſur le rivage un monſtre épouvantable dont elle était groſſe. Ce n'eſt pas pour la perte des navigateurs que ce monſtre eſt formé, c'eſt pour effrayer la terre. O ciel!

quel ſpectacle affreux ſe dévelope du ſein de l'onde qui l'apporte & ſe préſente à nous! C'eſt une nouvelle Cyclade que l'on découvre. Sa hauteur dérobe à nos yeux & les rochers d'Epidaure, aſyle d'un Dieu, (*Eſculape.*) & ceux de Scyron fameux par un crime, & l'Iſtme qu'entourent les deux mers.

Nous regardons avec la ſtupeur qu'inſpire la crainte; toute la mer mugit, tous les rochers retentiſſent. La cime de cette maſſe eſt blanche, l'écume amère avance & recule tour-à-tour; ſemblable à la reſpiration de la baleine qui, au fond de l'Océan, tantôt abſorbe l'onde & tantôt la rejette.

Ce globe éclate & ſe briſe dans toute ſa concavité: il dépoſe ſur l'arêne un fléau plus effrayant que toutes nos craintes; les flots ſe répandent ſur toute la terre & ſuivent leur monſtre; l'épouvante glace nos cœurs.

THÉSÉE.

Quelle était la forme de ce monſtre extraordinaire?

LE COURIER.

Taureau impétueux, ſon col eſt azuré; une crinière épaiſſe ombrage ſon front verd, un poil livide couvre ſes oreilles, ſes cornes marquées de différentes couleurs, tiennent de la nature de celles de nos taureaux & de ceux des ondes. Il lance des flames, & ſes yeux étincellent: une longue mar-

que d'azur diſtingue ſa tête farouche : il ouvre en frémiſſant ſes larges nazeaux, une mouſſe gluante verdit toute l'étendue de ſa poitrine; ſes énormes flancs sont teints de ſafran & de rouge. L'extrémité de ſon corps eſt bien plus horrible, c'eſt un ſerpent épouvantable, hériſſé d'écailles, pareil à cet énorme habitant des mers qui engloutit ou qui rend les navires. (*La baleine.*)

La terre tremble, les troupeaux étonnés ont fui dans les plaines, les paſteurs ont oublié la garde de leurs agneaux, les monſtres des bois ont délaiſſé ce lieu d'horreur, le ſang des chaſſeurs s'eſt glacé dans leurs veines.

Dans cette alarme générale, le ſeul Hippolyte eſt intrépide, il retient ſes courſiers d'une main sûre, & calme leur frayeur par le ſon de ſa voix qu'ils révèrent.

Sur la route d'Argos eſt un chemin formé dans une colline qui touche à ce grand eſpace voiſin de la mer : c'eſt là que le monſtre s'établit, là qu'il anime & preſſe ſa colère : il arme ſa rage, il prélude au combat, s'élance en fureur, touche à peine la terre, & ſe préſente à la tête des courſiers effrayés. Votre magnanime fils ſe lève avec un regard altier & menaçant : ſans changer de viſage, il déploye toute l'étendue de ſa voix. Cette vaine terreur, dit-il, ne peut rien ſur mon courage : mon père m'a donné l'exemple de terraſſer les

taureaux. (*Théſée avait vaincu celui de Marathon ; & le Minotaure de la Crète.*)

Ses chevaux indociles entraînent ſon char : écartés de la route frayée, ils ſe précipitent par tout où les porte leur aveugle fureur, ils s'embaraſſent dans les rochers. Comme un pilote qui arrache ſon navire aux tempêtes & trompe les vagues par ſon art, le jeune héros gouverne encore ſon char qui lui échape : il retient les rênes, il lutte pour rallentir ſes courſiers en leur tordant les freins dans la bouche. Le monſtre ne le quitte point, & tantôt parcourant le même eſpace, tantôt s'arêtant ſoudain devant ſes pas, par-tout il lui inſpire l'épouvante & l'horreur.

Il n'eſt plus poſſible de l'éviter, le monſtre de la mer eſt là, & les courſiers qui ne reconnaiſſent plus de loi, les courſiers ſe débattent pour s'affranchir du joug : ils ſe cabrent, le char eſt renverſé. Embaraſſé dans les rênes, le malheureux Prince tombe ſur le viſage. Tous les efforts qu'il fait, reſſerrent encore les nœuds qui le retiennent. Les chevaux ſentent alors leur crime, mais n'ayant plus d'autre maître que leur terreur, ils ſe livrent à toute la chaleur qui les anime, & le char qui a perdu ſon guide, le char eſt emporté loin de ſa route. Tel celui de la lumière, ne reconnaiſſant pas ſon fardeau ordinaire, & indigné du faux

Soleil qu'on lui faiſait porter, s'écarta jadis du pôle, & précipita Phaëton.

La campagne eſt teinte du généreux ſang d'Hippolyte, ſa tête frappe & retentit contre les rochers, ſes cheveux ſont arrachés par les ronces, les pierres déchirent ſon viſage, ravagent ſa beauté, & ſes graces qui cauſent ſon malheur, ſes graces ſont flétries par mille bleſſures. Les roues foulent encore ſes membres mourans, ſon tronc eſt rejetté ſous le timon, & le pieu qui s'y trouve, s'enfonce dans ſes entrailles, nouvel & dernier obſtacle qui arête ſes courſiers, mais qu'ils rompent en briſant leur maître : ſanglant, défiguré, il ne conſerve plus qu'une partie de ſon corps.

Ses gardes éperdus ſont diſperſés dans la plaine, & ſuivent la trace de ſon ſang : ſes chiens gémiſſans reconnaiſſent ſes pas, mais tous nos ſoins n'ont pu raſſembler les reſtes malheureux de votre fils. Voilà donc tout l'éclat d'une beauté ſi rare, voilà le compagnon d'un ſi grand Roi, ſon ſucceſſeur du moins, qui dans ce jour encore, brillait à nos yeux comme un aſtre. Nous ne penſons plus qu'à ſon bûcher, à ſes funérailles.

THÉSÉE.

O Nature ! par quel indiſſoluble nœud tu enchaînes les pères à leur ſang ? je veux braver ton empire, & malgré moi j'en reſſens toute la force.

J'ai demandé le trépas d'un enfant coupable, il n'eſt plus, & je le pleure.

LE COURIER.

Peut-on pleurer une mort qu'on a deſirée avec tant d'ardeur ?

THÉSÉE.

Le plus grand des maux, c'eſt de voir accomplir le vœu abominable qu'on a formé.

LE COURIER.

Si vous haïſſez encore votre fils, pourquoi ces larmes dont votre viſage eſt inondé ?

THÉSÉE.

Je ſuis fâché de l'avoir tué, non de l'avoir perdu.

---

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

QUELS revers étranges dans la vie des hommes ! comme la roue de la fortune ménage les faibles, & que les Dieux épargnent de maux aux pauvres !

Oui, l'obſcur repos nous rend heureux, & dans les chaumières, on vieillit ſans alarmes.

Les palais qui s'élèvent orgueilleuſement dans les nues, en ſont plus expoſés aux ſouffles impé-

tueux de l'Eurus & de l'Aquilon ; aux menaces de Borée & des furieux Autans.

L'heureux valon éprouve rarement les fillons de la foudre. L'altier Caucafe & le fourcilleux Ida de Cybèle voient fouvent Jupiter armé de fes traits ; ce Dieu qui tremble toujours pour l'Olympe, en défend les limites, & ne fait la guerre que dans fon voifinage.

Le toît d'une maifon Plébéïenne ne faurait contenir ces grands mouvemens qui font les révolutions. Il ne tonne qu'autour des grands palais.

Le vol incertain des heures mobiles ne montre point l'avenir, & la fortune légère ne donne jamais fa parole.

Ce grand Théfée qui revoit la pureté du ciel & la clarté du jour, après les ténèbres du Tartare, ce grand Théfée gémit & foupire à fon retour. La Cour de fes ayeux lui femble plus trifte que les bords de l'Averne.

O Pallas ! Divinité puiffante de l'Attique, fi ce Héros eft rendu au monde, & s'il a fui les marais du Styx, chafte Déeffe, ce n'eft pas à ton oncle avare que tu dois cette faveur : le tyran des Enfers doit être fatisfait, Hippolyte lui tient lieu de fon père.

Quelle voix plaintive retentit au fond de ce palais ! que veut Phèdre, la furieufe Phèdre avec ce glaive dans fa main ?

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

QUELLE douleur vous agite & vous égare ? pourquoi ce fer, ces cris affreux, ces meurtriſſures dont votre corps eſt couvert ?

PHÈDRE.

Moi, moi plutôt, oui, c'eſt moi ſeule que tu dois attaquer, Neptune, cruel Neptune, tyran des mers ! déchaîne ſur moi tous tes monſtres, ceux que Thétis élève au fond de ſes abymes, ceux que l'Océan dérobe à l'extrémité du globe...... O Théſée ! toujours barbare, toujours fatal aux tiens dans tes retours, aſſaſſin jadis de ton père, aujourd'hui de ton fils, deſtructeur éternel de ta maiſon, au gré de l'amour ou de la haîne de tes femmes. (*Théſée revenant de la Crète, & vainqueur du Minotaure, avait oublié d'ôter les voiles noires de ſon navire, & d'en arborer de blanches comme il l'avait promis à Egée ſon père : le malheureux vieillard croyant ſon fils mort, ſe précipita dans cette mer qui depuis a porté ſon nom.*) Hippolyte ! eſt-ce

ainſi que je revois tes traits, ainſi que je les ai défigurés! quel Sinnis inhumain, quel Procruſtre m'a déchiré ſes membres? quel Minotaure échapé du labyrinthe du Dédale, l'a mutilé avec cette barbarie?...... Que ſont devenues les graces de ton front, l'éclat de tes yeux, mes uniques aſtres!....... Tu es ſans vie, retiens un inſtant ton ame, entends-moi. Je n'alarmerai point ta pudeur : cette main va te venger, je plongerai ce fer dans mon coupable cœur, je m'affranchirai tout-à-la-fois de la lumière & de ma faute; mon amour te ſuivra encore dans l'Erèbe, ſur l'onde du Styx, ſur les torrens enflamés du Phlégéton...... Je veux appaiſer ton ombre, reçois cette dépouille de ma tête, ces cheveux que j'arrache ſur mon front ſanglant......... Nos cœurs n'ont pu être unis, nous unirons du moins notre mort. Chaſte, je m'immole à mon époux; inceſtueuſe, à l'amour...... Je monterais ſur la couche de Théſée ſans avoir expié ce forfait! purifiée à ſes yeux crédules, il ne me manquait plus, pour comble d'horreur, que d'aller dans ſes bras expier cette vengeance de ſon hymen.. O mort! ſeul remède de mon ame déſeſpérée! ſeule gloire qui nous reſte quand notre vertu n'eſt plus, je t'appelle, je t'implore : par pitié, ouvre-moi ton aſyle.

Athènes! écoute-moi : écoute-moi, père aveugle & plus coupable encore que la cruelle Phèdre!

j'ai calomnié Hippolyte : ce crime que mon cœur insensé avait conçu, je l'ai rejetté sur lui ; j'ai menti. Son supplice est injuste, l'innocence la plus pure a porté la peine de l'inceste..... Ombre malheureuse ! reçois cet hommage que je rends à ta vertu....... C'est justement que mon sein se découvre à ce fer, & que tout mon sang va couler pour appaiser des mânes sans reproches...... Meurtrier de tes fils, apprends ton devoir de sa marâtre. Je descends aux rives de l'Achéron. ( *Elle se tue.* )

---

## SCÈNE II.

THÉSÉE, Le Chœur.

THÉSÉE.

PALE embouchure de l'Averne, gouffre du Ténare, onde du Léthé si douce aux malheureux, lacs de la mort, entraînez le corps de cette impie, accablez-là de tous vos éternels supplices !..... Impitoyables monstres des mers, sortez des gouffres où Protée vous tient captifs, entraînez-moi avec vous dans la profondeur de vos abymes !..... Et vous, père trop indulgent, trop favorable à ma colère, Neptune ! vous ne devez point ménager mes tourmens....... Par un nouveau genre de mort,

j'ai

j'ai fait voler dans mes plaines, les membres de mon malheureux fils : en voulant le punir d'un crime qu'il n'a pas commis, je me ſuis rendu le plus criminel des hommes : j'ai rempli de mes impiétés le Ciel, les Enfers & les ondes. J'ai profané le triple partage de l'Empire immortel. Que me reſte-t-il à ſouiller encore? ne ſuis-je revenu de l'Empire des mânes que pour trouver ces doubles funérailles ſur la terre, que pour allumer avec le même flambeau le bûcher de ma femme & celui de mon fils !

Toi qui m'as rendu ce jour que je reſpire, Alcide! reprends ton funeſte préſent...... Père dénaturé, j'implore envain la mort dont je viens de quitter le ſéjour....... O Théſée! cruel auteur de tant de tourmens, tu les mérites mieux, tourne-les contre toi-même. Prends encore un pin altier, abaiſſe ſon ſommet juſqu'à ſes racines, attache tes membres à ſes deux extrémités, & que l'arbre te déchire en ſe relevant. (*Théſée avait imaginé ce ſupplice par lequel il fit périr un fameux brigand.*) Précipite-toi de ce rocher que tu rendis ſi fatal à Syron. J'ai vu de bien plus affreux tourmens que le Phlégéton fait ſouffrir aux coupables environnés de ſes vagues enflamées....... Ce deſtin, cette demeure m'attendent auſſi, je le ſais..... Cédez-moi vos places, ombres criminelles. Que le vieux Siſyphe dépoſe ſon éternel rocher ſur mes épaules &

dans mes bras. Que l'onde de Tantale vienne tromper mes lèvres. Que le vautour abandonne Prométhée, & préfère mes entrailles aux ſiennes. Père de Pirithoüs! ( *Ixion.* ) abandonne-moi ta roue. Terre! entrouvre tes abymes. Cruel cahos! engloutis-moi. J'en deſcendrai plus juſtement aux Enfers, j'y ſuivrai mon fils, je ſerai plus chaſte, ô Pluton! & ce n'eſt pas ta femme que j'irai ravir encore; tu me tiendras éternellement dans ton Empire...... Hélas! les Dieux ſont ſourds à mes prières. Ils m'exauceraient ſi je leur demandais des choſes criminelles.

LE CHŒUR.

Théſée! vous aurez aſſez de tems pour vous plaindre : maintenant, il ne faut penſer qu'à la ſépulture de votre fils, qu'à raſſembler ſes membres ſi malheureuſement épars.

THÉSÉE.

Oui, oui, apportez-moi ces chers & déplorables reſtes, réuniſſez-les ſous mes yeux...... Voilà donc mon Hippolyte!...... Avec quelle profondeur je reconnais tout mon crime!...... C'eſt moi qui t'ai donné la mort, & pour n'être pas le ſeul coupable, pour exécuter mon forfait, j'ai imploré mon père! c'eſt ainſi que je jouis de la faveur de Neptune...... Qu'il eſt dur à mon âge, qu'il eſt dur de pleurer un fils!....... Raſſemblons du moins ces débris mal-

heureux, approchons de mon cœur tout ce qui me reste d'Hippolyte, rétablissons dans leur ordre tous ces membres séparés....... Voici la place où sa valeureuse main était attachée : l'autre si habile à modérer les rênes, l'autre doit être ici..... Je reconnais le caractère empreint sur son sein gauche... Hélas! combien de parties de son corps se dérobent à mes larmes!..... O mes tremblantes mains! ne vous lassez pas de ce devoir pénible!..... O mes yeux! suspendez ces pleurs qui coulent de mes joues!...... Que je puisse compter les membres de mon fils, qu'il me soit permis d'en réunir le triste assemblage...... Quel est ce lambeau sans forme distincte, & défiguré par les blessures!..... Je ne sais, mais c'est une partie de toi; qu'on la dépose ici : ce n'est pas l'endroit, mais la place est vuide... Est-ce donc-là cette beauté céleste qui faisait soupirer jusqu'à sa marâtre? qu'est devenue sa fraîcheur?...... O destin cruel! ô funeste faveur des Dieux! c'est ainsi qu'ils me renvoient mon fils après les vœux que je leur adresse!....... Vertueux Hippolyte! reçois ces devoirs que te rend un père, il t'en rendra bien d'autres & bien souvent...... Que le bûcher s'allume : ouvrez, pour cette pompe funéraire, ouvrez mon fatal palais; que les toîts de Mopsus retentissent de nos lamentations, faites briller la flame qui doit réduire en poudre le fils des Rois...... Vous cependant, Ministres fidèles,

errez dans ces campagnes, recherchez ſes membres perdus, allégez ſon ombre..... Que la mienne ſoit aggravée, & que la terre pèſe ſur ma tête impie.

(*Les Grecs croyaient que la terre qui oppreſſait la tête des morts, les empêchait de s'élancer au ſéjour des bienheureux, que le devoir de la ſépulture était rempli en jettant trois fois une poudre légère ſur leur corps, & qu'ils en avaient plus de facilité pour aller rejoindre les ombres fortunées.*)

---

» Je ne ſuis point étonné, dit Racine, que le » caractère de Phèdre ait eu un ſuccès ſi heureux » du tems d'Euripide, & qu'il ait encore ſi bien » réuſſi dans notre ſiècle, puiſqu'il a toutes les » qualités qu'Ariſtote demande dans le héros de » la Tragédie, & qui ſont propres à exciter la » compaſſion & la terreur. En effet, Phèdre n'eſt » ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente: » elle eſt engagée par ſa deſtinée & par la colère » des Dieux dans une paſſion illégitime dont elle » a horreur toute la première: elle fait tous ſes » efforts pour la ſurmonter, elle aime mieux ſe » laiſſer mourir que de la déclarer à perſonne, & » lorſqu'elle eſt forcée de la découvrir, elle en » parle avec une confuſion qui fait bien voir que » ſon crime eſt plutôt une punition des Dieux, » qu'un mouvement de ſa volonté.

» J'ai même pris ſoin de la rendre un peu moins » odieuſe qu'elle ne l'eſt dans les Tragédies des » Anciens, où elle ſe réſout d'elle-même à accuſer » Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avait quelque » choſe de trop bas & de trop noir pour la mettre » dans la bouche d'une Princeſſe qui a d'ailleurs » des ſentimens ſi nobles & ſi vertueux. Cette » baſſeſſe m'a paru plus convenable à une nourrice » qui pouvait avoir des inclinations plus ſerviles, » & qui néanmoins n'entreprend cette fauſſe accu- » ſation que pour ſauver la vie & l'honneur de ſa » maitreſſe. Phèdre n'y donne les mains que parce » qu'elle eſt dans une agitation d'eſprit qui la met » hors d'elle-même, & elle vient, un moment » après, dans le deſſein de juſtifier l'innocence & » de déclarer la vérité.

» Dans Euripide & dans Sénèque, Hippolyte » eſt accuſé d'avoir, en effet, violé ſa belle-mère. » *Vim corpus tulit*, dit l'Auteur latin. Mais ici, il » n'eſt accuſé que d'en avoir eu le deſſein : j'ai voulu » épargner à Théſée une confuſion qui aurait pu le » rendre moins agréable aux ſpectateurs. «

Sans vouloir contredire le ſentiment de Racine, nous obſerverons que les mots *vim corpus tulit* ſont équivoques & ſignifient ou qu'Hippolyte avait traîné Phèdre de force, ou qu'il l'avait deshonorée : c'eſt vraiſemblablement auſſi dans cette dernière acception qu'elle en parle à Théſée, mais le ſens de

ſes paroles eſt douteux, & ſon accuſation en eſt moins odieuſe. Voltaire a donné à la phraſe de Sénèque la même interprétation que Racine ; ces deux autorités ſont plus que ſuffiſantes pour balancer notre opinion, & nos lecteurs choiſiront l'acception qui leur paraîtra la plus convenable.

La *Phèdre* du Poète françois eſt trop connue pour que nous en faſſions une comparaiſon ſuivie avec celles que nous avons données : il n'a pris en entier, ni le plan d'Euripide, ni celui de Sénèque, mais il a avec eux des traits de reſſemblance qu'il faut ſaiſir à leur place, pour juger de l'effet qu'ils y produiſent, & de l'art avec lequel il les a employés. Lorſque nous parlerons de lui, nous donnerons les anecdotes relatives à cette Tragédie, & celles qui regardent les autres ouvrages qui ſont ſortis de ſa plume.

Indépendamment des trois *Phèdre* que nous avons fait connaître, le même ſujet a été traité chez les Grecs par Lycophron & par Sopater ; en France, par Garnier, la Pinelière, Gilbert, Segrais, Bidard & Pradon. Les Pièces de Lycophron & de Sopater ont été perdues ; celles de la Pinelière & de Bidard, jouées en 1635 & en 1670, ont eu le même ſort, ou du moins elles ſont extrêmement rares. L'*Hippolyte* de Garnier & de Gilbert qui parurent en 1568 & 1646, ſe trouvent dans quelques Bibliothèques, & nous en donnerons une idée : celui de

Garnier jouit dans ſon tems de quelque célébrité, & cependant ce n'était qu'une mauvaiſe traduction de l'*Hippolyte* de Sénèque. Ronſard l'admira & la France ſuivit ſon exemple. Qu'elle ait eu tort ou non dans le général, il eſt certain que le fond du ſujet dut lui plaire & que les idées du Poète latin, quelque faiblement qu'elles fuſſent traduites, dûrent trouver des partiſans, ſur-tout dans un ſiècle où la Tragédie était encore à ſon berceau. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que Racine a cité Euripide & Sophocle toutes les fois qu'il les a imités, & que très-rarement il a fait mention de Sénèque qui cependant lui a ſervi de modèle dans plus d'une occaſion. La lecture ſeule de *Phèdre* en eſt la preuve. La ſcène dans laquelle Théſée raſſemble les membres de ſon fils, paraîtra ſingulière, & l'on pourra même y trouver de la barbarie, mais pour lui faire grace, il faut ſe rappeller quel était le caractère de ces anciens Héros accoutumés au ſang & au carnage. D'ailleurs, les remords de ce même Théſée ſont ſi vrais, & ſes regrets ſi ſincères, que de tems en tems, on eſt forcé d'oublier l'image qu'il préſente, pour ne s'occuper que de ſa douleur qui aime à ſe repaître de tout ce qui lui reſte d'Hippolyte. A l'égard du déſaveu de Phèdre ſur le crime qu'elle a imputé à Hippolyte, il faut convenir que dans Sénèque, il eſt plus vif & plus intéreſſant que chez Racine qui, dans une infinité d'endroits, l'em-

porte de beaucoup ſur le Poète latin. (Voyez l'*Hippolyte d'Euripide & ce que nous avons dit de Pradon, Tome II, première Partie, pag.* 50 *& ſuiv.*)

*COSTUME de la Nourrice ou Confidente.*

La *tunique* de deſſous de lin blanc, celle de deſſus de laine couleur de ſafran. La ceinture blanche, & le manteau d'une étoffe légère, de couleur brune ou noire, les deux principales qui étaient en uſage parmi les Eſclaves & les gens du peuple auxquels il n'était pas permis de porter la couleur pourpre.

La chauſſure, ainſi que la coëffure, formée de bandes de laine de couleur à volonté, excepté de la pourpre, comme nous venons de le dire.

Le fond de cette même Planche préſente la ſcène des Anciens.





J. D. Dugourc del. Ingouf Junior Sculp.

PHORBAS.



# ŒDIPE,

## TRAGÉDIE.

*PERSONNAGES.*

ŒDIPE.
JOCASTE.
CRÉON.
TIRÉSIAS.
MANTO.
Le vieux PHORBAS.
Un Courier.
Chœur de Thébains.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

LA nuit ſe diſſipe : douteuſe encore dans ce triſte nuage qui l'envelope, la lumière va reparaître : nous verrons le nouveau deuil que la peſte a porté dans nos maiſons déſertes ; le jour éclairera tout le ravage de la nuit.

Peut-on ſe plaire ſur le trône ? ô Royauté ! trompeuſe faveur ! que de maux tu nous cauſes ! Les monts les plus altiers ſont les plus expoſés à la fureur des vents ; les plus orgueilleux promontoires, à l'impétuoſité des flots ; les plus ſuperbes rangs, à tous les traits de la fortune.

Que j'avais été ſage de me dérober au diadême de Polybe mon père, d'aimer mieux vivre ſans ſoucis, exilé, fugitif, & n'ayant d'autre bien qu'un cœur intrépide ! j'en prends les Dieux à témoins, je ſuis tombé ſur le trône comme dans un piége ; je crains d'y commettre le plus grand des crimes, de donner la mort à mon père. Le Dieu de Delphes m'a fait cette horrible menace ; il m'en a fait une autre plus affreuſe encore. Egorger ſon père n'eſt-il donc pas le dernier des forfaits ? malheureuſe piété ! j'ai honte de révéler ma deſtinée : Apollon m'a déclaré que je profanerais la couche paternelle, & qu'un flambeau impie éclairerait mon hymen avec ma mère.

Soudain j'ai fui, & le Royaume & les terres de Polybe : cette crainte, non le crime, m'a fait abandonner mes Pénates ; je me ſuis défié de moi-même : ô Nature ! mon exil a mis tes droits ſacrés à couvert. Quand un grand malheur nous eſt annoncé, quelqu'impoſſible qu'en paraiſſe l'évènement, on ne ceſſe de le redouter. J'appréhende tout, je ne m'en rapporte plus à ma vertu.

Les deſtins nous préparent je ne ſais quoi de ſiniſtre : car enfin cette peſte ſi fatale à tous les enfans de Cadmus, cette peſte qui m'enlève tous mes ſujets, pourquoi ſuis-je le ſeul qu'elle épargne? à quel autre fléau ſuis-je donc réſervé? debout, au milieu des ruines de Thèbes, dans le ſéjour des larmes, de la déſolation, de la mort, la contagion me reſpecte ſeul!

Condamné par un Dieu au parricide & à l'inceſte, pouvais-je me flatter d'un règne proſpère? en trompant le Ciel, je l'ai rendu coupable; il ſe venge.

Un vent frais ne rafraîchit plus nos poumons que la flame dévore; nous n'avons plus de zéphirs : le ſoleil redouble encore tous les feux de la canicule & du lion de Némée. Les fleuves ont perdu leurs eaux; les prairies leur verdure. La ſource de Dircé eſt tarie; l'abondant Iſmène ſe deſsèche dans toute la profondeur de ſon lit. La ſœur du Soleil parcourt triſtement le Ciel ſans l'éclairer : les aſtres ſe dérobent à la nuit; une vapeur noire preſſe la terre & l'appéſantit. Les ſpectres lugubres des Enfers ſe font voir ſur les Temples des Dieux, & ſur les toîts de nos édifices. En hâtant nos moiſſons, Cérès nous en refuſe les fruits; ils expirent ſur leurs tiges arides & languiſſantes.

Rien n'eſt exempt de cette calamité cruelle; elle n'épargne ni le ſexe ni l'âge; elle moiſſonne

un jeune homme à côté d'un vieillard, le fils auprès de ſon père ; le même flambeau allume le bûcher de l'époux & de ſa femme : il ne reſte perſonne dans les familles pour ordonner les funérailles, pour pleurer la mort de ſes proches.

Bien plus, ce mal affreux attaque l'organe de la vue, il deſsèche les yeux, il ôte juſqu'aux larmes, dernière reſſource des malheureux. Les pères mourans, les mères éperdues portent leurs enfans ſur un tas de cadavres que la flame va conſumer, & ſe preſſent encore pour aller chercher les autres.

A cette douleur ſe joint une douleur nouvelle ; les parens tombent en rendant les honneurs funèbres à leurs parens, & les bûchers qu'ils allumaient pour d'autres, brûlent auſſi pour eux ; ils y ſont jettés par des mains étrangères. On s'arrache le feu, le malheur affranchit de la pudeur, les os ſi reſpectables des morts ne ſont plus reconnus, on ne penſe qu'à brûler les corps. Hélas ! combien de cendres ne ſont point ramaſſées !

La terre ne ſuffit plus à tant de tombeaux ; les forêts n'ont plus de bois. Ni les prières que l'on adreſſe aux Dieux, ni l'art qu'employent les Médecins, ne procurent aucun ſoulagement ; les Médecins tombent eux-mêmes : le mal l'emporte ſur tous les remèdes.

Proſterné devant les Autels, j'étends mes mains ſuppliantes, je demande le trépas, je ſupplie le

Ciel de m'enlever avant que la patrie expire, de ne pas me réserver pour sa dernière victime, de ne pas me condamner à enterrer mon Royaume : & cependant, ô Divinités cruelles ! ô destin barbare ! je suis le seul à qui vous refusez la mort....... Œdipe ! dédaigne ce Royaume que ta main pestiférée a souillé sans doute ; arrache-toi à ces lieux de larmes, de douleur, à cette horrible contagion du ciel causée par toi-même, étranger sinistre....... Fuis tout l'Univers..... Fuis tes parens même.

JOCASTE.

Epoux malheureux ! pourquoi, par ces plaintes, aggraver encore notre sort ! la première vertu d'un Roi, c'est de supporter l'infortune : plus sa position est pénible, plus son Empire est prêt à tomber, & plus sa marche doit être inébranlable. Jamais un homme ne doit fuir devant la fortune.

ŒDIPE.

Je ne connais pas la crainte ; son opprobre est loin de moi, ma vertu m'en a garanti dans tous les tems : tous les glaives, toutes les horreurs de la guerre seraient suspendus sur ma tête, mon audace les affronterait, & je braverais les géans. Ai-je fui devant le Sphynx, quand il me proposa ses obscurs & dangereux énigmes ? la tête sanglante de ce monstre prophétique, & ces tristes débris du carnage dont il était entouré, m'ont ils inspiré

l'épouvante? lorſque du haut de ſon rocher, déployant ſes aîles rapides, agitant l'énorme ſerpent de ſa queue, montrant la tête d'un lion furieux, il vomiſſait ſes menaces & me regardait déja comme ſa proie, ne lui ai-je pas demandé ſoudain ſes vers inſidieux? quand enfin il les eut prononcés d'une voix épouvantable, quand j'entendis le choc de ſes dents impatientes, quand il déchirait les rochers en attendant mes entrailles, n'ai-je pas dévelopé tranquilement le ſens de ſes paroles, n'ai-je pas dévoilé d'un regard fixe, le myſtérieux tiſſu de ſon oracle?

JOCASTE.

Vous pouviez périr alors avec gloire; mais aujourd'hui, pourquoi appeller la mort par vos vœux tardifs? jouiſſez de ce ſceptre; c'eſt le tribut de votre valeur, & le prix réſervé au vainqueur de ce Sphynx épouvantable.

ŒDIPE.

Ce ſont les cendres cruelles de ce monſtre ennemi qui me perſécutent, & cet exploit de ma main eſt ce qui cauſe la ruine de Thèbes: il ne me reſte plus d'eſpoir que dans l'Oracle que nous attendons de Delphes.



## SCÈNE II.

### LE CHŒUR.

RACE malheureuſe de Cadmus ! tu péris avec ſa ville. Tu vois tes champs dépeuplés de citoyens, ô déplorable Thèbes ! Bachus ! la mort moiſſonne ces ſoldats qui t'accompagnèrent à l'extrémité de l'Inde, ces hommes généreux qui osèrent pénétrer dans les climats de l'Aurore, & planter leurs drapeaux ſur les premières limites du monde ; qui virent ces heureuſes forêts de l'Arabie qu'enrichit le Cinname, & les contrées des Parthes ſi dangereux quand ils lancent leurs perfides traits en fuiant, & la naiſſance de la lumière dont les rayons trop vifs décolorent l'Indien !

Race invincible ! nous périſſons ſans reſſource, nous tombons flétris ſous un fléau dont le deſtin nous dérobe la cauſe : chaque jour Thèbes mène à la mort des pompes nouvelles ; nos citoyens en foule, formant une triſte & longue file, deſcendent continuellement chez les mânes : les plus malheureux demeurent. Nos ſept portes ne ſont pas aſſez larges pour tant de convois funèbres : le ravage eſt énorme, la mort ne ceſſe de preſſer ſes victimes.

La contagion ſaiſit d'abord nos agneaux ; les

plus gras pâturages n'ont plus d'attraits pour eux. Prêt à frapper la victime, le Sacrificateur s'arête, & lorsque sa main prépare un coup sûr, le taureau, aux cornes dorées, tombe sans vie, son cerveau se dissout en se partageant, & son sang ne teint point le fer; il ne distile de sa plaie qu'une liqueur livide & noire. Plus misérable encore, le coursier succombe au milieu de son évolution, & trompe son maître sous lequel il expire.

Nos prairies sont jonchées de troupeaux morts, dont il ne reste que le taureau qui languit : leur contagion s'est communiquée à leur chef qui n'est plus. Les loups cruels ont cessé d'être redoutables au cerf. Le lion a perdu sa colère frémissante. L'ours ne conserve plus son antique férocité. Le serpent oublie son venin, & périt à son tour par un autre venin qui le desséche. Dépouillées de leur verdure, les forêts n'ombragent plus les montagnes. Les plaines ne verdissent plus de moissons naissantes. La vigne n'a plus de pampres dont elle puisse couvrir ses grapes.

Tout se ressent de nos maux : les Furies avec leur flambeau fatal, les Furies nous ont ouvert les portes de l'Erèbe. La rive du Styx & celle du Phlégeton sont confondues avec nos bords. La mort nous ouvre tous ses abymes, nous dévelope toutes ses aîles. Le dur & vieux Nocher qui garde le marais

marais infernal avec sa large barque, épuise ses bras à transporter les Thébains.

On dit que le chien du Ténare a rompu sa chaîne, & qu'il erre dans nos climats. On entend la terre mugir sous nos pieds. Des spectres vagabonds, au-dessus de la taille humaine, se répandent dans nos bois. Deux fois le mont de Cadmus ébranlé, a secoué toutes les neiges qui couvraient sa cime. Deux fois la source de Dircé n'a laissé couler que du sang.

Dans le silence de la nuit, on entend heurler les chiens d'Amphion. O spectacle d'une mort étrange, plus affreux que la mort elle-même! une langueur douloureuse vient engourdir nos membres: des haches imperceptibles environnent nos têtes: une vapeur dévorante s'établit dans les forteresses de nos corps: (*la tête & le cerveau.*) elle teint nos visages & les nerfs de nos yeux du sang qu'elle y fait refluer: un feu sacré se repaît dans nos membres. Un bourdonnement sourd retentit dans nos oreilles. Un sang noir brise nos veines & distile par nos narines. Une toux pénible, semblable à des gémissemens, ébranle & déchire nos poitrines. Nous fatiguons les marbres en les embrassant. Ceux qui trouvent une fontaine libre s'y plongent, & l'eau qu'ils avalent redouble leur soif. Les Autels sont entourés d'une foule de malheureux qui ne demandent qu'à mourir,

(ce que les Dieux accordent ſi facilement,) ils ne forment que ce vœu dans leurs Temples, & ce vœu eſt enfin exaucé..... Mais qui porte ſes pas dans ce palais?...... Eſt-ce le noble, le valeureux Créon? Nos cœurs malades ne voyent-ils que ſon image?...... Nous ne nous trompons point: c'eſt Créon lui-même, l'objet de tous nos ſouhaits.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, CRÉON.

ŒDIPE.

JE friſſonne d'avance, & je crains l'évènement que le deſtin nous prépare: mon cœur treſſaille dans l'une & l'autre attente: dans l'incertitude du plaiſir & de la peine, on deſire & l'on tremble de s'inſtruire. O frère de ma femme, hâtez-vous de m'apprendre le bonheur que vous nous rapportez!

CRÉON.

Un Oracle eſt toujours équivoque.

ŒDIPE.

Ne donner à des malheureux qu'un Oracle équivoque, c'eſt refuſer de les ſauver.

CRÉON.

C'eſt ainſi cependant que le Dieu de Delphes a coutume de voiler ſes réponſes.

ŒDIPE.

Quelqu'ambiguë que ſoit celle-ci, dites-la moi. Œdipe ſaura peut-être encore expliquer cet énigme.

CRÉON.

Apollon ordonne de venger le Roi, de punir les aſſaſſins de Laïus : leur ſupplice ſeul rendra ſon éclat au jour, à l'air toute ſa pureté.

ŒDIPE.

Quel eſt l'aſſaſſin d'un ſi grand Roi? quel eſt celui que nomme Apollon ? il mourra ſoudain.

CRÉON.

Je vous conjure de me donner une ſûreté entière, pour vous révéler ce myſtère horrible ; mes membres ſont engourdis & tout mon ſang eſt glacé dans mes veines.

J'ai porté mes pas reſpectueux dans le temple ſacré du Dieu ; j'ai invoqué ſa Divinité, en lui tendant, ſelon l'uſage, mes ſuppliantes mains. Tout-à coup, le double ſommet du Parnaſſe a retenti d'un bruit affreux, le laurier céleſte a tremblé, le temple s'eſt ébranlé dans ſes fonde-

mens, l'onde de Caſtalie a ceſſé de couler..... Une horreur ſoudaine hériſſe les cheveux de la Pythie; elle eſt forcée d'admettre le Dieu dans ſon ſein. A peine elle eſt au-deſſus de l'antre prophétique, qu'avec une voix plus qu'humaine, elle fait retentir ces horribles paroles :

„ Les aſtres propices luiront encore pour la „ ville de Cadmus, quand Dircé verra fuïr „ de ſes bords un étranger coupable de la mort „ du Roi, & qu'Apollon connaît dès ſon enfance. „ Malheureux exilé! tu ne jouiras pas long-tems „ du fruit de ton aſſaſſinat impie, tu te feras la „ guerre à toi-même, tu la laiſſeras pour héritage „ à tes enfans : infame! qui as méconnu les flancs „ dont tu ſortis. “

ŒDIPE.

Cette vengeance que le ciel m'impoſe, aurait dû être mon premier devoir en montant ſur le trône de Laïus; j'aurais dû punir d'abord cet outrage fait à ſon ſceptre : c'eſt aux Rois à défendre & à venger les Rois; les peuples ingrats voient toujours ſans ſe plaindre la mort d'un maître qu'ils redoutaient.

CRÉON.

Il eût été trop dangereux de venger Laïus.

ŒDIPE.

Eh! qui pourrait mettre obſtacle à ce devoir de la piété?

CRÉON.

Le Sphynx & ſes redoutables menaces.

ŒDIPE.

Le Sphynx n'eſt plus. Expions ce crime, maintenant que le ciel l'ordonne.

Toi, qui régis l'Olympe, toi, ſon fils, le plus brillant des aſtres, ſoleil qui parcours les douze ſignes céleſtes dont la courſe rapide entraîne les ſiècles! Toi, Déeſſe inconſtante de la nuit & qui ſans ceſſe te précipites à la rencontre de ton frère! Toi, Dieu des flots, qui fais voler ton char ſur les plaines liquides! & toi encore qui gouvernes le ténébreux Empire! Déïtés puiſſantes! recevez toutes mes imprécations.

Que l'aſſaſſin de Laïus n'ait ni aſyle, ni Pénates: exilé ſur la terre entière, qu'on lui refuſe par-tout l'hoſpitalité: qu'il rougiſſe de ſon hymen & de l'impiété de ſes enfans: que ſa main immole ſon propre père: qu'il commette (eh! que pourrais-je lui ſouhaiter de plus horrible?) qu'il commette tous les crimes que j'ai évités. Il n'obtiendra nul pardon, j'en jure & par ce ſceptre que je porte, & par celui que j'ai abandonné; par les Dieux domeſtiques, par Neptune qui baigne les deux extrémités de mes Etats.

Reçois ce ſerment que je fais, Dieu de Cirrha (*ville de Phocide où Apollon avait un temple*,) toi qui inſpires ta Prophéteſſe ſacrée! Puiſſe Polybe

mon père, arriver à la plus heureuſe vieilleſſe & n'avoir rien à craindre ſur ſon trône ! puiſſe Mérope ma mère, ne connaître jamais d'autre flambeau d'hymen que celui qui l'attache à Polybe, auſſi infailliblement que le ſupplice attend cet indigne aſſaſſin !.... Mais dans quel lieu a-t-il commis ce crime ? Eſt-ce dans un combat, ou dans une embuſcade que Laïus a trouvé la mort ?

CRÉON.

Il allait dans le bois ſacré de Caſtalie; un ſentier hériſſé de ronces ſe préſente à lui, dans cet endroit même où le grand chemin ſe partage en trois branches : l'une conduit en Phocide, cette terre favorite de Bachus, & s'élève par une pente inſenſible juſqu'aux deux ſommets du Parnaſſe, qui fendent les nuës : l'autre guide les pas vers la Cité que Siſyphe établit entre les deux mers, vers les champs d'Olère : (*Corcyre ſur l'Iſthme de Corinthe.*) enfin la troiſième imitant les replis tortueux d'un ſerpent, ſuit l'onde errante & fraîche de l'Alphée ſur les frontières de l'Elide. C'eſt-là qu'une troupe de brigands commit & médita de cacher le plus affreux des forfaits .... Mais Tiréſias avance d'un pas faible & tremblant : c'eſt lui qui vous apprendra la volonté d'Apollon : Manto régit les pas de ce vieillard aveugle.

## SCÈNE II.

ŒDIPE, TIRÉSIAS, MANTO.

ŒDIPE.

MORTEL consacré par les Dieux, & le second après Apollon dans l'art sublime de révéler l'avenir, manifestez-nous les Oracles, & nommez le coupable !

TIRÉSIAS.

Si ma bouche tarde à s'ouvrir & cherche des délais si longs, le magnanime Œdipe ne doit pas s'en étonner : toujours une grande partie de la vérité se cache aux malheureux aveugles. J'obéirai enfin à ma patrie qui m'interroge, au Dieu qui m'inspire : je le recevrais, ce Dieu, je le recevrais tout entier dans mon sein, si mon sang, jeune encore, circulait plus rapidement dans mes veines..... Approchez de l'autel ce taureau blanc dont jamais le joug n'a blessé, ni captivé la tête. ( *à Manto.* ) Supplée, ô ma fille ! supplée à l'aveuglement de ton père & dis-moi tous les mouvemens, tous les signes manifestes de la victime.

MANTO.

La victime est grasse, elle est devant l'autel sacré.

TIRÉSIAS.

Profère les vœux ſolemnels aux grands Dieux : couvre l'autel de l'encens que l'aurore nous donne.

MANTO.

Je l'ai jetté dans le braſier divin.

TIRÉSIAS.

La flame a-t-elle dévoré les viandes ſacrées ?

MANTO.

Nous n'avons vu qu'une lueur brillante qui a diſparu ſoudain.

TIRÉSIAS.

Le feu n'a pas été ardent, durable ? il ne s'eſt pas élevé pur & droit vers le ciel ? il n'a pas dévelopé de larges ondulations dans les airs ?.... Incertain de ſa route, ſerpente-t-il autour des bords de l'autel ? Troublé, dérangé par la fumée, le vois-tu vaciller ?

MANTO.

Cette flame mobile qui n'eſt plus, avait pluſieurs mêlanges ; elle offrait toutes les couleurs dont Iris brille dans les nuages, toutes les variétés que ſon arc, annonçant la pluie, trace ſur une partie du pôle & dont on ne diſtingue qu'imparfaitement les nuances qu'elle a, de celles qu'elle n'a pas. J'ai vu dans cette même flame des taches azurées & des taches de ſang ; elle était toute noire en s'éteignant.....

Mais la voilà maintenant en discorde avec elle-même ; elle se partage en deux ; les cendres se divisent....... O mon père ! je frissonne d'horreur en vous le disant ; le don de Bachus offert en libation ,. se change en sang ; une épaisse fumée environne le diadême du Roi : une fumée plus épaisse encore me dérobe les traits de son visage...... Un nuage ténébreux nous a caché enfin cette épouvantable lumière...... O mon père ! expliquez-nous ce prodige.

TIRÉSIAS.

Que pourrai-je dire dans ce tumulte incertain de mon ame égarée ? comment m'exprimer ?.... Un mal affreux , mais obscur encore , un mal affreux nous menace. Toujours les Dieux annoncent leur colère par des signes infaillibles : quel est ce nouveau présage ? pourquoi leur épouvantable vengeance se montre-t-elle pour se cacher aussi-tôt ?... Un crime inconnu inspire la honte & l'horreur aux immortels... Approchez les gâteaux sacrés , jettez-les sur la tête du taureau : .... Se prête-t-il à ce sacrifice , souffre-t-il paisiblement vos mains ?

MANTO.

Il lève sa tête altière : tourné vers l'Orient , il est effrayé du jour , il se dérobe en tremblant aux rayons du soleil.

TIRÉSIAS.

Les victimes ſont-elles tombées du même coup ?

MANTO.

La geniſſe s'eſt préſentée au fer d'elle-même ; elle eſt tombée à la première bleſſure. Mais après la ſeconde, le taureau doutant encore s'il tomberait, le taureau épuiſé rend avec peine la vie qu'on lui arrache.

TIRÉSIAS.

Le ſang ſort-il en bouillonnant de ſa plaie profonde, ou n'arroſe-t-il que lentement l'autel ?

MANTO.

La bleſſure qu'il a reçue ſous ſa large poitrine, eſt un fleuve : la ſeconde diſtile comme une pluie légère.... Mais voilà ſon ſang qui vient en abondance couvrir ſon front & ſes yeux.

TIRÉSIAS.

Ce ſiniſtre ſacrifice m'inſpire le plus horrible effroi... Quels ſont les ſignes que vous diſtinguez dans ſes viſcères ?

MANTO.

Mon père ! que ſignifie ce phénomène ? Les entrailles n'ont point ce mouvement léger & ordinaire des autres victimes ; elles agitent avec vio-

lence ma main qui les touche. Un nouveau ſang ſe précipite des veines : le cœur deſſéché, malade, ſemble ſe cacher & s'enfoncer ; les veines elles-mêmes ſont livides ; je ne trouve point la plus grande partie des fibres, le fiel eſt noir, le foie eſt flétri, couvert d'écume ; ce foie, préſage toujours funeſte pour les Monarchies, ce foie ſe partage en deux ſommets. ( *On obſervait avec une ſcrupuleuſe attention la ſommité du foie des victimes. Les Anciens croyaient que la nature n'en produiſait communément qu'une, & que lorſqu'on en découvrait deux, c'était un malheur certain qui menaçait les Rois & les Empires.* ) Mais cette membrane légère qui cache ces deux ſommets, nous annonce que les Dieux envelopent encore un grand myſtère dans les ténèbres... La partie des entrailles qu'on jette aux ennemis eſt gonflée, & les ſept veines qui la compoſent ſont horriblement tendues : ( *On diviſait les entrailles en deux parties : l'une était offerte aux amis, l'autre était jettée aux ennemis. Souvent cette diviſion ne ſe faiſait que mentalement & par la penſée. Quand ces parties étaient tendues, c'était un préſage de guerre.* ) j'y trouve une ligne oblique qui confond le partage des ennemis & celui des amis..... L'ordre de la nature eſt détruit : aucune partie n'eſt en ſa place, tout eſt inverti. Le poumon qui renferme l'ame n'eſt pas à droite : le cœur n'incline pas ſur la gauche. La

membrane qui envelope les inteſtins ( *l'épiploon.* ) ne leur préſente point la douceur de ſes plis mollement arrondis. Quelle monſtrueuſe confuſion ! ( *elle regarde la geniſſe.* ) toutes les loix de l'utérus ſont violées : examinons quel eſt ce fardeau qui pèſe ſur les entrailles de cette geniſſe.... O crime ! elle a conçu, & le fruit qu'elle porte n'eſt pas en ſa place : dans celle qu'il a uſurpée, il ſurcharge ſa mère : il remue ſes jointures en gémiſſant, il fait en tremblant de faibles efforts pour s'affranchir : ſon ſang épanché a noirci les fibres ; ſon tronc informe eſſaie de ſe tenir ſur ſes jambes débiles : il ſe lève en vain, il préſente aux ſacrificateurs ſes cornes vouées aux Dieux ; ſes viſcères échapent à mes mains..... Mon père ! ces mugiſſemens que vous entendez, ne ſont point ceux d'un troupeau vivant, c'eſt la flâme qui mugit en ce moment, c'eſt le foyer ſacré qui fait retentir ces ſons.

ŒDIPE.

Dites-moi enfin ce que ſignifient ces monſtrueux augures : je les entendrai d'une oreille intrépide ; les derniers maux rappellent tout le courage.

TIRÉSIAS.

Vous envierez ceux que vous ſouffrez à préſent.

ŒDIPE.

Déſignez-moi le ſeul que les Dieux veulent que

je puniſſe. Qui a ſouillé ſes mains dans le ſang de Laïus ?

TIRÉSIAS.

Ni les oiſeaux planans dans les airs, & dont nous avons conſulté le vol, ni les fibres arrachées des entrailles vivantes, ne ſauraient encore nous apprendre ſon nom. Il faut tenter une autre voie, il faut, pour le ſavoir, évoquer des plages de l'éternelle nuit, l'ombre de Laïus lui-même ; conjurons l'implacable divinité de Pluton, attirons dans cette terre le peuple des Mânes. Chargez quelque Thébain de cette commiſſion ſacrée, car le diadême qui ceint votre front ne permet point de deſcendre vous-même chez les ombres. (*D'autres Rois, tels qu'Enée, Ulyſſe & Théſée, ſont deſcendus aux Enfers ; mais Grutère croit que c'eſt ici une allusion flatteuſe que le Poète fait aux Empereurs Romains que l'on mettait au rang des Dieux du Ciel après leur mort, & jamais au nombre des Dieux Infernaux*).

ŒDIPE.

Vous, le plus grand après moi, dans cet Empire, Créon ! cet emploi pénible vous regarde encore.

TIRÉSIAS (*au Chœur.*)

Peuple ! tandis que l'abîme du Styx va s'ouvrir pour nous, faites retentir les voûtes de

ce Temple des louanges de Bachus, votre concitoyen.

---

## SCÈNE III.

### LE CHŒUR.

( *Hymne à Bachus.* )

O Dieu à la chevelure flottante, & dont la main porte un pampre fléchiſſant ſous la grape, brillant ornement du Ciel ! élève de l'antre de Nyſa, ( *ce Dieu y fut élevé par les Naïades, Nymphes des Eaux ; allégorie ingénieuſe par laquelle les Anciens ont montré qu'il fallait mêler l'eau avec le vin.* ) toi qui armes ſans ceſſe d'un thyrſe tes bras ſi délicats ; ô Bachus ! la noble Thèbes, ta patrie, t'adreſſe ſes prières & ſes vœux ! Tourne les yeux vers la terre qui te donna le jour : par l'éclat de ta beauté céleſte, viens diſſiper nos nuages, ces triſtes menaces de l'Erebe, cet avide deſtin qui nous dévore.

Tu te plais à parer ta tête des fleurs du Printems, à ceindre ton front d'un lierre chargé de ſes grapes noires, à laiſſer tes cheveux errer à l'aventure, & quelquefois à les captiver avec un nœud, à te montrer avec la parure que tu pris jadis, lorſque craignant ta marâtre jalouſe ( *Ju-*

*non.*) tu voulais déguiser ton sexe, imiter les Vierges vermeilles : depuis ce tems tu préfères cette parure charmante & voluptueuse ; ton sein est découvert, tu portes une robe traînante. Sous ce brillant habit qui cachait les lions, tes coursiers, tu parus sur ton char aux yeux des peuples des plages de l'Aurore, peuples fortunés qui boivent les eaux du Gange, & qui franchissent les torrens de l'Araxe.

La tête couronnée de guirlandes, le vieux Silène te suit sur sa ridicule monture : tes Prêtres abandonnés à l'excès de la joie célèbrent tes orgies. Les Bessarides accompagnent ta brillante pompe. Tes Edoniens (*les Thraces.*) font trembler sous leurs pieds la cime du Pangée, (*Promontoire près de la Macédoine.*) & les côteaux du Pinde. Les Ménades mêlées aux filles de Cadmus, les Ménades dénaturées volent sur les pas du Dieu descendant d'Ogyx : (*Roi de Thèbes & l'un des ancêtres de Bachus.*) elles se couvrent les flancs de la peau de l'animal qu'on lui sacrifie. (*Le bouc. On l'immolait à Bachus, parce qu'il faisait mourir la vigne dont il mangeait les racines.*)

Les Thyades que ta divinité inspire, répandent leurs cheveux sur leurs épaules : toujours armées du thyrse, elles l'agitent avec moins de fureur depuis la mort de Penthée, qui calma leur en-

thousiasme, en leur faisant voir l'atrocité de ce crime qui leur paraît étrange.

La tante de notre Dieu, Ino, fille de Cadmus, jointe au chœur des Néréides, maintenant nouvelle Déité des Ondes, règne dans l'Empire de Neptune avec son fils, le jeune Palémon que le sang unit à Bachus.

Dieu puissant ! les pirates de la mer Tyrrénienne t'avaient enlevé, & soudain les flots se calment; cette mer semble une prairie aux yeux des brigands; les mâts, des pampres; les cordages, des lauriers; les bancs, des branches sur lesquelles les oiseaux viennent faire éclater leur ramage; les rames, des lierres; le haut du navire, l'extrémité d'une vigne. Sur la proue, les ravisseurs croient entendre frémir le lion d'Ida; & sur la poupe, voir étendu le tigre du Gange : tous alors éperdus se jettent dans les flots; ils y déposent leur forme première; leurs bras tombent, leurs poitrines s'affaissent & diminuent, leurs mains racourcies s'attachent à leurs flancs, leurs dos nagent sous l'onde sans être submergés; l'extrémité de leurs corps n'est plus qu'une queue en croissant, qui fend les vagues. Nouveaux dauphins, ils s'attachent encore à suivre les vaisseaux dont ils apperçoivent les voiles.

Le riche fleuve de Lydie (*le Pactole.*) te transporta sur ses riches ondes, & te déposa sur ses rives après avoir franchi son cours impétueux. Le barbare Messagète

Meſſagète qui s'abreuve de ſang mêlé avec du lait, détendit ton arc, laiſſa repoſer tes traits, & t'offrit l'hoſpitalité. Le Royaume de Lycurgue ( *Roi de Thrace.* ) ſentit la force de ton courage, tu fis trembler les Daces féroces, & les enfans de Borée, ces Scythes cruels & changeant ſans ceſſe de demeures : tu donnas l'alarme à ces peuples que baignent les Méotides glacés, à ceux que dominent l'aſtre de l'Arcadie, & le Boote. ( *Le premier eſt l'Ourſe, ou Caliſto ; le ſecond eſt le Bouvier.* )

Notre Dieu a dompté les Gélons errans. Par lui, les ſuperbes filles du Thermodon ont quitté leurs armes, abandonné leurs flèches, pris le Thyrſe, & ſont devenues de nouvelles Ménades. Il a couvert le Cythéron ſacré du ſang des enfans d'Ophion. (*un des Thébains, né des dents du ſerpent de Cadmus.* ) Par ſa puiſſance, les filles de Prétus ſont devenues habitantes des bois, & par leur punition, Bachus s'eſt vu adoré dans Argos en préſence de ſa marâtre. ( *Les filles de Prétus Roi d'Argos, fières de leur beauté, ſe préférèrent à Junon. Bachus, pour les en punir, aliéna leur raiſon. Elles ſe crurent changées en vaches & s'enfuirent dans les bois. Junon en fut ſi touchée, qu'elle oublia la haîne qu'elle avait eue juſques-là pour Bachus.* )

Naxos que les flots d'Egée couronnent, Naxos mit dans ſon lit une Princeſſe délaiſſée qui trouva dans le Dieu de Thèbes un amant plus digne d'elle. Par

lui, le rocher de Nyctelie donna naiſſance à une onde pure dont le ruiſſeau en murmurant alla fendre le gazon, & fertiliſer les ſucs de ces plaines : plaines heureuſes de Lesbos que ce Dieu enrichit encore de ſources de lait & du délicieux préſent du miel.

Mais on conduit en pompe dans les Cieux ſa nouvelle épouſe. Le bel Apollon chante l'épithalame divin, les deux Amours ſecouent tous leurs flambeaux, Jupiter dépoſe la foudre qu'il ceſſe d'aimer alors que Bachus paraît.

Tant que les aſtres brillans du monde continueront de parcourir leurs orbites, tant que l'Océan environnera la terre de ſes flots, que la Lune en ſon plein diminuera ſes croiſſans, que l'étoile du jour nous annoncera l'approche de l'aurore; tant que l'Ourſe immortelle craindra de ſe plonger dans l'onde, nous ne ceſſerons d'adorer les graces & les charmes du Dieu de la liberté. ( *Liber, ſurnom de Bachus.* )



# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, CRÉON.

ŒDIPE.

Quelque malheur qu'un visage si triste m'annonce, dites-moi cependant quelle tête il faut frapper pour appaiser les Dieux.

CRÉON.

Vous voulez que je parle : la crainte veut que je me taise.

ŒDIPE.

Si Thèbes expirante ne saurait vous émouvoir, serez-vous insensible à la chûte d'un trône auquel vous pouvez prétendre ?

CRÉON.

Vous serez dans la peine la plus cruelle quand vous saurez ce que vous voulez savoir.

ŒDIPE.

Non, l'ignorance où je suis est un remède trop lent pour nos maux. Voulez-vous donc me cacher le secret du salut public qui est dans vos mains ?





CRÉON.

Quand le remède eſt ſi honteux, il eſt bien dur de guérir.

ŒDIPE.

Parlez enfin, ou vous apprendrez ce que peut un Roi irrité.

CRÉON.

Souvent les Rois haïſſent les explications qu'ils ont exigées.

ŒDIPE.

J'enverrai dans l'Erèbe ta vile tête pour tout mon peuple, ſi tu ne m'apprends ſoudain cet affreux ſecret.

CRÉON.

Permettez-moi de me taire : c'eſt la plus légère grace qu'on puiſſe demander à un Roi.

ŒDIPE.

Le ſilence obſtiné eſt quelquefois plus fatal aux têtes couronnées, que tout ce que l'on cherche à leur déguiſer.

CRÉON.

Que peut-on obtenir, ſi l'on n'obtient pas de ſe taire ?

ŒDIPE.

Ne pas répondre à ſon Roi qui l'ordonne, c'eſt le trahir.

CRÉON.

Vous le voulez : écoutez-moi du moins sans colère.

ŒDIPE.

Peut-on en avoir contre ceux à qui l'on fait tant de violence pour parler ?

CRÉON.

Assez loin de cette ville, est un bois rempli d'yeuses noires, auprès du vallon que Dircé arrose : des cyprès plus hauts que ces yeuses, y donnent un ombrage toujours verd & lient de leurs têtes chênues toute la forêt qu'ils couvrent. On y trouve des chênes courbés qui étendent leurs branches languissantes que les années & le tems destructeur réduisent en pourriture ; leurs racines sont détachées de la terre ; ils ne se soutiennent plus qu'en s'appuyant sur les troncs d'alentour. On y voit des lauriers sauvages aux feuilles amères, des tilleuls légers, des Myrtes de Paphos, des aulnes qui doivent ramer sur les vastes mers, des pins exposés au soleil, & présentant aux zéphirs leurs troncs sans aucuns nœuds. Au milieu du bois, est un arbre énorme dont l'ombre épaisse est fatale à tous ceux qui l'entourent ; ses branchent occupent un vaste espace ; il descend & protège seul toute la forêt. Dans le bas, une eau triste & dormante, toujours privée des rayons du soleil, croupit

& garde un froid éternel : un marais bourbeux environne cet odieux étang. A peine le vieux Tiréſias y a mouillé ſon pied , que ſoudain la nuit a paru : on y conſtruit un bûcher, on y porte la flame : le Devin couvre ſon corps d'un vêtement lugubre, il ſe frappe le front : ſon manteau noir tombe juſqu'à terre, il s'avance triſtement ſous cet habit funèbre ; avec l'If mortel, il forme une couronne qui couvre ſes cheveux blancs. Par ſon ordre, on traîne par derrière des brebis & des géniſſes noires : la flame dévore les viandes ſacrées, le victimes vivantes ſe débattent dans le feu.

Tiréſias évoque les mânes, ainſi que le Dieu qui les préſide & qui régit le lac de la mort ; il commence les hymnes magiques : d'une voix terrible & menaçante, il chante tout ce qui peut appaiſer ou contraindre les ombres légères. Il jette en libation le ſang ſur le foyer ſacré, il brûle les victimes entières, l'âtre eſt inondé de leur ſang. Sa main répand en abondance le lait & la liqueur de Bachus : dévelopant enfin toute l'étendue de ſa voix, & regardant la terre, il implore l'Enfer par des ſons effrayans.

Soudain nous entendons aboyer tous les chiens d'Hécate, & trois fois le vallon retentit de leurs clameurs horribles ; la terre tremble ſous nos pieds.

„On m'écoute, *s'écrie le Devin ;* on ſe rend

» à mes vœux. L'aveugle cahos s'entr'ouvre, on » fraye aux ſujets de Pluton une route vers la terre, » la forêt s'abaiſſe, les ſommets des arbres ſont » ébranlés, les chênes ſe fendent, l'horreur a ſaiſi » toute l'étendue du bois; la terre ſe retire, elle » gémit dans ſes fondemens, & ſoit que l'Achéron » ſouffre impatiemment de ſe voir révélé au jour, » ſoit que la terre ſe prépare à donner un paſſage » aux morts, ce tremblement annonce une diſſolu-» tion éclatante : ou c'eſt peut-être le chien aux » trois têtes qui de fureur ſecoue ſes chaînes » effrayantes..... «

La terre ſe fend, & forme une ouverture immenſe. J'ai vu moi-même les pâles Divinités ſe promener avec les Ombres; j'ai vu le lac de l'oubli & la véritable nuit : mon ſang glacé s'eſt arêté dans mes veines. Les cruelles furies s'élancent; tous les frères ſortis de la dent du dragon de Dircé ſont ſous les armes. Nos yeux découvrent le Sphynx, fléau vorace des enfans d'Ogyx; la farouche Erinnys agitant ſon fouet retentiſſant, & l'aveugle fureur & l'horreur; tout ce que produiſent & recèlent les ténèbres éternelles; le deuil qui s'arrache les cheveux, la maladie qui ſoutient avec peine ſa tête appéſantie, la vieilleſſe fâcheuſe à elle-même; la crainte dont les pas chancellent.

Le courage nous abandonne. Manto elle-même, accoutumée aux évocations infernales du vieillard,

Manto eſt ſaiſie d'épouvante : mais ſon intrépide père, devenu plus audacieux encore par la perte de ſes yeux, appelle toutes les ombres légères : nous les voyons voltiger ſoudain comme des nuages légers, & reſpirer l'air que nous reſpirons. Elles ſurpaſſent le nombre des feuilles de l'Eryx & des fleurs que l'Hybla produit au printems. Cet eſſain volumineux des mânes eſt plus ſerré que tous les flots de la mer Ionienne, que tous les oiſeaux paſſagers que les menaces de l'hiver raſſemblent ſur les bords du Strymon, que toutes les neiges qui tombent ſous l'aſtre de Caliſto. Tremblans, éperdus à la voix de Tiréſias, ils rempliſſent toutes les retraites du bois de Dircé. Le premier qui a paru, c'eſt Zéthus tenant encore par ſes cornes le taureau redoutable : Amphion nous montre cette lyre harmonieuſe dont les ſons élevèrent nos murailles. La ſuperbe Niobé réunie enfin à tous ſes enfans, porte devant nous ſa tête altière, & ſans rien craindre déſormais, elle compte orgueilleuſement les quatorze ombres qui ſuivent ſes pas. Mère dénaturée, la furieuſe Agavé la ſuit avec ſes Ménades qui mirent en pièces un de nos Rois. (*Penthée.*) Ce Prince malheureux vient lui-même après elles, déchiré encore, & le viſage toujours menaçant.

Enfin, appellé pluſieurs fois, baiſſant la tête de honte, éloigné des autres mânes & ſe cachant

lui-même, le trifte Laïus, forcé par les vœux redoublés du Devin, nous montre auffi fes traits, & découvre fon vifage. Je friffonne d'horreur en vous rapportant ce que j'ai vu : tous fes membres font encore fouillés d'un fang fi indignement verfé; fes cheveux dans le plus affreux défordre, d'une malpropreté révoltante, fes cheveux ombragent fon front : il s'écrie d'une voix furieufe : » O race barbare de Cadmus ! race qui te plais fans relâche à » répandre le fang de tes proches ! que ne te contentes-» tu de les immoler avec des Thyrfes ? tu ferais bien » moins coupable fi tu déchirais feulement tes » enfans dans la fureur de Bachus.

» L'amour d'une mère pour fon fils eft le plus » grand crime de Thèbes. O ma patrie ! ce n'eft » pas la colère du Ciel, c'eft un forfait abominable » qui te perd. Le fléau qui te défole ne vient point » des foufles fatals & deftructeurs de l'Aufter, ni » de la féchereffe mortelle dont tu te plains : ton » Roi fanglant en eft l'unique caufe; il eft mon » affaffin, & pour prix de ma mort, il ufurpe » mon fceptre, il me ravit ma femme... Sa mère... » Fils odieux ! mais fa mère eft plus odieufe encore : » enfant toujours funefte au fein malheureux qui » t'a porté ! il renverfe la nature, il donne des fils » à fa mère, & ce qu'on voit à peine dans les » animaux, il fe donne des frères à lui-même.

» Aſſemblage monſtrueux, & plus incompréhenſible » que ce Sphynx vaincu par lui-même !

» C'eſt toi, malheureux, dont la main ſanglante » régit mon ſceptre ! toi que ton père, ſans ven» geance encore, va perſécuter avec toute ta ville : » je conduirai les Furies armées de tous leurs » monſtres pour éclairer ta couche nuptiale, je » détruirai ta maiſon inceſtueuſe, j'écraſerai tes » Pénates dans une guerre impie....

» Thébains ! éloignez de vos frontières, exilez » votre Roi : quand ſes pieds funeſtes ne ſouilleront » plus votre terre, vous la verrez ſe couvrir de » verdure & de fleurs nouvelles, l'air deviendra » pur, les forêts reprendront tous leurs attraits, » & la mort, la peſte, la maladie, les ſouffrances, » la douleur, ſes dignes compagnes, ſortiront de » Thèbes avec lui.

» Envain il voudra s'arracher à la vie ; je rendrai » tous ſes efforts impuiſſans, il vivra : je le retiendrai » ſur la terre : il faudra qu'il y rampe, incertain » de ſa route, cherchant triſtement ſon chemin, » comme les vieillards, à l'aide d'un bâton.

» Privez-le de la terre, je le priverai du Ciel «.

ŒDIPE.

L'épouvante & l'effroi me ſaiſiſſent. On m'accuſe d'avoir commis tout ce que je craignais de commettre. Mais Mérope toujours & fidèlement unie

à la couche de Polybe, Mérope me justifie; Polybe vivant encore, atteste que je ne suis point un parricide : les deux auteurs de mes jours me défendent contre tous les soupçons de meurtre ou d'inceste. Qui pourrait m'en accuser? Laïus n'était plus, longtems avant que j'aie porté mes pas en Béotie........ Est-ce Tirésias qui s'est trompé? est-ce quelque Divinité jalouse qui veut m'accabler sous un tel soupçon?... Je commence à deviner l'intrigue. Créon! Tirésias fait parler les Dieux en votre faveur; mon sceptre où vous aspirez vous a fait imaginer cette perfidie.

CRÉON.

Moi, que je chasse ma sœur de son trône! quand même la foi sacrée que je dois aux Lares de mes ancêtres, ne me contiendrait pas inviolablement dans mon devoir, la fortune des Rois éternellement agitée, m'ôterait seule l'envie de régner. Affranchissez-vous vous-même de ce fardeau, tandis que vous le pouvez encore avec sûreté; n'attendez pas qu'il vous opprime, & allez chercher le repos dans un rang moins brillant.

ŒDIPE.

Quoi! vous m'exhortez à quitter ma couronne!

CRÉON.

C'est un avis que je donnerais à ces Rois mêmes que rien ne forcerait d'abdiquer la Royauté. Pour

vous, Œdipe, il eſt néceſſaire que vous ſubiſſiez votre ſort.

ŒDIPE.

Cette marche dérobée eſt le plus infaillible moyen des ambitieux : c'eſt en louant la médiocrité, en vantant les douceurs de la paix, le calme du ſommeil, qu'ils ſe fraient un chemin au trône ; perſonne ne parle mieux du repos que les eſprits inquiets & turbulens.

CRÉON.

Quoi ! une fidélité ſi longue n'eſt pas à l'abri de vos ſoupçons ?

ŒDIPE.

C'eſt par la fidélité que les perfides applaniſſent d'abord leur route pour nuire plus sûrement.

CRÉON.

Exempt des peines qui ſurchargent les Rois, je jouis de leurs dons ; les citoyens abondent dans mon palais ; il ne ſe paſſe pas un jour où je ne reçoive quelques faveurs nouvelles de votre ſceptre ; ſouvent mon crédit procure encore aux autres les dignités, les richeſſes, la vie : que pourrait-il manquer à mon bonheur ?

ŒDIPE.

La première place. Jamais on n'eſt content de la ſeconde.

CRÉON.

Vous m'imputez un crime dont je n'ai jamais eu l'idée.

ŒDIPE.

Et vous, que ne m'imputez-vous pas ? Savez-vous l'hiſtoire de ma vie ? Tiréſias eſt-il bien convaincu que je ſois coupable ? je le ſuis cependant à vos yeux..... Vous voulez me punir : eh bien ! je ſuis votre exemple, vous ſerez puni vous-même.

CRÉON.

Si je ſuis innocent ?

ŒDIPE.

Un crime douteux devient certain, quand il inſpire la crainte aux Rois.

CRÉON.

Être effrayé par des craintes chimériques, c'eſt en mériter de véritables.

ŒDIPE.

L'accuſé à qui l'on fait grace, eſt toujours en défenſe & devient l'ennemi de celui qui lui pardonne.

CRÉON.

Cette maxime rend odieux les Rois qui la ſuivent.

ŒDIPE.

Quand on craint ſi fort d'être odieux, on ne

ſait pas régner : la crainte eſt la ſauve-garde des Rois.

CRÉON.

Un Roi doit craindre, à ſon tour, ceux qui le craignent, & la crainte revient à ſon auteur.

ŒDIPE (*à ſes Gardes.*)

Enchaînez ce coupable ; vous m'en répondez ſur vos têtes..... Je retourne au palais.

---

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

NON, Œdipe ! vous n'êtes point la cauſe de nos maux. Ce n'eſt pas la deſtincée des Lambdacides qui nous pourſuit, c'eſt l'éternelle vengeance des Dieux irrités.

Depuis que le bois de Caſtalie a donné une ombre hoſpitalière aux enfans de Sidon ; que les citoyens de Tyr ſe ſont baignés dans la ſource de Dircé ; depuis que fatigué de chercher dans le monde par l'ordre de ſon père, l'amoureux larcin du maître des Dieux, (*Europe.*) le fils du grand Agénor (*Cadmus.*) eſt venu ſe repoſer ſur nos terres, y adorer le pirate (*Jupiter.*) qui avait ravi ſa ſœur, y ſuivre, pour obéir à l'Oracle de Delphes, une vache errante qui n'avait jamais porté le joug,

y fixer enfin sa demeure, & donner à cette contrée le nom de Béotie, de celui de cette vache fatale : hélas ! depuis ce tems, la terre ne produit plus que des monstres pour nous ; c'est un serpent énorme plus haut que nos chênes, que tous les arbres de Chaonie, & dont la tête horrible est dans les Cieux, tandis que son corps rampe encore sur la terre : c'est une armée impie sortie des dents de ce monstre, qui vient couvrir les champs Thébains, effrayer les oreilles du bruit des clairons & du son retentissant de l'airain recourbé, faire entendre d'abord, au lieu des paroles si faibles de l'enfance, ces clameurs terribles que poussent les ennemis dans les batailles, & joncher nos guérêts des cadavres de leurs frères, digne race de serpent, race affreuse dont la carrière ne fut que d'un jour, & qui née avec l'étoile du matin, n'était déja plus quand Hespérus annonça le retour de la nuit, race monstrueuse qui épouvanta l'étranger de Sidon par ses combats atroces. Elle fut retranchée enfin, & la terre fit rentrer dans son sein cette jeunesse dénaturée qui venait d'en sortir.

Hélas ! pourquoi la triste semence de nos guerres civiles n'est-elle pas anéantie avec ces monstres ? Noble patrie d'Hercule, ô Thèbes ! pour quoi vis-tu encore des guerres fraternelles !

O petit-fils de Cadmus ! (*Actéon.*) l'éclat de ton front s'est évanoui : nouveau cerf, tu précipi-

tes ta fuite : pour éviter tes chiens avides, tu parcours les montagnes, les bois, les défilés, les rochers ; tu crains la plume légère que Zéphyre emporte, tu as peur des pièges tendus par toi-même, tu arrives enfin au bord de cette même fontaine où tu vis tous les charmes de la Déesse dont la pudeur est si sévère, tu n'y découvres plus que tes bois & ta triste métamorphose.

## ACTE IV.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

MON ame se replie sur mes chagrins, & reprend toutes ses frayeurs. Les Dieux du Ciel & de la Terre s'accordent à me rendre coupable de la mort de Laïus ; mais mon cœur, garant plus sûr que tous les Dieux, mon cœur proteste de son innocence. Je me rappelle pourtant qu'un jour dans un passage étroit, je rencontrai, jeune encore, un vieillard superbe qui voulut m'éloigner de son char ; je le frappai avec ma massue, & l'envoyai à Pluton. Mais c'était loin de Thèbes, & dans l'endroit où la Phocide montre trois chemins aux voyageurs. Epouse adorée ! éclair-

ciffez

ciſſez mon doute. Dans quels climats expira Laïus? Termina-t-il ſa carrière à la fleur de ſes années, ou déja courbé ſous leur poids?

JOCASTE.

Il était entre les deux âges, plus près cependant de la vieilleſſe.

ŒDIPE.

Votre premier époux marchait-il environné de gardes?

JOCASTE.

Oui, mais ils s'étaient égarés dans une route tortueuſe & pénible : il n'en avait plus qu'un petit nombre quand il fut frappé.

ŒDIPE.

Quelqu'un d'eux mourut-il en défendant ſon maître?

JOCASTE.

Un ſeul, vertueux & fidèle, un ſeul eut cette triſte deſtinée.

ŒDIPE.

Je tiens le coupable.... le nombre & le lieu s'accordent.... Combien d'années ſe ſont écoulées?

JOCASTE.

Depuis ce malheur, nous ſommes dans la dixième moiſſon.

## SCÈNE II.

Un Vieillard, ŒDIPE.

LE VIEILLARD.

LE peuple de Corinthe vous appelle au trône de votre père. Polybe vient d'obtenir l'éternel repos.

ŒDIPE.

En combien de manières la fortune cruelle me poursuit !... Quel sort m'a privé de mon père ?

LE VIEILLARD.

Son ame usée s'est détachée sans douleur.

ŒDIPE.

Mon père n'est donc pas assassiné ! en voici le garant ; je suis donc pieux encore, je puis lever au ciel mes mains pures, je ne suis point souillé du crime dont on m'accuse... Mais hélas ! la plus redoutable partie de ma destinée reste douteuse.

LE VIEILLARD.

Venez. L'héritage paternel dissipera bientôt toutes vos craintes.

ŒDIPE.

En rentrant dans cet héritage, je redoute ma mère.

LE VIEILLARD.

Vous redoutez cette mère ſi tendre qui ne forme plus de vœux que pour votre retour ?

ŒDIPE.

C'eſt ſa tendreſſe même qui m'éloigne d'elle.

LE VIEILLARD.

Vous délaiſſerez une veuve infortunée.

ŒDIPE.

Tu me rends toutes mes craintes.

LE VIEILLARD.

Eh ! quelles ſont donc ces craintes étranges qui oppreſſent votte cœur ? Parlez : mon ame eſt accoutumée à garder les ſecrets des Rois.

ŒDIPE.

L'oracle de Delphes m'a prédit que je ſerais l'époux de ma mère.

LE VIEILLARD.

Frayeur vaine ! chimérique terreur ! Mérope n'eſt point votre mère.

ŒDIPE.

Eh ! quel fruit attend-elle d'un enfant ſuppoſé !

LE VIEILLARD.

Le trône. Les enfans donnent aux têtes couronnées une confiance ſuperbe.

ŒDIPE.

Révèle-moi le ſecret de la couche qui m'a fait naître.

LE VIEILLARD.

Ces mains que vous voyez vous préſentèrent à votre père.

ŒDIPE.

Tu me préſentas à mon pere ? Eh ! de qui me tenais-tu ?

LE VIEILLARD.

D'un berger du Cythéron glacé.

ŒDIPE.

Quel haſard t'offrit à ſa rencontre dans les bois de cette montagne ?

LE VIEILLARD.

J'y gardais mes troupeaux.

ŒDIPE.

Quelles marques diſtinctives as-tu trouvées ſur mon corps ?

LE VIEILLARD.

Vos pieds ſont percés : vous tirez votre nom de cette enflure & de cette difformité.

ŒDIPE.

Qui m'a pu donner à toi ?

LE VIEILLARD.

Un pâtre des troupeaux du Roi, le chef des autres pâtres.

ŒDIPE.

Son nom?

LE VIEILLARD.

Je ne ſais. La mémoire s'éteint dans la vieilleſſe; tout languit & ſe perd à cet âge.

ŒDIPE.

Pourrais-tu reconnaître cet homme?

LE VIEILLARD.

Peut-être. La plus légère marque rappelle ſouvent ce qui eſt effacé de la mémoire.

ŒDIPE (*à ſes Gardes.*)

Que tous mes paſteurs amènent leurs troupeaux devant cet autel. Allez, volez, appellez les miniſtres fidèles.

LE VIEILLARD.

Laiſſez ce myſtère que la raiſon ou la fortune vous dérobe : ſouvent la vérité eſt bien funeſte à qui la découvre.

ŒDIPE.

Peut-elle me révéler rien de ſi abominable que ma crainte?

LE VIEILLARD.

Un malheur annoncé par tant d'alarmes, ne

peut être qu'un malheur effroyable. L'intérêt de l'Empire est lié à celui de son Roi : sachez vous arêter au bord du précipice ; les destins s'expliqueront assez sans vous. Il y a trop de danger à vouloir sonder un état malheureux.

ŒDIPE.

Il n'est plus de danger dans l'extrémité.

LE VIEILLARD.

Quoi ! vous ambitionnez un sang plus noble que celui des Rois ! Ah ! contentez-vous du père que le hasard vous donna.

ŒDIPE.

Dussé-je m'en repentir, je veux m'assurer de mon véritable sang..... J'apperçois le vieillard qui régissait les troupeaux de Laïus : c'est Phorbas : te rappelles-tu son nom & ses traits?

LE VIEILLARD.

Mon cœur sourit à sa vue. Sans le remettre entièrement, son visage ne m'est pas inconnu..... (*à Phorbas.*) Berger ! quand Laïus vivait encore, n'as-tu jamais guidé ses troupeaux aux pâturages du Cythéron ?



## SCÈNE III.

PHORBAS, le Vieillard, ŒDIPE.

PHORBAS.

CHAQUE été, ils y bondiffaient fur l'herbe nouvelle.

LE VIEILLARD.

Me connais-tu?

PHORBAS.

Ma mémoire héfite & chancelle.

LE VIEILLARD.

N'as-tu jamais expofé d'enfans?..... Tu te troubles! Parle..... Pourquoi ton vifage change-t-il de couleur?..... Tu cherches des paroles! Ah! la vérité hait les détours.

PHORBAS.

Pafteur! tu me rappelles une aventure bien ancienne, & que les ans avoient effacée.

ŒDIPE.

Explique-toi, ou la douleur t'y forcera

PHORBAS.

J'ai donné un enfant à ce berger : mais, inutile don! Il n'a pu vivre, & fans doute il eft privé du jour.

LE VIEILLARD.

Que les Dieux écartent ce présage ! Il vit cet enfant précieux, & puisse-t-il vivre long-tems encore !

ŒDIPE (*à Phorbas.*)

Pourquoi es-tu en doute sur sa vie ?

PHORBAS.

A sa naissance, ses deux pieds furent percés d'un fer brûlant qui les liait ensemble. Une enflûre, effet naturel de cette plaie, porta la suppuration dans le corps de l'infortuné.

LE VIEILLARD (*à Œdipe.*)

Cessez enfin vos demandes ; votre destinée s'éclaircit.

ŒDIPE (*à Phorbas*)

Cet enfant, quel était-il ?

PHORBAS.

C'est un secret confié à ma fidélité.

ŒDIPE (*à ses Gardes.*)

Hola, des flames. Les tourmens sauront bien t'arracher ce secret..... Pardonne-moi, ô vieillard ! pardonne-moi ces cruelles extrémités. La vengeance est sous ma main, tu le vois : dis-moi la vérité. Quel est mon père ? quelle est ma mère ?

PHORBAS.

Votre mère ! c'eſt votre femme.

ŒDIPE.

O terre ! ouvre tes abîmes. Dieu des ténèbres, Souverain des Ombres, entraîne-moi au fond du Tartare !.... J'ai fait rétrograder l'ordre de la naiſſance.... Citoyens ! amaſſez des pierres, écraſez ma tête criminelle... Percez-moi de tous vos traits... Femmes ! frères ! armez vos mains contre un monſtre.... Peuple que la peſte dévore ! embrâſez-moi de tous les feux de vos bûchers.... Horreur de mon ſiècle, vagabond, odieux au ciel, perturbateur de la nature, & dévoué à la mort dès l'inſtant que j'ai vu le jour.... O ma mère ! rends ton ame, oſe faire ce ſacrifice pour un ſi grand forfait..... Œdipe ! retourne en ton palais, & félicite Jocaſte d'avoir augmenté ſa famille.

---

## SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

S'IL m'était permis de me faire une deſtinée ſelon mes deſirs, je ne voudrais confier mes voiles qu'aux zéphirs, & mes antennes ne trembleraient jamais ſous le ſoufle impétueux des Autans. Un air doux & frais tiendrait mon navire en équilibre,

& le conduirait ſans crainte ſur les flots. Une vie paiſible verrait couler mes jours ſereins.

Un jeune téméraire (*Icare.*) fuyant le Roi de Gnoſſe (*Minos.*), veut s'élancer dans les airs à l'aide d'une invention nouvelle; il prend un eſſor plus ſublime que les oiſeaux véritables, & pour prix de ſon audace, il tombe dans une mer à laquelle il fait prendre ſon nom. Son père plus ſage ſoutient ſon vol dans le milieu des nues; là, il attend ſon fils, malheureux oiſeau, & ſemblable au roſſignol qui tremblant à la vue d'un épervier menaçant, raſſemble ſes petits, il gémit en voyant ſe précipiter dans l'onde le compagnon chéri de ſon voyage audacieux.

Tout ce qui n'eſt plus en meſure, penche au bord d'un précipice....... Mais qu'entends-je? le portique du palais retentit! un Miniſtre d'Œdipe ſe frappe triſtement la tête!...... Quelle calamité nouvelle nous apportez-vous?



# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE COURIER.

INSTRUIT de la deſtinée de ſa naiſſance fatale, Œdipe s'accuſant, ſe condamnant lui-même, Œdipe eſt accouru dans ce palais, auſſi égaré, auſſi furieux qu'un lion de Lybie, alors qu'il dreſſe ſa crinière ſur ſon front menaçant : la fureur eſt ſur ſon viſage, la rage eſt dans ſes yeux; il gémit, il éclate en murmures, ſon corps eſt inondé d'une ſueur glacée : il écume, il menace, il exhale ſa douleur profonde; ſa cruauté annonce je ne ſais quoi d'horrible & de conforme à ſon deſtin. » Pourquoi retarder » mon ſupplice, s'écrie-t-il? enfonçons ce glaive » dans mon cœur ſcélérat. Qu'on me brûle, qu'on » m'enſeveliſſe ſous un tas de pierres. Quelle » tigreſſe ou quel vautour daignera ſe jetter ſur » mes entrailles? O repaire de monſtres! Cythéron » maudit! déchaîne-les contre moi : fais ſortir de » tes bois des chiens enragés qui me dévorent : » par pitié, donne-moi une Agavé. O mon ame! » pourquoi crains-tu la mort! la mort ſeule peut » ſauver mon innocence.

A ces mots, il tire ſon épée cruelle : » Pourrai-

» je, ajoute-t-il, pourrai-je expier un forfait ſi » énorme par le peu de peine qu'il en coûte pour » mourir ? un ſeul coup eſt-il capable d'effacer tant » de crimes ? mon père ſera ſatisfait par mon trépas, » mais, ma mère, mes enfans dont la naiſſance eſt » une abomination, ma déplorable patrie qui eſt » ſi horriblement punie pour moi ! comment » acquiter toutes mes dettes ? par le plus monſ- » trueux aſſemblage, toutes les loix ſi diſtinctes » de la nature ſe ſont vues réunies ſur le ſeul » Œdipe. Imitons cette confuſion dans mon ſup- » plice. Que ſans ceſſe je puiſſe vivre, mourir » & renaître pout éterniſer mes tourmens. Mal- » heureux ! réunis toutes tes lumières, rends » durable ce qui ne peut ſe répéter, fais choix » d'une mort lente, invente un moyen pour » ne pas être confondu avec les morts, pour ne » pas vivre avec les vivans, meurs un peu moins » que ton père.... Tu balances, ô mon ame ! les » pleurs baignent mon viſage, inondent mes joues. » Me contenter de pleurs ! mes yeux en ont aſſez » verſé. Détachez de leurs orbites, qu'ils aillent » trouver leurs larmes. Arrachons-les, ils ont plu » à ma mère «.

Il dit, & ſa fureur augmente. Un feu cruel eſt peint ſur ſon viſage menaçant, ſes yeux impatiens s'empreſſent de ſubir leur ſort. Plein de violence, d'audace, de colère, de férocité, il gémit, frémit,

lance ſes mains ſur ſes joues ; ſes yeux fixés ſe préſentent, ils ſe prêtent à ſes doigts cruels, & vont au-devant de leurs coups : il les arrache, les déracine, montre leurs globes, les déchire, ravage encore la retraite vuide qui les recelait, & ſe livre en déſeſpéré aux plus affreux, aux plus inutiles tranſports.

Telle eſt ſon horreur pour la lumière du jour. Il lève enſuite la tête, & ne trouve plus que la nuit en regardant les Cieux. Rompant alors tous les lambeaux qui tenaient encore à ſa vue, il dit à toutes les Divinités : » Epargnez du moins ma » malheureuſe patrie ; j'ai accompli vos décrets, » j'ai ſubi mon ſort ; je me ſuis procuré une nuit » digne de mon hymen. Voyez cette pluie de ſang » qui baigne mon viſage, & ces veines rompues » qui inondent ma tête «.

---

## SCÈNE II.

### LE CHŒUR.

VAINS jouets des deſtins, cédons à leurs arrêts. Tous les ſoins de l'humaine prudence ne ſauraient changer nos trames. Mortels, tout ce que nous ſouffrons, tout ce que nous faiſons, vient d'en-haut. Les fuſeaux que file l'impitoyable main de Lachéſis, ſont invariables. Tout a ſa marche cer-

taine dans la nature, & le premier de nos jours en détermine le dernier. Dieu lui-même ne ſaurait ôter leurs effets aux cauſes, & nulle prière ne ſaurait arêter l'ordre du mouvement donné. Il eſt fatal à pluſieurs de craindre leur deſtinée; cette crainte elle-même les y précipite....... La porte s'ouvre..... Hélas! c'eſt le malheureux aveugle qui vient ici ſans guide.

---

## SCÈNE III.

ŒDIPE, le Chœur, JOCASTE.

ŒDIPE.

C'EN eſt fait, je ſuis content, j'ai appaiſé mon père, j'aime ces ténèbres. Quel Dieu propice a couvert ma tête de ce voile impénétrable? qui a donné ce prix à mon crime? le jour était mon complice, je me ſuis dérobé à lui.... O parricide! ce n'eſt pas à ta main que tu dois ce bienfait, c'eſt la lumière qui te fuit & qui t'abhorre.... Enfin ce viſage, tel qu'il eſt, convient à Œdipe.

LE CHŒUR.

Voici Jocaſte furieuſe, éperdue, qui porte ici ſes pas rapides, ſemblable à la mère de Penthée portanr la tête de ſon fils..... Elle eſt incertaine, elle ſouhaite & craint de parler à cet infortuné: ſon

desir l'emporre sur sa pudeur, & la parole est sur ses lèvres.

JOCASTE (*à Œdipe.*)

Quel nom te donner?.... Mon fils?.... tu recules!.... tu es toujours mon fils,.... tu en rougis, tu détournes ta tête, & tes yeux qui ne sont plus?

ŒDIPE.

Qui m'empêche de jouir de la douceur des ténèbres, qui me rend la vue?.... J'entends la voix de ma mère, mon supplice est vain.... Il ne nous est plus permis de nous trouver ensemble : criminels tous deux, la vaste étendue des mers, la terre entière doit nous séparer à jamais. S'il est un monde au-delà des astres, au-delà du soleil, un de nous doit l'habiter.

JOCASTE.

Notre faute est celle du destin, la volonté seule fait les coupables.

ŒDIPE.

O ma mère! faites grace à mes oreilles; épargnez-moi le son de votre voix : je vous en conjure par ces tristes débris de mon corps mutilé, par les fruits de nos fatales amours, par tout ce que nos deux noms renferment de sacré & d'impie.

JOCASTE.

O mon ame! tu restes engourdie! complice de son crime, je n'ai pas encore partagé son supplice!

inceſtueuſe, j'ai profané tout ce que la nature a de plus ſaint.... Mourons, chaſſons de mon corps mon ame criminelle. Mère exécrable, quand le maître des Dieux lancerait ſur moi les trois dards de ſa foudre, je ſerais encore trop peu punie. Ne nous occupons plus que du genre de ma mort. Œdipe! ſi en effet tu es parricide, prête ta main à ta mère, & ton crime ſera entier : prends ton épée, elle a ravi l'ame de mon époux.... Mon époux! pourquoi lui donner ce nom? il eſt mon beau-père (*elle avait épouſé le fils de Laïus*).... Eſt-ce moi-même qui plongerai ce fer dans mon flanc? l'enfoncerai-je dans ma gorge?.... ma main! tu ne ſaurais choiſir la place convenable, perce plutôt ce ſein qui fut fécond pour mon époux & pour mon fils.

(*Elle ſe tue.*)

LE CHŒUR.

Elle eſt tombée ſans vie, ſa main eſt morte ſur ſa bleſſure..... L'abondance de ſon ſang a rejetté cette épée.

ŒDIPE.

Dieu des Oracles! Interprête de la vérité, tu ne m'avais condamné qu'à tuer mon père : voici cependant un ſecond parricide; je ſuis plus coupable que je ne craignais; je tue encore ma mère. Dieu trompeur! j'ai ſurpaſſé ton oracle impie.

Œdipe! porte déſormais dans le monde tes pas incertains & tremblans, marche dans une obſcurité ténébreuſe,

ténèbreuſe, & régis la nuit avec le ſeul ſecours de ta main ; va, précipite-toi, fuis, malheureux banni !.... prends garde encore de tomber ſur ta mère....

O Thébains que la peſte dévore & qui expirez ſous ce fléau deſtructeur ! Je pars, je m'exile : relevez vos têtes que la douleur accable : ſorti une fois de vos terres, l'air y redeviendra pur. Vous, dont l'ame échape, un moment encore, & vous vivrez,..... citoyens ! allez, ſecourez ces malheureux, j'emporte avec moi la contagion..... exhalaiſon cruelle ! friſſon de la mort ! intempérie ! peſte ! tous les maux de Thèbes ! venez, venez tous avec moi, je ne veux point d'autres guides que vous pour me conduire.

---

Si la richeſſe du ſtyle & l'abondance des images ſuffiſaient pour faire le mérite d'une Pièce Dramatique, celle-ci devrait être miſe au rang de nos meilleures Tragédies ; mais nous voulons plus de mouvement, plus de rapidité dans l'action, & ces deux qualités ne peuvent ſe trouver avec la déclamation. Il ne faut donc, comme nous l'avons déja dit, il ne faut point juger Sénèque d'après l'enſemble de ſes Ouvrages, mais apprécier ſes idées, faire attention à ſa Poéſie, & dépouiller ſes beautés véritables des ornemens ſuperflus ſous leſquels il les étouffe à chaque inſtant. Il y a dans

son *Œdipe* des scènes très-intéressantes, & Sophocle qu'il a pris pour modèle, les lui a fournies presqu'en entier. On peut le comparer avec son original, & nous renvoyons à l'analyse que nous en avons donnée : c'est à-peu-près la même marche, la même simplicité dans le sujet ; mais la manière d'écrire est absolument différente, & l'énergie du Poète grec est préférable à toutes les fleurs de l'Auteur latin qui, de son côté, l'emporte par une précision souvent imitée, & rarement saisie.

Dans l'Histoire du Théâtre Français, nous parlerons des différens *Œdipe* que l'on a faits, tels que celui de Prévost, en 1605 ; celui de Sainte-Marthe, en 1614 ; ceux de Pierre Corneille, de Lamothe, & enfin celui de Voltaire, en 1718. Ce ne fut qu'après avoir vaincu des obstacles de tous les genres, que ce grand homme parvint à entrer dans la carrière, & son début sur la scène française nous fournira des anecdotes aussi curieuses qu'intéressantes.

COSTUME *de Phorbas, ou Citoyen.*

La tunique de dessus, de laine rouge & qui couvre les bras : celle de dessous, de lin : la ceinture bleue : le manteau ou *tribonnion* de couleur brune & découpé sur les bords : la chaussure noire, fermée & laissant voir la forme des doigts.



J. D. Dugourc del. Ingouf Junior Sculp.

CALCHAS.



# LES TROYENNES,

## TRAGÉDIE.

### PERSONNAGES.

HÉCUBE.
TALTYBIUS.
AGAMEMNON.
CALCHAS.
HÉLÈNE.
PYRRHUS.
ANDROMAQUE.
Un Vieillard.
ULYSSE.
ASTYANAX.
Un Courier.
POLIXÈNE, personnage muet.
Chœur de Troyennes.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

HÉCUBE (*seule.*)

QUICONQUE se croit bien assuré sur son trône, & dont une florissante cour suit aveuglément les loix; qui vit sans crainte de la plus légère des déités, (*la Fortune.*) & dont le cœur crédule s'enivre dans le bonheur; qu'il jette les yeux sur moi & qu'il contemple Ilion: le sort ne donna jamais

aux Rois ſuperbes de preuves plus éclatantes de leur fragilité.

Elle n'eſt plus cette Ville fameuſe, l'ouvrage des Dieux & le rempart de la puiſſante Aſie. (*Troye avait été bâtie par Apollon & par Neptune.*) En vain l'on vit arriver à ſon ſecours les habitans des ſept embouchures du Tanaïs glacé, (*les Thraces conduits par Rhéſus, leur Roi.*) ceux du Tigre qui recevant les premiers rayons du jour, va ſe perdre dans une mer que rougit l'aurore; (*le golphe Perſique : Memnon, fils de l'Aurore, amena à Troye des ſecours de ces contrées.*) en vain pour nous défendre, les héroïnes de la Scythie ont délaiſſé les bords du Thermodon : (*les Amazones, conduites par Penthéſilée.*) Pergame eſt détruite, ſes pompeux édifices ſont renverſés, ſes palais enflamés, la maiſon d'Aſſaracus eſt embrâſée; cet horrible incendie n'arête pas les mains avides du vainqueur, & Troye brûlante eſt encore ſa proie. La fumée de nos toits nous dérobe le ciel, & les cendres d'Ilion ont terni le jour. Le Grec maintenant ſans colère, le Grec contemple ſa conquête: il eſt là debout, meſurant des yeux ſes dix années de peines, & les croyant aſſez vengées, il eſt enfin ſenſible à l'affliction de notre ville : touché de ſon déſaſtre, il ſe perſuade à peine que ce ſoit ſon ouvrage. De toutes parts on entraîne, & on défigure les dépouilles de Dardanus : mille

tarênes ne contiennent pas tant de riches butins.

O Dieux ennemis de ma patrie ! cendres d'Ilion ! mânes ſanglans de mon époux enterré ſous les débris de ton trône ! Ombres chéries de mes enfans ! c'eſt vous tous que j'en atteſte : ces maux affreux qui nous accablent, & qu'annonça ma fille ; Hécube les avait déja vus dans ſa groſſeſſe. Je ne craignis point de les publier : on n'ajouta pas plus de foi à mes oracles qu'à ceux de l'infortunée Caſſandre. ( *Cette fille de Priam & d'Hécube avait promis ſes faveurs à Apollon, s'il lui accordait le don de prédire l'avenir. Le Dieu le lui accorda, & Caſſandre ne voulut plus tenir ſon engagement. Pour l'en punir, Apollon ne pouvant lui ôter la ſcience prophétique, empêcha qu'on n'ajoutât foi à ſes oracles. On trouve dans Lycophron les prédictions de cette Princeſſe ; il y en a auſſi quelques-unes dans Cicéron.* ( Liv. I. de la Divination. )

Peuple malheureux ! ce n'eſt ni le perfide Ulyſſe ni le fourbe Sinon, qui allumèrent contre toi ces feux deſtructeurs : c'eſt moi. Troye ne brûle que du flambeau que je portai dans mon ſein. ( *Hécube, groſſe de Pâris, rêva qu'elle portait dans ſes flancs un flambeau qui mettrait ſa patrie en cendres. On expoſa ſon fils, il fut ſauvé, il enleva Hélène & perdit Ilion.* )

Mais pourquoi retracer les ruines d'une ville

anéantie ? tournons plutôt nos regards vers cette calamité récente & réservée encore à mon éternelle vieilleſſe. Troye eſt déja un malheur ancien : j'ai vu le carnage exécrable de tous les enfans du Roi, & le furieux Ajax commettre aux pieds des autels le plus odieux de tous les crimes. J'ai vu le barbare porter ſes mains impies ſur ma fille, la ſaiſir par ſes cheveux qu'il lui arrachait, renverſer ſa tête magnanime, menacer d'un fer homicide ſon ſein qu'elle offrait à ſes coups ; & ma fille malheureuſe, digne ſang de tant de Rois, braver le trépas ſans ſe plaindre. (*Ajax viola Caſſandre dans le temple de Minerve.*) Hélas ! ce glaive inhumain ſortait, fumant encore, de la gorge de ſon père, vieillard infortuné qui de lui-même deſcendait dans la tombe : ni les Dieux vengeurs des forfaits, ni le diadême, autrefois ſi ſacré ; rien n'a pu ſauver Priam, & ce Roi fameux eſt privé de ſépulture ; il ne trouve point de bûcher au milieu des flames de Troye.

C'eſt peu, trop peu encore de tant de malheurs : voilà qu'une urne, en remuant les noms des filles de Priam, va décider de leur ſort & leur donner des maîtres. De qui deviendrai-je la vile eſclave à mon tour ? Ces Grecs odieux ſe diſputent ; l'un, la femme d'Andromaque ; l'autre, celle d'Antenor ; l'autre encore, celle d'Helenus. Mille rivaux ſe diſpoſent à ſe battre pour ob-

tenir Caſſandre. Tous ſont dans la frayeur que je ne leur tombe en partage : moi ſeule je ſuis la terreur des Grecs.

Et nos lamentations ont ceſſé ! captives, qui m'accompagnez, faites retentir vos ſeins ſous les bleſſures, pouſſez des gémiſſemens, faites les funérailles de Troye, & que tous les Echos d'Ida où le fatal Pâris rendit ce jugement qui nous perd, répondent à vos accens plaintifs.

---

## SCÈNE II.

CHŒUR DE TROYENNES (*à Hécube.*)

REINE ! vous nous commandez les pleurs ; nos malheurs, hélas ! nous rendent vos ordres trop faciles. Il y a bien des années que nous pleurons.

Depuis que le berger de Phrygie (*Pâris.*) a pénétré dans Amycle, & qu'un pin conſacré à Cybèle a vogué ſur les mers de la Grèce, la douleur nous accable.

Dix fois l'Ida a été couvert d'une neige nouvelle & dépouillé pour former nos bûchers ; dix fois les plaines de Sigée ont vu couper leurs moiſſons, & durant cet eſpace, tous nos jours ſont ſignalés par quelque calamité ; ſans ceſſe nous avons de nouveaux ſujets de larmes.

Reine ! levez votre main infortunée pour vous

frapper : troupe vile, nous imiterons notre souveraine, & jamais vous ne nous trouverez indociles pour pleurer.

HÉCUBE.

Fidèles compagnes de mes malheurs ! arrachez vos cheveux, ou laissez les flotter sur vos épaules après les avoir souillés dans les cendres fumantes de Troye. Découvrez vos bras prêts à vous frapper, découvrez vos seins, soyez nues jusqu'à la ceinture : ( pour quel hymen votre pudeur captive voilerait-elle vos gorges ? ) détachez vos tuniques, ne gardez que vos manteaux, meurtrissez vos appas........... J'aime cette obéissance prompte, elle me plaît : je reconnais mes fidèles Troyennes...... Répétons nos anciennes lamentations, & donnons-leur une nouvelle horreur : c'est Hector que nous pleurons. ( *Cette formule de deuil est tirée d'Euripide, & ce morceau choquera la délicatesse française. Mais il faut donner Sénèque tel qu'il est : d'ailleurs, ces flagellations étaient usitées chez les Anciens, & quand on ne pouvait pleurer dans les funérailles, on louait des hommes pour remplir cet office : ils répandaient plus de larmes que ceux qui étaient véritablement affligés.* )

*Ut qui conducti plorant in funere, dicant*
*Et faciant prope plena dolentibus exanimo.* ( Horat. )

LE CHŒUR.

A votre voix, voyez déja nos chevelures en

désordre, voyez-nous rejetter ces nœuds qui les treſſaient ; voyez cette pouſſière qui couvre nos viſages.

HÉCUBE.

Empliſſez vos mains de cette cendre ; voilà tout ce qui nous reſte de Troye. Faites tomber de vos épaules ces vêtemens qui les couvrent, ne cachez que vos flancs..... Vos ſeins nuds appellent maintenant vos mains. O douleur ! déploye ſur nous toute ton énergie : que les rochers du Rhétée retentiſſent de nos coups : (*Promontoire près de Troye.*) que l'Echo qui habite les antres de ces montagnes ne ſe contente point de répéter nos derniers mots, qu'il nous rende tous les gémiſſemens plaintifs d'Ilion ; que l'onde & le firmament les entendent. Nos mains ! animez-vous d'une fureur nouvelle, faites gémir nos poitrines : les coups ordinaires ſont trop peu pour moi : c'eſt Hector que nous pleurons.

LE CHŒUR.

Valeureux fils d'Hécube ! c'eſt pour toi que nous frappons nos épaules ; que nos dos rougiſſent de notre ſang ; que nos têtes ſont meurtries de bleſſures ; que nos doigts cruels déchirent nos gorges ; c'eſt pour toi que nous r'ouvrons toutes nos cicatrices : ô ſoutien de ta patrie, le ſeul obſtacle au ſort qui nous perd, l'appui de la malheureuſe

Phrygie, le plus fort rempart de Pergame! Pendant dix années entières, toi ſeul as retardé notre ruine; Ilion n'eſt tombé qu'avec toi, & le dernier jour d'Hector a été le dernier jour de ſa patrie.

HÉCUBE.

Donnez un autre objet à vos ſanglots: pleurez maintenant Priam, c'eſt aſſez pleurer Hector.

LE CHŒUR.

Roi de Phrygie! reçois nos gémiſſemens, reçois nos larmes, ô Roi deux fois captif! (*Il fut pris d'abord par Hercule & enſuite par les Atrides.*) — Hélas! ſous ton règne, tous nos malheurs furent doublés: deux fois les Grecs aſſiégèrent les murs de Dardanus; deux fois nous avons été en butte aux traits d'Alcide. (*Les flèches d'Hercule étaient néceſſaires pour prendre Troye. Ce Héros avait aſſiégé cette Ville ſous Laomédon, & Philoctète poſſeſſeur de ces fleches fatales, vint l'aſſiéger encore ſous Priam.*) Après la mort de tous les fils d'Hécube, de ce troupeau de Rois, tu fermes la marche de tant de funérailles. Victime immolée à Jupiter, ton corps majeſtueux tombe en expiation ſur le rivage de Sigée.

HÉCUBE.

Finiſſez vos larmes, filles d'Ilion! ce n'eſt pas la mort de Priam qui me ſemble lamentable:

chantez toutes le bonheur dont il jouit. Libre désormais, il descend paisiblement chez les Mânes; sa tête ne pliera point sous le joug d'Argos. Il n'a point vu les Atrides, il n'a point vu le perfide Ulysse lui donner la loi; esclave d'un Argien, il ne se verra point conduire en triomphe, il ne verra point former d'orgueilleux trophées avec ses armes : ses mains accoutumées à régir un sceptre, ne seront point chargées de chaînes d'or; attaché au char d'Agamemnon, on ne le présentera pas en pompe à Mycènes, aux regards d'un peuple enchanté de son malheur.

LE CHŒUR.

Chantons toutes l'heureux Priam : en quittant la terre, il entraîne encore sa royauté avec lui. Paisible habitant de l'Elisée, il erre maintenant dans ses bois heureux; il cherche son Hector parmi les ames fortunées. Heureux Priam! heureux celui qui meurt à tous ses maux en mourant à la guerre.



# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

TALTHYBIUS, Chœur de Troyennes.

TALTHYBIUS.

QUE les Grecs attendent volontiers dans le port, ſoit qu'ils partent pour la guerre, ſoit qu'ils retournent dans leur patrie !

LE CHŒUR DES TROYENNES.

Qui peut cauſer ce retard à leurs navires & à eux-mêmes ? quel Dieu s'oppoſe à leur retour ?

TALTHYBIUS.

Mon cœur tremble de vous l'apprendre, & l'horreur glace tous mes ſens : à peine pourrez-vous croire le prodige dont je vais vous inſtruire, mais je l'ai vu moi-même. Le ſoleil effleurait déja la cime des montagnes, & le jour avait vaincu la nuit, lorſque la terre s'eſt ébranlée ſoudain, a mugi en frémiſſant, & découvert à la lumière ſes retraites les plus profondes : les forêts agitent tous leurs feuillages, un bruit éclatant ſe fait entendre ſur tous les côteaux, dans le bois ſacré, & les rochers de l'Ida en répètent les ſons effrayans.

L'univers ne tremble pas ſeul; la mer qui ſent ſon Achille, la mer étend les ondes ſous ſes pieds; elle forme pour lui un vallon qui s'abaiſſe & montre ſes cavernes immenſes. La terre s'entrouvre & fait voir cette route infinie qui communique de l'Erèbe aux climats que nous habitons. Le tombeau eſt débaraſſé de tout ce qui le couvre : l'ombre du demi-Dieu de Theſſalie s'élance, comme on le vit briller jadis, lorſque triomphant des Thraces, il préludait au malheureux deſtin de Troye, ou lorſqu'il terraſſa le fils de Neptune, ſi brillant par ſes cheveux blancs; ( *Cycnus.* ) ou lorſque précipitant toutes ſes victimes dans les fleuves Troyens, il ſuſpendait leur cours, & forçait le Xanthe de ſe former un nouveau lit; ou enfin lorſque traînant Hector & Pergame à la ſuite de ſon char orgueilleux, il faiſait retentir ces rivages de l'éclat de ſa colère.

Sortant de ſon tombeau, Achille s'écrie : *allez, lâches, & retournez dans la Grèce, ſans avoir rendu à mes mânes des honneurs ſi bien mérités : levez les ancres de vos vaiſſeaux ingrats qui doivent voguer ſur l'empire de ma mère.* (Thétis.) *La colère d'Achille, déja ſi fatale à la Grèce, lui ſera plus fatale encore. Polixène promiſe à mes cendres, Polixène doit être immolée de la main de Pyrrhus, & rougir mon tombeau de ſon ſang.*

Après avoir prononcé ces mots d'une voix forte,

le fils de la Déesse nous dérobe le jour ; il retourne chez Pluton, il se jette dans le gouffre & la terre se rejoint. A l'instant même la mer est calme, toutes les menaces des vents s'évanouissent, un silence profond règne sur l'empire liquide, & le chœur des Tritons chante l'hyménée d'Achille & de Polixène.

---

## SCÈNE II.

### PYRRHUS, AGAMEMNON, CALCHAS.

PYRRHUS (*à Agamemnon.*)

LORSQUE, vainqueur d'Ilion, vous détendiez vos voiles avec tant d'allégresse pour retourner à Mycènes, Achille nous est ravi ; Achille qui en triomphant d'Hector, a seul triomphé de Troye. Privée de son appui, incertaine de sa chûte, elle n'a plus cherché dès-lors que le côté vers lequel elle tomberait.

Roi ! en vain vous hâtez votre départ ; tous les généraux ont reçu le prix de leur valeur : mon père a-t-il reçu le sien ? tant de courage sera-t-il sans récompense ? N'en doit-on pas à un héros à qui l'on avait ordonné de fuir cette guerre, cette guerre sans laquelle il aurait atteint une longue vieillesse & passé les ans du Roi de Pylos ? (*Nestor.*)

Insensible à ce bien, il a trahi toutes les ruses d'une mère tendre, il a quitté l'habit trompeur qu'on lui avait donné, & montré l'homme à l'aspect d'une épée. Le tyran, l'inhospitalier Téléphe refusant à votre armée le passage dans sa fière Mysie, n'a-t-il pas éprouvé tour-à-tour la force & l'humanité de la main de mon père? (*Théléphe blessé par Achille, consulta l'oracle sur sa guérison. Le Dieu lui répondit qu'il fallait implorer la main qui l'avait blessé; il obéit, & Achille lui donna un remède qui opéra sur-le champ.*) Engagé dans votre querelle, n'avez-vous pas vu Thèbes expirer sous ses coups, Eëtion dépouillé de son Royaume, Lyrnesse, malgré la hauteur qui la mettait à l'abri, Lyrnesse renversée & détruite, la terre de Briséis conquise, & Briséis elle-même avec elle? Par lui, Chrysé, sujet de discorde pour les Rois, Chrysé n'est plus. (*Ville de Cilicie & patrie de Briséis fille de Chrysès Prêtre d'Apollon: Achille devint amoureux de cette Princesse & l'enleva: Chrysès pria le Dieu de punir son ravisseur, & Apollon envoya la peste dans le camp des Grecs. L'Oracle consulté répondit que le seul moyen de la faire cesser était de rendre Briséis à son père: de-là, cette querelle fameuse entre Agamemnon & Achille qui fut forcé d'obéir, & qui dès-lors refusa de combatre.*)

Achille a subjugué la célèbre Ténédos, & Scyros

ſi abondante en troupeaux répandus dans ſes belles prairies, & Lesbos qui partage la mer d'Ægée, & Cilla ſi chère à Apollon. Il a ſignalé ſon courage dans ces contrées ou le Caïque entretient un printems éternel. (*Fleuve de Myſie.*) Tant de victoires, tant d'alarmes inſpirées aux ennemis, tant de villes emportées par ſon bras, comme par un tourbillon rapide, feraient la gloire & l'immortalité d'un autre : pour Achille, ce n'eſt que l'entrée dans la carrière, ce n'eſt que le premier dégré qui amena mon père aux pieds de Troye : par ces exploits brillans, il s'élevait à une conquête qui devait l'égaler aux Dieux.

Hector tout ſeul ne rend-il pas ſon vainqueur ſupérieur à tous les héros ? Mon pere a triomphé de Troye & vous l'avez détruite :

Hector tomba ſous lui, Troye expira ſous vous. (*Racine.*)

Mon père eſt le modèle, l'exemple que mon courage ſe propoſe.

Priam a vu périr de la même main & ſon fils & ſon neveu (*Memnon.*) qui cauſa tant de larmes à ſa mère : (l'*Aurore.*) La Déeſſe, à cette mort, ne montra au monde qu'un viſage pâle, Achille fut effrayé lui-même de ſa victoire, victoire fatale en effet, & qui apprit à mourir aux enfans des Divinités : mais avant d'expirer, Achille a pour jamais délivré la terre de la terreur des Amazones.

Si Agamemnon pèſe bien le mérite de ce héros, il

il doit à ſes mânes juſqu'au ſang des beautés d'Argos & de Mycènes..... Il balance !..... Vous ne déférez pas à mes vœux ! père d'Iphigénie dont vous avez fait couler le ſang pour Hélène, vous refuſez d'immoler une fille de Priam au fils de Pélée ! ce que je vous demande vous eſt-il donc étranger ? n'en avez-vous pas donné l'exemple aux Grecs ?

AGAMEMNON.

Le vice des jeunes gens eſt de ne pas contenir leur ame, & ce n'eſt chez eux que la fougue de l'âge, mais dans Pyrrhus, c'eſt l'emportement de ſon père. Ma modération a pu paſſer cette violence & ces orgueilleuſes menaces au petit-fils d'Eacus : la patience doit accompagner la puiſſance ſuprême.

Jeune homme ! pourquoi cette cruauté d'immoler une vierge malheureuſe à l'ombre d'un héros ? Le premier devoir du vainqueur eſt de ſe faire la loi, & d'avoir pitié des vaincus : un Empire violent n'eſt jamais durable, un Empire modéré l'eſt toujours. Plus la fortune élève les humains, plus les fortunés doivent ſe rapprocher de la terre, appréhender les chûtes ſi communes & redouter les Dieux alors qu'ils les comblent de leurs dons. La victoire m'a montré qu'un moment anéantit les plus ſublimes grandeurs. Eſt-ce Troye en cendres qui nous inſpire

cet orgueil ? Enfans de Danaüs, (*un des premiers Rois de la Grèce.*) nous sommes dans la place d'où elle est tombée. Je vous l'avouerai ; superbe, impérieux moi-même, ce grand nom de Roi a souvent exalté mon cœur ; mais le caprice du sort, cause unique de mon élévation, aurait pu porter ailleurs cet excès de gloire ; & cette réflexion a modéré mon orgueil.

Priam m'avait rendu fier, il me rend timide. Le sceptre n'a rien d'imposant que le nom ; le diadême n'est qu'un vain ornement qui pare nos têtes ; le malheur d'un moment peut nous ravir cet éclat mensonger, sans avoir besoin de mille carênes, ni de dix ans de combat.

Non, non, toutes les fortunes ne s'anéantissent pas si lentement que celle de Troye. J'ai désiré avec ardeur d'affaiblir & de vaincre la puissance Phrygienne, mais, (que la Grèce ne s'offense point de mon aveu :) j'aurais voulu empêcher sa ruine déplorable : je n'ai pu mettre un frein à la colère, à la fureur guerrière, aux excès qui accompagnent les victoires nocturnes. Jusqu'ici tous les désastres, toutes nos cruautés peuvent paraître encore les effets naturels du ressentiment, les ouvrages des ténèbres qui égarent la valeur, les exploits d'une épée heureuse qui teinte une fois de sang, ne connaît plus de loix.

Faisons grace du moins à tout ce qui reste de

Troie : assez & trop de carnage a signalé notre victoire. Je ne souffrirai point qu'une jeune Princesse déja si misérable, devienne encore notre victime, qu'on l'immole sur un tombeau, qu'on fasse couler son sang sur des cendres froides : non, la faute de tous les Grecs retomberait sur moi : ne pas empêcher un crime, quand on a la force en main, c'est le commettre.

PYRRHUS.

On n'accorderait nul prix aux mânes d'Achille !

AGAMEMNON.

L'inestimable prix qu'on lui décerne, c'est d'être chanté désormais par toutes les bouches ; c'est que son grand nom sera connu dans les régions les plus lointaines : si ses mânes demandent du sang, nous ferons couler pour lui celui des troupeaux de la Phrygie ; mais il ne coûtera plus une larme à nulle mère Troyenne. Quelle est cette coutume barbare d'immoler leurs semblables à ceux qui ne sont plus ? Cessez de rendre votre père odieux, & de vouloir honorer ses cendres par un crime.

PYRRHUS.

Orgueilleux quand tu es dans le bonheur, lâche alors que tu es près du danger, tyran des Rois tes égaux, une nouvelle flame vient-elle encore d'entrer dans ton ame impure ? Seul, te verrons-

nous paré de tant de butins, ouvrages de nos bras? Cette main te ravira la victime demandée par mon père, & si tu la retiens, je lui en voue une plus grande, digne de lui être donnée par Pyrrhus..... C'est différer trop long-tems de verser ce sang Royal, & Priam, immolé par moi, Priam me demande encore sa fille.

AGAMEMNON.

Priam, dont les prières avaient désarmé Achille, & si cruellement égorgé par son fils, Priam est un exploit digne, en effet, de la main de Pyrrhus.

PYRRHUS.

Je connais ceux à qui mon père a fait grace, & je connais aussi mes ennemis. (*Achille avait pardonné à Priam suppliant, & Pyrrhus tua ce même Priam armé contre lui.*) Ce Priam, plus brave au moins que toi, est venu prier mon père en personne; tu n'osas l'imiter, & lâchement renfermé dans ta tente, tu le fis solliciter par Ajax & par Ulysse.

AGAMEMNON.

Je l'avouerai, ton père alors n'était pas si timide que moi : au milieu du carnage des Grecs, & de l'embrâsement de nos vaisseaux, il restait mollement couché dans sa tente, oubliait les combats, & tirait des sons harmonieux de sa lyre.

PYRRHUS.

Il est vrai, mais le grand Hector qui bravait tes

armes, tremblait au seul bruit de son chant, & tandis qu'on brûlait tous les navires d'Argos, ceux de notre Thessalie étaient dans une paix profonde.

AGAMEMNON.

Si profonde, en effet, que le père d'Hector y entra & ne trouva plus qu'un ami dans ton père. (*Il venait demander le corps d'Hector : Achille lui accorda.*)

PYRRHUS.

Il est d'un grand Roi d'être sensible au malheur d'un Roi.

AGAMEMNON.

Ce Roi malheureux n'est-il pas tombé sous ta main ?

PYRRHUS.

Il est des occasions où un homme sensible donne la mort au lieu de la vie.

AGAMEMNON.

Ta sensibilité demande aujourd'hui des Princesses pour les brûler.

PYRRHUS.

Eh ! c'est toi qui m'en ferais un crime? (*Agamemnon avait sacrifié Iphigénie.*)

AGAMEMNON.

Un Roi doit toujours immoler ses enfans à la patrie.

PYRRHUS.

Nulle loi favorable au vaincu n'empêche de le punir.

AGAMEMNON.

Ce que nulle loi n'empêche, la conſcience peut le défendre.

PYRRHUS.

Il eſt toujours permis au vainqueur de faire ce qui lui plaît.

AGAMEMNON.

Pluſieurs choſes qui plaiſent ſont injuſtes.

PYRRHUS.

Tu prêches cette morale à des Grecs que tu opprimes depuis dix ans, & que Pyrrhus vient d'arracher enfin à ton joug tyrannique!

AGAMEMNON.

Eſt-ce Scyros, ton ignoble patrie, qui t'inſpire cette audace?

PYRRHUS.

Scyros ne connait point les horribles forfaits des frères de Mycènes (*Atrée & Thyeſte, l'un père, l'autre oncle d'Agamemnon.*

AGAMEMNON.

C'eſt que, de toute part, elle eſt environnée de la mer.

PYRRHUS.

La Déeſſe qui préſide à cette mer, a donné le

jour à Achille : je connais bien la noble race d'Atrée & de Thyeſte.

AGAMEMNON.

Indigne fruit de la fille qui t'a donné l'être, enfant d'Achille, lorſqu'il n'était pas homme encore ! ( *Deidamie corrompue par Achille, lorſqu'il portait l'habit de femme, & devenue mère de Phyrrus.* )

PYRRHUS.

Oui, enfant de ce grand Achille dont le nom remplit le monde, de ce demi-Dieu qui tient à l'Empire des Flots par Thétis, à celui des Enfers par Eacus, au Ciel par Jupiter.

AGAMEMNON.

Enfant de cet Achille qui eſt tué par un Pâris.

PYRRHUS.

De cet Achille qu'aucun immortel n'oſa combattre de près.

AGAMEMNON.

Je pourrais châtier ton inſolence & punir cet excès d'audace ; mais je ſais pardonner, même aux captifs Troyens : je veux bien m'en rapporter à Calchas l'interprête des Dieux. J'abandonne Polixène à Pyrrhus, ſi le deſtin le demande. Toi qui jadis fit voguer nos vaiſſeaux, & qui nous amenas auprès de Pergame ; toi qui nous ouvres le ciel, qui lis l'avenir dans les entrailles palpitantes des victimes, dans le tremblement du globe ;

toi qui vois les décrets de l'Olympe dans les longues traînées des étoiles enflamées, parle! tes Oracles m'ont déja coûté assez cher. Quelle est la volonté du ciel! éclaire-moi.

CALCHAS.

Les Dieux accordent le retour aux enfans de Danaüs, mais ils exigent le sang d'une vierge, pour appaiser les mânes du héros de Thessalie; ils veulent qu'elle soit parée pour ce grand sacrifice, comme les filles d'Ionie & de Mycènes, quand elles vont former les nœuds de l'Hymen. Il faut que Pyrrhus donne une femme à son père, & qu'il la lui donne, selon cet usage sacré. Ce sang que les Dieux revendiquent, n'est cependant pas l'unique cause qui arête ici nos navires : il faut encore une victime plus noble que Polixène : ô Grecs! précipitez le fils d'Hector du haut d'une tour : la mort d'Astyanax remplira toutes vos voiles du vent prospère que vous desirez.

---

## SCÈNE III.

CHŒUR DE TROYENNES.

Nos ames sont-elles bien immortelles, ou l'espoir que nous en avons n'est-il qu'une vaine chimère enfantée par notre timidité? Quand une épouse a

fermé les yeux de son époux, qu'elle lui a ôté pour jamais l'éclat du soleil, & que dans une urne funèbre elle a renfermé les cendres de ce qu'elle aime, l'ame de l'infortuné vit-elle encore? mourons-nous tout entiers? Ne reste-t-il plus rien de nous? Notre esprit confondu avec les nuages, se dissipe-t-il pour jamais dans les airs avec notre fugitive haleine? Le flambau funéraire ne consume-t-il qu'une dépouille insensible?

Toutes les générations que le soleil naissant, que le soleil mourant verra dans tous les siècles sur l'immensité du globe, fuiront de la terre avec la rapidité du coursier de l'Hippocrène. (*Pégase.*)

Tout ce qui est éclairé par les douze Constellations, (*le Zodiaque.*) tous les climats que parcourt le père des Astres, en entraînant les âges, tous ceux que visite l'inégale courrière de la nuit; tout se précipite à ce terme fatal, & quiconque a touché une fois le lac de l'Erèbe, n'est plus rien. Nous ressemblons à ces fumées, vaines exhalaisons des feux, & qui s'évanouissent soudain, ou bien à ces nuages épais que dissipe le souffle impétueux de Borée.

Cet esprit qui nous anime est prêt à s'envoler de même.

Non, il n'est rien après la mort, & la mort elle-même n'est rien : ce n'est que le dernier dégré de la carrière.

Mortels ambitieux, rejettons nos eſpérances; eſprits inquiets, laiſſons-là nos craintes.

Où ſerons-nous après la mort?

Où ſera ce qui n'eſt pas né?

Le tems avide nous dévore & nous enſevelit dans le cahos. La mort, compagne inſéparable de nos corps, la mort les ravage en ſilence, ſans épargner nos ames.

Et le Ténare, & la Royauté ſévère de Pluton, & cet impitoyable Cerbère qui garde le Styx, ne ſont que de vains bruits, des ſyſtêmes menſongers, des illuſions trompeuſes comme nos ſonges.

( *Il eſt bien étonnant que Sénèque qui était convaincu de l'immortalité de l'ame, comme l'étaient tous les Stoïciens & les vrais Philoſophes de l'Antiquité, ſe permette d'attaquer ici ce grand principe établi par lui-même dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Etait-ce pour rendre odieux & ridicules les Epicuriens dont Rome alors était remplie, & qui dévelopaient leurs paradoxes en oppoſition avec la pure & conſolante morale du Portique? nous l'ignorons, mais nous n'en trouvons pas ce Chœur moins étrange & moins blâmable.* )



# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, un Vieillard, ULYSSE.

ANDROMAQUE (*au Chœur.*)

PHRYGIENNES malheureuſes ! pourquoi vous arracher les cheveux, meurtrir vos ſeins, & vous inonder de larmes éternelles ? Nos calamités ſont bien légères, ſi elles nous permettent les pleurs. Troye n'eſt perdue pour vous que d'aujourd'hui ; elle l'eſt pour moi depuis ce jour fatal, qu'un char du Pélion (*Montagne de Theſſalie, Royaume d'Achille.*) traîna le corps de mon époux, que l'eſſieu d'un barbare trembla & gémit ſous ſon poids. Depuis ce moment affreux, accablée, anéantie par mes maux, il ne me reſte plus de ſentiment pour tout ce qui nous arrive. J'aurais déja ravi aux Grecs une de leurs captives, j'aurais rejoint mon époux, ſi lui-même ne me retenait ici, & ne m'empêchait de mourir. C'eſt lui qui me force d'adreſſer encore des prières aux Dieux ; il éterniſe mes peines, il me prive de leur unique remède, celui de m'affranchir de toute crainte. Il n'eſt plus poſſible qu'il m'arrive rien d'heureux, & mes malheurs peuvent augmenter encore. Oh ! qu'il eſt cruel de craindre, alors qu'on a perdu tout eſpoir !

LE VIEILLARD.

Quelle nouvelle frayeur vient aggraver vos misères ?

ANDROMAQUE.

Mes maux ſont toujours ſuivis de maux plus déchirans. La deſtinée de Troie en cendres n'eſt pas encore arêtée.

LE VIEILLARD.

Eh ! quel Dieu, quand il le voudrait, quel Dieu aurait le pouvoir de nous rendre plus malheureux ?

ANDROMAQUE.

Les demeures profondes du Styx, les habitations infernales s'ouvrent encore pour notre perte, & afin que la terreur continue d'affliger un peuple qui n'a plus d'aſyles, voilà de nouveaux malheurs qu'on nous ſuſcite du fond du Tartare. (*L'ombre d'Achille qui demandait des victimes Troyennes.*) Les Grecs ſont-ils donc les ſeuls qui ayent le privilége de revenir du ſéjour des Ombres pour perſécuter leurs ennemis ! Tous les humains ne devraient-ils pas avoir le même droit ? Les mânes de notre deſtructeur portent la conſternation & l'alarme dans tous nos cœurs. Hélas ! le ſonge affreux de la nuit dernière, jette l'épouvante dans le mien.

LE VIEILLARD.

Révélez-nous ce nouveau prodige qui vous cauſe tant d'effroi.

ANDROMAQUE.

La nuit avait parcouru plus de la moitié de ſa carrière, & les ſept aſtres de l'Ours inclinaient leur char radieux : un léger ſommeil commençait à calmer mes peines, ſi l'on peut appeller ſommeil l'abattement de mon ame anéantie. Tout-à-coup mon Hector paraît à ma vue, non plus avec la fierté qu'il avait quand il portait la flame & le ravage ſur la flotte d'Argos, ou qu'il rentrait dans nos remparts, couvert du ſang des Grecs & des trompeuſes dépouilles d'Achille; (*Il croyait l'avoir vaincu, & n'avait défait que Patrocle.*) privé de ſon éclat & de ſon feu, ſon viſage était triſte & abattu. Il gémiſſait comme moi, il avait les cheveux en déſordre... J'éprouve cependant de la douceur à le revoir. Il agite ſa tête : *écarte ce ſommeil perfide*, me dit-il : *ſauve mon fils, ô ma chère Andromaque! cache bien ce gage de notre amour; c'eſt l'unique moyen de le conſerver. Sèche tes yeux. Tu gémis de ce qu'Ilion eſt tombé : puiſſe ſa ruine ne pas devenir plus déplorable encore! hâte-toi, dérobe le ſeul reſte de notre ſang.*

A ces mots, l'horreur, un tremblement général font ceſſer mon ſommeil : tremblante, égarée, portant les yeux par-tout, j'oublie mon fils, je ne cherche qu'Hector : ſon ombre vaine échape à mes embraſſemens.

O mon enfant! vrai ſang d'un ſi généreux père,

ſeule eſpérance de la Phrygie, d'une maiſon détruite, dernier rejetton d'une race ſi fameuſe, enfant trop ſemblable à ton père! Tels étaient les traits de mon Hector, telle ſa démarche, ſon air noble; ainſi il portait ſes mains & ſa tête; voilà la fierté de ſon front, voilà ces beaux cheveux qui flottaient ſur ſes épaules. O mon fils! quand viendra ce tems trop tardif aux vœux des Troyens, mais non à ceux de ta mère, cet heureux jour, où défenſeur d'Ilion & vengeur de ta patrie, tu rebâtiras Pergame & réuniras tes citoyens épars; où tu rendras leur nom & leurs terres aux malheureux Phrygiens? toutes mes adverſités ſont trop bien gravées dans ma mémoire, pour me permettre un eſpoir ſi flatteur. Vivons ſeulement, c'eſt l'unique vœu permis à d'infortunés eſclaves. Hélas! où te cacher maintenant; quel abri fidèle à ma crainte pourrai-je trouver pour toi? Pergame, citadelle ſi fameuſe, l'ouvrage des Dieux, ſi redoutée des Nations & ſi digne de leur envie, Pergame n'eſt plus qu'un tas de pouſſière; la flâme a ravagé toutes nos demeures, & d'une ville ſi vaſte, il ne me reſte plus où cacher un ſeul enfant. Quel lieu me répondra de ce tréſor? ne pourrai-je pas le dépoſer dans le tombeau de mon époux? c'eſt un lieu ſacré, vénérable à nos ennemis mêmes, ſuperbe édifice de Priam, monument touchant d'un Roi prodigue à éterniſer ſon deuil. En y cachant mon fils, c'eſt

à Hector que je le confierai..... D'où vient qu'une ſueur froide ſe répand dans tout mon corps ? malheureuſe ! je crains que ce lieu funèbre ne me ſoit d'un ſiniſtre préſage.

LE VIEILLARD.

Reine ! pluſieurs ont du la vie au bruit qu'on a répandu de leur mort.

ANDROMAQUE.

J'ai peu d'eſpoir dans un pareil moyen : mon fils eſt trop connu. Ah ! qu'un grand nom eſt ſouvent un poids fâcheux !

LE VIEILLARD.

Pour qu'il ne ſoit point découvert, cachez ce ſecret à tout le monde.

ANDROMAQUE.

Si les Grecs cherchaient mon fils ?

LE VIEILLARD.

Vous direz qu'il vous a été ravi dans la deſtruction de Pergame.

ANDROMAQUE.

Ils le découvriraient.

LE VIEILLARD.

Vous l'aurez mis à l'abri des premiers mouvemens de la fureur.

ANDROMAQUE.

Je ne pourrai le cacher qu'avec une frayeur horrible ; elle me trahira.

LE VIEILLARD.

Quittez cette crainte fatale, & dépoſez l'infortuné dans le premier aſyle ; il y ſera plus sûr qu'auprès de vous.

ANDROMAQUE.

Nomme-moi donc un lieu inacceſſible, impénétrable. Hélas ! qui viendra nous aſſiſter dans nos misères, nous protéger ? cher Hector ! digne ſoutien de ton ſang, défends-nous donc encore ! recèle bien le pieux larcin de ta femme, & que tes cendres fidèles ſauvent la vie de ton enfant. Viens, Aſtyanax ! entre dans le tombeau de ton père... Tu recules d'horreur, & tu dédaignes une retraite ! je reconnais-là ta race ; tu aurais honte de craindre..... O mon fils ! dépoſe maintenant cette fierté, oublie ton premier caractère, & prends celui de ta deſtinée actuelle : vois tout ce qui te reſte d'un peuple ſi nombreux que tu devais régir ; une captive, un tombeau, ton enfance. Il faut céder à ton ſort : oſe entrer dans la ſainte demeure où repoſent les cendres de ton père. Si les Dieux ſont pour les malheureux, tu vivras ; s'ils te proſcrivent... Du moins, tu auras une ſépulture.

( *Elle fait entrer Aſtyanax dans le tombeau d'Hector.* )

LE VIEILLARD.

Cet aſyle couvre votre dépôt : mais vos frayeurs pourraient le trahir, retirez-vous, allez plus loin.

ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

On craint moins pour ce qu'on aime, quand on en est plus près. Mais tu le veux, & je m'éloigne.

LE VIEILLARD.

Contraignez un instant votre douleur, étouffez vos plaintes... Le chef des Céphaloniens porte ici ses pas perfides. (*Ulysse.*)

ANDROMAQUE (*bas.*)

Terre! entr'ouvre-toi: Hector! abaisse-là jusqu'aux rives du Styx, cache profondément tout mon bien... Le voilà donc cet Ulysse? ses pas sont incertains comme son visage. Son esprit si fertile en perfidie, en trame sans doute de nouvelles contre nous.

ULYSSE (*à Andromaque.*)

Ministre d'un Oracle cruel, je me prête à regret à vous le faire entendre: ma bouche en doit être l'organe; mais croyez que mon cœur en gémit. Ce n'est pas moi qui parles, c'est toute la Grèce dont je suis malgré moi l'interprête. Le fils d'Hector est l'unique obstacle qui nous empêche de retourner dans notre patrie après tant d'années. Les destins le reclament; ils nous déclarent que, sans lui, nous ne devons jamais compter sur une paix durable: toujours la crainte nous forcera de regarder derrière nous, & nos hostilités ne peuvent finir, Andromaque, tant que votre fils sera là pour ranimer le courage des Phrygiens vaincus.

ANDROMAQUE.

C'eſt votre Calchas qui vous annonce encore cet oracle ?

ULYSSE.

Quand même Calchas ſe tairait, Hector nous en ferait une loi; je redoute ſon ſang; il n'eſt plus, mais un de ſes rejettons lui ſurvit. Dans un grand troupeau, un taureau jeune encore, & dont le front eſt à peine armé, élève & montre tout-à-coup ſa tête menaçante : à la place d'une yeuſe abattue, une faible racine croît avec le tems, ſuccède à ſa mère, & donne de l'ombre à la terre, de la verdure au ciel : étouffée ſous les ruines d'un grand incendie, la cendre mal éteinte ſe fait jour & répand une nouvelle activité.

Andromaque ! j'augmente votre douleur, & la douleur eſt toujours injuſte : avec de l'équité, vous nous excuſerez. Depuis dix hivers & dix moiſſons, nous vieilliſſons ſous les armes, redoutant ſans ceſſe de nouveaux périls, & craignant éternellement Ilion qui n'eſt pas encore bien détruit. Tout ce que les Grecs appréhendent, c'eſt de voir renaître un Hector : affranchiſſez-nous de cette terreur : c'eſt elle qui enchaîne nos navires ſur ces rivages, elle qui tient toutes nos flottes captives. Ne m'accuſez point de cruauté, ſi je vous demande un fils par l'ordre du deſtin; j'aurais demandé de même Oreſte à Agamemnon : ſouffrez

ce que ce Roi des Rois a souffert. (*il avait permis qu'on immolât sa fille.*)

ANDROMAQUE.

O mon fils ! que n'es-tu encore dans les bras de ta mère ! que ne sais-je du moins le malheur qui t'a ravi à mon amour, ou le lieu qui te possède ! Ni les traits de tous les Grecs prêts à me percer le sein, ni les chaînes qui auraient soumis mes mains à leurs tortures, ni les flames dont ils auraient pu me brûler les flancs, rien n'aurait ébranlé la foi maternelle, & ton asyle eût été un mystère impénétrable. O mon unique bien, où es-tu, & quel est ton sort ! Erres-tu dans un désert ! Est-ce l'incendie de Troye qui t'a consumé aussi ! Un vainqueur barbare a-t-il pris plaisir à verser ton sang ! Es-tu devenu la pâture des monstres de l'Ida ?

ULYSSE.

Ayez plus de franchise, Andromaque ; il n'est pas facile de tromper Ulysse ; laissez ces vains artifices. Où est votre fils ?

ANDROMAQUE.

Hector, Priam, tous les Troyens, où sont ils ? Ulysse ! tu ne demandes qu'une tête, & j'en réclame mille.

ULYSSE.

On pourra vous contraindre de parler.

ANDROMAQUE.

Il est difficile de l'être, quand on peut, qu'on doit, & qu'on veut mourir.

ULYSSE.

Quand on a la mort de bien près sous ses yeux; on rabaisse de beaucoup ces pompeuses maximes.

ANDROMAQUE.

Ulysse ! si tu veux inspirer de la crainte à Andromaque, menace-la de la vie, car la mort est son unique vœu.

ULYSSE.

La douleur vous forcera malgré vous d'avouer votre secret; les blessures, le feu, les tortures, vous l'arracheront : la nécessité est toujours plus forte que l'amour.

ANDROMAQUE.

Menace-moi de la flame, de tous les exécrables artifices de la douleur, de la faim, des rigueurs de la soif, de tous les fléaux, du fer brûlant que tu mettrais dans mes entrailles, de l'horreur des cachots, de toutes les atrocités qu'imagine un vainqueur orgueilleux & insolent, l'ame d'une mère n'admet aucune de ces craintes.

ULYSSE.

C'est folie de cacher ce que vous allez découvrir..... Cet amour étonnant que vous avez pour un fils, est lui-même un avertissement pour les Grecs; ils doivent trembler pour leurs enfans : (*Calchas avait déclaré qu'Astianax serait fatal à la Grèce.*) après une guerre si longue, je serais moins effrayé de tous les malheurs que nous annonce

Calchas, de la part de votre fils, si je ne craignais que pour moi. Vous m'épouvantez encore pour Télémaque.

ANDROMAQUE.

C'est bien malgré moi que j'affranchirai Ulysse & les Grecs de cette crainte, mais il faut les en délivrer. O ma douleur! avoue donc le deuil que tu renfermes!..... Atrides! soyez contens; & toi, Ulysse! va, selon ta coutume, apprendre d'agréables nouvelles à tes Grecs : le fils d'Hector n'est plus.

ULYSSE.

Quel garant leur donnerai-je de votre sincérité?

ANDROMAQUE.

Celui-ci. Je consens qu'on exerce sur moi les plus horribles menaces qu'on puisse faire à des vaincus...... Puissai je, ô Ulysse! finir un jour ma destinée paisible, avoir une sépulture dans ma patrie, comme il est vrai que mon fils est privé du jour, qu'il est avec les morts, & que son tombeau a reçu les honneurs funèbres. (*Il était renfermé dans celui de son père.*)

ULYSSE.

Je vais donc apprendre à nos Généraux que les destins sont remplis, que la race d'Hector est retranchée, & que la paix est enfin assurée..... (*bas*). Que fais-tu, ô Ulysse! Les Grecs voudront-ils te croire? Eh! toi, qui crois-tu? Une mère?...... Cette femme me tromperait-elle?...... Aurait-elle

eu l'audace d'atteſter la mort par un parjure abominable ?.... On ne craint les ſupplices que quand on n'a pas de plus grandes craintes. Elle s'eſt liée par un ſerment ; mais ſi elle le viole, que peut-il lui arriver de plus fâcheux ?..... Rappellons toutes nos ruſes, nos détours, nos artifices, montrons ici Ulyſſe tout entier. La vérité perce toujours : c'eſt une mère que nous examinerons.... Elle eſt triſte, elle pleure, elle gémit....... Elle porte de côté & d'autre des pas incertains & tremblans..... Son oreille inquiète recueille tous les ſons...... Elle craint plus encore qu'elle n'eſt triſte.... J'ai beſoin de toute ma pénétration.

(*Haut à* ANDROMAQUE.)

Les autres mères font parler leurs douleurs.... Dans vos peines, je vous félicite : vous êtes privée d'un fils, vous ne verrez plus la mort cruelle qui l'attendait..... précipité du haut de cette tour, la ſeule qui reſte de Troye.....

ANDROMAQUE (*bas.*)

Mon ame m'abandonne... je tremble... je chancèle... mon ſang ſe glace.

ULYSSE (*bas.*)

Elle a tremblé !.... voilà, voilà le vrai côté de l'attaque. La crainte m'a décelé la mère... redoublons cette crainte.

(*Haut aux Céphaloniens.*)

Compagnons ! allez, répandez-vous dans tous

ces lieux, cherchez par-tout l'ennemi, la dernière peste des Grecs, cet enfant que nous cache cette mère artificieuse, découvrez-le, amenez-le au milieu des Grecs.....

( *Il feint qu'il est trouvé.* )

Le voilà, nous le tenons enfin..... Hâtez-vous; traînez-le devant moi.....

( *à Andromaque.* )

Vous regardez derrière vous!... vous tremblez, pourquoi? il est mort.

ANDROMAQUE.

Je voudrais bien connaître encore cette frayeur que vous m'attribuez : ce n'est que la suite de mon état naturel; j'ai contracté l'habitude de la crainte, & l'on oublie fort tard ce que l'on a long-tems appris.

ULYSSE.

Puisque la mort de votre fils a prévenu le sacrifice lustral que nous devons à nos remparts, & que ravi par un destin plus doux, il échape maintenant à Calchas; ce Devin respectable nous dit que la seule condition à laquelle nous pourrons remettre à la voile, c'est d'appaiser les ondes en y jettant du moins les cendres d'Hector & en rasant son tombeau. Oui, si votre fils ne peut plus être la victime qui nous était dûe, il faut que nos mains démolissent cet édifice sacré.

ANDROMAQUE ( *bas.* )

La crainte partage mon cœur. Ici, mon fils,

là, les cendres d'un époux! Qui des deux ſera vainqueur ? J'en atteſte & le ciel barbare & ces cendres même, mes véritables Dieux, oüi, cher Hector! j'atteſte que dans mon fils, je n'ai jamais aimé que toi..... qu'il vive pour me rappeller tes traits..... Ton urne ſerait arrachée de ton tombeau! je ſouffrirais que l'on fît voler dans la mer ce précieux reſte de mon époux!.... Non, que mon enfant meurre plutôt..... qu'il meurre..... je le verrais conduire à cet exécrable ſupplice & tomber en roulant du haut de cette tour!.... Je le pourrai, je le ſouffrirai, je l'endurerai plutôt que de voir profaner des cendres adorées..... Hélas! mon fils ſentira ſon ſupplice; & le deſtin a ôté le ſentiment à mon époux..... Pourquoi cette incertitude coupable? décidons à qui je dois faire grace..... Ingrate! tu balances : tu n'as plus d'Hector que ſon fils..... Je m'égare, j'ai toujours deux Hector..... Je ne ſais; mais j'ai là un ſentiment, une voix intérieure qui me crie que mon fils vengera la mort de ſon père..... Je ne puis cependant les ménager tous deux..... Que faire?.... ô mon cœur! ſauvons celui que les Grecs redoutent le plus.

ULYSSE (*interrompant le monologue d'Andromaque.*)

Pour obtenir de vous une réponſe, je vais renverſer ce tombeau.

ANDROMAQUE.

Il eſt à nous : vous nous en avez vendu le ter-

rein. (*Les Grecs n'avaient consenti à l'édification du tombeau qu'en en vendant le terrein, parce qu'ils se flattaient de conquérir Troie & qu'ils s'en appropriaient dès lors tout le domaine.*)

ULYSSE.

Peu m'importe, je le détruirai jusques dans ses fondations.

ANDROMAQUE.

J'implore contre cet attentat les Dieux témoins de la parole d'Achille. O Pyrrhus! viens nous garantir la faveur de ton père.

ULYSSE.

J'unirai ce tombeau à la plaine.

ANDROMAQUE.

C'est un crime qui manque encore à la fureur des Grecs. Déja vous avez violé les temples & les Divinités mêmes qui nous favorisent; (*Minerve.*) votre rage avait respecté les sépultures..... J'arêterai cette impiété. Oui, barbares! j'opposerai mes mains à toutes vos armes: la colère me donnera des forces. Les Amazones ont bien mis en déroute vos orgueilleux escadrons, & chez vous, les Ménades, inspirées par un Dieu, armées du Thyrse seul, les Ménades savent vous inspirer la frayeur, anéantir leur sentiment & vous donner la mort. — Je me précipiterai au milieu de vos ba-

taillons, & protectrice de ces cendres que j'adore, je ne mourrai qu'en les défendant.

ULYSSE.

Céphaloniens ! vous reftez interdits ! les clameurs plaintives d'une femme glacent votre courage ! exécutez promptement mes ordres.

ANDROMAQUE.

Cruels ! immolez-moi plutôt... Ils me repouffent..... Hector ! dérobe-toi aux deftins qui t'enchaînent aux Enfers, repouffe la terre qui t'oppreffe, viens dompter cet Ulyffe : ton ombre feule fuffit..... J'ai entendu les armes de mon époux ; il lance des feux : Grecs ! revoyez-vous Hector, ou n'apparaît-il qu'à moi ?

ULYSSE (*à fes foldats.*)

Jettez à bas toutes ces maffes.

ANDROMAQUE.

Ciel ! que faites-vous ? voulez-vous donc accabler fous les mêmes ruines une mère, fon fils & fon époux ?.... Hélas ! les Grecs font-ils donc inflexibles ?... (*bas.*) Ce bâtiment énorme va écrafer mon fils..... Ah ! qu'il périffe plutôt par-tout ailleurs : qu'un père n'écrafe pas fon enfant ; qu'un enfant ne tombe pas fur fon père.... (*haut.*) Ulyffe ! je fuis à tes genoux : tes pieds font les premiers que cette main a touchés. Prends pitié d'une mère : reçois mes fupplications avec douceur,

avec humanité : plus les Dieux t'ont agrandi, plus tu dois être miséricordieux envers les infortunés : tout ce qu'on donne à un misérable c'est à la fortune qu'on le donne. Pour prix de la grace que je te demande, puisses-tu revoir la chaste Pénélope ; puisse l'heureux Laërte voir étendre avec toi le cours de ses ans ; puisse ton digne fils recevoir enfin son père, surpasser en vertu toutes tes espérances, vivre plus long-tems que son aïeul, égaler son père en génie ! Ulysse ! prends pitié d'une mère : conserve-moi l'unique consolation qui reste à mon malheur.

ULYSSE.

Tu pourras me prier quand tu m'auras livré ton fils.

ANDROMAQUE (*appellant Astyanax de l'entrée du tombeau.*)

Sors donc de ta retraite, déplorable larcin d'une malheureuse mère ! Ulysse ! le voilà cet enfant, & voilà l'obstacle qui arête vos mille carènes... baisse les mains, Astyanax ! adore en suppliant les genoux de ton maître, & ne regarde pas comme un opprobre cette nécessité où la fortune réduit les misérables : oublie tous les Rois, tes illustres aïeux, & le sceptre de Priam, si grand dans le monde. Ne songe plus qu'Hector est ton père : prends l'ame d'un captif ; fléchis les genoux, & si tu ne peux

craindre la mort que tu ne connais pas, imite au moins les pleurs de ta mère. Troye a déja vu pleurer ſes Rois au berceau, & Priam enfant a fléchi la férocité menaçante d'Alcide, de ce héros redoutable qui a terraſſé tant de monſtres, forcé le palais de Pluton, ouvert les goufres du Tartare. Touché par les larmes d'un enfant, il lui dit : *Priam ! régis les rênes de cet Empire, monte ſur le trône brillant de ton père ; mais plus que lui, ſois fidèle à ta parole.* Telle fut la vengeance de ce grand vainqueur. Adouciſſez votre colère, comme Hercule, ô Grecs ! n'aimeriez-vous de lui que ſa valeur deſtructive ? Voyez à vos pieds un ſuppliant égal à Priam ; comme lui, il vous demande la vie ; du reſte, que la fortune à ſon gré diſpoſe du Royaume de Troye.

---

## SCÈNE IV.

ULYSSE, ANDROMAQUE, ASTYANAX.

ULYSSE.

VOTRE douleur m'étonne & m'attendrit ; mais je ſuis plus ſenſible encore au deſtin des mères de la Grèce : il ne faut pas laiſſer croître votre fils pour leur malheur.

ANDROMAQUE.

Un faible enfant pourrait-il réveiller les cendres

d'une ville qui n'eſt plus? ſes mains ſont-elles capables de relever Troye ? ſi Pergame n'a pas d'autre eſpoir, elle n'en a plus. Nous ſommes trop bien détruits pour inſpirer de l'alarme. Eſt-ce ſon père qui lui donnerait du courage, ſon père déchiré par les courſiers d'Achille ! La bravoure d'Hector lui-même aurait expiré avec Troye : la bravoure tient-elle contre de ſi grands maux? ſi vous voulez punir un ſi faible enfant, qu'il ſoit votre eſclave : quel plus grand ſupplice pour un tel ſang que la ſervitude; qui pourrait refuſer cette grace au fils des Rois?

ULYSSE.

Ce n'eſt pas Ulyſſe; c'eſt Calchas qui vous refuſe cette faveur.

ANDROMAQUE.

O maudit artiſan de ruſes & d'artifices! lâche, dont le bras ne fut jamais fatal à perſonne, mais dont la perfidie eſt funeſte, même à tes Grecs! tu me parles & de Calchas & des Dieux innocens de toutes tes fraudes! Non, non : ce ſont là tes exploits. Guerrier ténébreux ! tu n'as de courage que pour la mort d'un enfant. Pour la première fois, tu as de l'audace à la clarté du jour.

ULYSSE.

La valeur d'Ulyſſe eſt aſſez connue des Grecs, & trop des Phrygiens. Je n'ai pas le loiſir de

m'épuiser en paroles vaines pour me justifier : on s'apprête à lever nos ancres.

ANDROMAQUE.

Daigne encore m'accorder un instant ; permets du moins à une mère de rendre les derniers devoirs à son fils, & de rassasier ma douleur avide dans ses derniers embrassemens.

ULYSSE.

Je veux bien avoir cette condescendance ; profitez du moment qu'il m'est permis de vous donner : livrez-vous aux pleurs ; ils charment les maux.

ANDROMAQUE ( *tenant son fils renversé sur son sein.* )

O précieux gage ! l'honneur de ta famille, la dernière funéraille de Troye, terreur des Grecs, vaine espérance de ta mère ! Insensée ! dans l'ivresse de mon amour, je te souhaitais la valeur de ton père, les ans de ton ayeul : les Dieux ont trompé mes vœux. Ta main ne régira point le sceptre d'Ilion, nul peuple ne subira tes loix, nulle nation ne fléchira sous ton joug, nul Grec ne portera tes fers : tu ne traîneras pas à ton tour Pyrrhus attaché à ton char, tes bras ne seront jamais armés, les bêtes féroces ne tomberont point sous tes traits : on ne te verra point, à chaque lustre, renouveller les jeux Troyens, guider un escadron brillant sous

ſes yeux de ta mère, danſer en meſure aux pieds de nos Autels, perpétuer les cérémonies antiques dans le Temple de Dindymène.

O genre de mort, plus affreux que la mort même! nos murs verront donc une calamité plus grande que la mort d'Hector?

ULYSSE.

O mère! ceſſez vos plaintes. Les grandes douleurs n'ont point de fin.

ANDROMAQUE.

Ulyſſe! le tems que je vous demande pour pleurer eſt bien court : permettez que je ferme les yeux de mon fils, hélas! tandis qu'il vit encore.... (*à Aſtianax.*) Tu es bien petit pour mourir, mais on te redoute pourtant..... (*Elle ſe détache de lui.*) Troye t'attend aux Enfers... Va, mon enfant.... & libre, va retrouver tes concitoyens libres dans l'Elyſée.

ASTYANAX (*ſe rejettant dans les bras d'Andromaque.*)

Ma mère! ayez pitié de moi.

ANDROMAQUE.

Tu retiens mon ſein & tu t'attaches à mes bras! inutile & frêle recours! La tendre géniſſe qui entend rugir un lion furieux, s'approche en tremblant des flancs de ſa mère; mais à peine eſt-elle ſéparée de ſon appui, que la bête féroce l'entraîne &

la déchire avec ses dents cruelles. Ainsi, mon fils, les Grecs s'apprêtent à t'arracher de mes bras. Malheureux enfant! tiens, reçois ces baisers, ces pleurs, ces cheveux déchirés, & tout plein de moi, va te présenter à ton père. Porte-lui encore ces plaintes de ma part : *Si les mânes n'éteignent point nos premières amours, si le sentiment nous survit sur les bords du Styx, cruel Hector! comment souffres-tu que ton Andromaque soit l'esclave d'un Grec? pourquoi cette lenteur à me venger? Achille est bien revenu de la tombe pour nous persécuter....* O mon fils! prends ces autres cheveux de ta mère, ces autres larmes; c'est tout ce qui me reste des regrets donnés à ton père : rends-lui encore ces baisers : laisse-moi ta robe pour ma consolation dernière; elle a touché au tombeau, aux cendres que j'adore. Le peu qu'elle en conserve, mes lèvres le recueilleront.

ULYSSE.

Ses lamentations seraient éternelles... Soldats, entraînez cet obstacle de notre flotte.



SCÈNE.

## SCÈNE V.

CHŒUR DES TROYENNES.

CAPTIVES infortunées ! quels ſont les climats qu'on nous deſtine ! irons-nous ſur les monts Theſſaliens ! eſt-ce à Phthie que nos vainqueurs nous entraînent ? eſt-ce ſur les rochers de Trachis, aux rivages ſpacieux d'Iolcos ? eſt-ce en Crète fameuſe par cent cités ? eſt-ce dans l'humble Gortyne ; dans la ſtérile Triccé ? eſt-ce à Mothone renommée par ſes myrthes ? ( *trois villes de la Crète.* ) eſt-ce ſur l'Oëta qui fournit ſi ſouvent des arcs & des traits fatals à Troie? ( *les flèches d'Hercule & de Philoctète.* ) veut-on nous reléguer dans les ſolitudes d'Olène , ( *en Elide.* ) ou dans les champs de Pleuros , ennemis d'une Déeſſe ? ( *Œnée , Roi d'Etolie , où ſe trouve Pleuros , avait fait des ſacrifices à toutes les Divinités , excepté à Diane , & Diane irritée de cet oubli injurieux , ſuſcita dans l'Etolie un ſanglier furieux qui fut tué par Méléagre.* ) nous conduira-t-on dans les ſinuoſités des côtes de Trézène, ou ſur l'orgueilleuſe cime du Pélion , troiſième marche du Ciel ? ( *alluſion à la guerre des géans , où les Titans mirent le Pélion ſur deux autres montagnes.* ) C'eſt-là , c'eſt dans un antre creuſé au pied de cette montagne qu'habite le monſtre qui donna

des leçons au destructeur de Troye : ( *Chiron, Centaure, Gouverneur d'Achille.* ) c'est-là que son archet tira des sons de sa lyre, & qu'il anima par ses chants la valeur meurtrière du fils de Thétis.

Aime-t-on mieux nous disperser dans les côteaux de Caryste qui produit des marbres de tant de couleurs ? sur les rivages de Chalcis que sépare l'impétueux Euripe ? à Calydna où tous les vents se déchaînent ? sur les hauteurs de Gonoïsse, ( *en Etolie.* ) sur celles d'Enispa où Borée domine ? à Peparethos sur les côtes de l'Attique, à Eleusis si attachée à ses mystères secrets, à la vraie Salamine d'Ajax, ( *celle qui était dans la Grèce.* ) à Calydone que désola un sanglier cruel, dans les champs qu'arrose le doux Titeressos ( *fleuve de Thessalie.* ) avant de se jetter dans la mer, à Bessa, à Scarphé, ( *deux villes des Locriens.* ) à la Pylos du vieux Nestor, à Pharis, ( *en Laconie.* ) à Pise, en Elide fameuse par ses couronnes de l'arbre de Jupiter? ( *une couronne de chêne était le prix des Athlètes.* )

Hélas ! que cette tempête déplorable qui nous chasse de notre patrie, nous jette indifféremment dans tous les climats, pourvu que ce ne soit point à Sparte, honteuse patrie de la beauté si fatale à la Grèce & à Pergame ! ( *Hélène.* ) que ce ne soit point à Argos, ni à Mycènes où régna le cruel Pélops, ni à la chétive Nérite, ( *montagne d'Itaque.* ) ni dans Itaque si funeste par ses rochers trompeurs !

O Hécube ! quel ſera votre ſort ? quel eſt le maître qui vous attend ? où vous conduira-t-il ? dans quel Royaume mourrez-vous ?

---

## ACTE IV.

### SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, ANDROMAQUE, HÉCUBE, POLIXÈNE, perſonnage muet.

HÉLÈNE (*bas.*)

Tout hymen qu'accompagnent les lamentations, le carnage, le ſang & la mort, eſt un hymen digne d'Hélène. Après la ruine de Troye, voilà que je ſuis encore deſtinée à faire le malheur des Troyens. On me force de révéler le faux hyménée de Pyrrhus, de reprendre l'habillement & la parure des Grecques. C'eſt par mes artifices & mes fraudes qu'on veut ſurprendre la ſœur de Pâris pour l'immoler (*Polixène.*).... Trompons-donc la malheureuſe, ſon ſort en ſera plus doux ; c'eſt un bonheur de mourir ſans s'en douter... Pourquoi différer davantage ? après tout, la faute de mon crime retombera ſur les Grecs.... (*à Polixène.*) O vierge généreuſe ! noble ſang de Dardanus ! une Déité proſpère prend vos peines en pitié, & vous donne un époux fameux, (*Pyrrhus.*) un époux auquel

vous n'auriez osé prétendre lorsque Troye & Priam subsistaient encore. Le plus légitime nœud va vous unir à l'honneur des Pélasges, à ce grand héros de Thessalie : vous serez la petite-fille de Thétis, l'alliée des Néréides, de tous les Dieux de la mer. Femme de Pyrrhus, vous serez la belle-fille de Pélée, la parente de Nérée. Quittez cet habit lugubre qui vous dépare, rétablissez l'ordre dans cette chevelure si maltraitée par vous, souffrez qu'une main habile en répare le ravage. Votre malheur vous donne un trône : souvent c'est un bien d'être captive.

ANDROMAQUE.

Il ne manquait plus à nos maux que de nous en réjouir : ô le tems convenable en effet pour parler d'hymen ! lorsque Pergame est en cendres ! qui aurait l'audace de dédaigner la torche conjugale dans notre état présent ? qui balancerait de monter sur la couche nuptiale, quand c'est Hélène qui nous y engage ?

(*à* HÉLÈNE.)

Opprobre de mon sexe ! fléau commun des deux peuples ! tu ne vois pas ces tombeaux qui renferment tout ce que Troye eut de grands hommes, ni tous ces ossemens nuds qui couvrent nos plaines & attendent la sépulture ? C'est le fruit de ton hyménée : ce n'est que pour toi que nous avons vu

couler le plus pur ſang de l'Europe & de l'Aſie : indéciſe dans ton choix, ſans intérêt pour aucun de tes époux, tu les regardais tranquillement s'entr'égorger. Continue de célébrer encore des mariages : tu ne manques pas de flambeaux pour les éclairer, Troye brûlante en offre à tes liaiſons nouvelles.... ( *Au Chœur.* ) Chaſtes Troyennes! célébrez-donc les nœuds qui engagent Pyrrhus, célébrez-les comme il eſt convenable, avec des gémiſſemens & des ſanglots.

HÉLÈNE.

Quoique les grandes douleurs ſoient intraitables & ſourdes à la raiſon, quoique les ames qu'elles dominent haïſſent ſouvent les compagnes de leur infortune, je prouverais néanmoins devant le Juge le moins équitable que mon malheur ſurpaſſe le vôtre. Andromaque pleure Hector, Hécube pleure Priam, & leurs regrets peuvent éclater en public : Hélène qui a perdu Pâris, Hélène eſt obligée de dévorer ſes larmes. S'il eſt dur, odieux aux filles de Priam d'être réduites en eſclavage, n'y ſuis-je pas auſſi depuis dix ans? votre Ilion eſt renverſé, vous n'avez plus de Pénates, & c'eſt une calamité affreuſe de perdre ſa patrie : mes alarmes actuelles ne ſont-elles pas plus affreuſes? vous êtes pluſieurs, vos peines ſont partagées : je ſuis en butte à la furie des vainqueurs & des vaincus. Le ſort en ſuſpends pour vous, ne vous a pas nommé ſoudain les Rois

que vous deviez ſervir ? un maître abſolu m'a d'abord entraînée ſans me faire tirer au ſort. (*Ménélas.*) Je ſuis, dites-vous, la cauſe de cette guerre, la perte des enfans de Teucer. Cette accuſation ſerait fondée, ſi c'était une flotte de Sparte qui eût relâché la première dans vos ports. Mais ſi je ne ſuis que la proie de vos rameurs Phrygiens, ſi la plus belle des Déeſſes a voulu me donner à ſon Juge, qui oſera, qui pourra me condamner ? Mon ſort eſt entre les mains de Ménélas... Mais, vous, Andromaque ! ſéchez vos yeux, arêtez ces pleurs : j'ai peine à retenir les miens.

ANDROMAQUE.

Il faut d'étranges malheurs pour voir pleurer Hélène ! Mais d'où viennent ſes larmes ?... Parlez & dites quelles ſont les nouvelles perfidies, les nouveaux forfaits que trame encore le Roi d'Ithaque. Faut-il auſſi précipiter la fille de Priam, de la cime de l'Ida, ou du haut de la tour ? faut-il la plonger dans cette vaſte mer dont les vagues écumantes fendent l'orgueilleux rocher du Sigée ? Révélez-nous enfin tout ce que nous dérobe votre viſage trompeur : l'infortune la plus effrayante eſt préférable à l'idée horrible de voir Pyrrhus gendre de Priam & d'Hécube. Apprenez-nous maintenant la peine de notre refus ; ôtez-nous au moins l'incertitude

qui augmente nos misères. Vous nous voyez toutes prêtes à ſubir nos deſtins.

HÉLÈNE.

Plût au ciel que l'interprête des Dieux ( *Calchas.*) ne m'ordonnât que de trancher à vos yeux le funeſte fil de mes jours, d'expirer ſur le tombeau d'Achille, de périr de la main de Pyrrhus, de partager votre deſtinée, ô malheureuſe Polixène ! Hélas ! Achille veut qu'on vous livre à lui, que vous ſoyez immolée ſur ſa cendre, & que vous deveniez ſon épouſe dans l'Elyſée.

ANDROMAQUE ( *montrant à Hélène, Polixène qui avait entendu ſon arrêt ſans changer de viſage.* )

Vois, Hélène ! vois avec quel joie cette grande ame entend ſa deſtinée, avec quel empreſſement elle demande ſa parure Royale, comme elle ſouffre qu'on déploye ſes cheveux, qu'on les diſpoſe ſur ſa tête. Ton hymen lui ſemblait une mort; cette mort lui ſemble un hymen.....

( HÉCUBE *ſe proſterne dans la pouſſière, en entendant l'arrêt de ſa fille : Andromaque continue :* )

Mais la douleur jette ſa malheureuſe mère dans l'accablement : elle a perdu le courage, elle ſuccombe..... Ah ! relevez-vous, grande Reine ! Reprenez votre ame, ſoutenez vos forces expirantes.... Que le lien qui attache nos jours eſt faible ! Le plus léger effort peut rendre Hécube heureuſe.....

Elle respire, elle vit encore..... Comme les infortunés ont de la peine à mourir!

HÉCUBE.

Et cet Achille se relève de la tombe pour nous tourmenter! ses cendres même ont soif de notre sang! O Pâris! que les blessures de ta main sont légères! (*Il avait tué ce Héros.*) Mère digne d'envie, je me suis vue entourée d'une troupe d'enfans: je ne pouvais suffire à tant de baisers que j'aimais à leur partager à tous. Celle-ci me reste seule, (*les autres filles d'Hécube venaient d'être données aux Grecs en esclavage.*) elle réunit tous mes intérêts; c'est ma compagne, ma consolation, le repos de mon cœur misérable, le seul bien d'Hécube: je n'ai plus qu'elle au monde qui m'appelle sa mère.... O mon ame trop dure à te détacher, échape-toi donc enfin! fortune! épargne-moi ces uniques funérailles..... O Polixène! tu t'attendris! tes larmes que mon amour appelle, tes larmes commencent à tomber sur mes joues; reprends ton courage, ma fille!.... Hélas! Cassandre & Andromaque voudraient bien avoir un pareil hymen.

ANDROMAQUE.

Hécube! nous sommes en effet les plus malheureuses: cette flotte impie va nous disperser dans des climats lointains. Polixène mourra du moins dans la patrie de ses pères.

HÉLÈNE (*à Andromaque.*)

Vous envieriez bien plus ſon deſtin, ſi vous connaiſſiez le vôtre.

ANDROMAQUE.

J'aurais encore d'autres ſupplices à craindre?

HÉLÈNE.

L'urne fatale a nommé aux vainqueurs les captives qu'ils doivent avoir.

ANDROMAQUE.

Quel eſt mon maître?

HÉLÈNE.

Le héros de Scyros. (*Pyrrhus.*)

ANDROMAQUE.

Heureuſe Caſſandre! le Dieu de Délos vous affranchira d'un tel opprobre. (*Caſſandre, comme prophéteſſe, fut exemptée de tirer au ſort.*)

HÉLÈNE.

Elle n'appartiendra qu'au Roi des Rois. (*Agamemnon.*)

HÉCUBE.

Qui oſera ſe dire le maître d'Hécube?

HÉLÈNE.

Vous êtes le partage du ſouverain d'Ithaque.

HÉCUBE.

Eh! quel eſt l'impie, le barbare, le monſtre qui oſe tirer au ſort les têtes couronnées? Quelle

Déïté ſiniſtre a pu diſtribuer de pareilles captives ? quel arbitre farouche, implacable, a pu nous donner des maîtres, & d'une main exécrable nous marquer de ſemblables deſtinées ? Qui a le front de faire préſent de la mère d'Hector aux armes d'Achille !.... (*Ulyſſe les avait obtenues.*) Moi ? eſclave d'Ulyſſe ! Ah ! c'eſt maintenant que je m'avoue vaincue, anéantie ſous le poids de la miſère : c'eſt mon maître & non mon eſclavage qui fait ma honte. Le ſuperbe qui s'énorgueillit de la dépouille du fils de Thétis, poſſédera ce qui reſte du défenſeur de Troye ? La ſtérile & miſérable Ithaque n'eſt pas aſſez grande, ſeulement pour ma tombe..... Emmène-moi, emmène-moi, Ulyſſe ! je ſuis mon maître. Ma deſtinée viendra avec moi. A mon aſpect, la mer ne reſtera point calme, les vents y répandront les orages ; je conduirai avec moi la guerre & la flame, mes malheurs & ceux de Priam. En attendant ces calamités qui te menacent, je fais d'avance ton ſupplice ; je ſuis ton partage : tu n'as point de prix.... (*les autres étaient jeunes, Hécube était vieille.*)

Mais qui fait accourir Pyrrhus avec tant de précipitation ?... O Pyrrhus, qui t'arête ? voilà mon ſein, frappe, réunis la belle-mère d'Achille à ſon beaupère : aſſaſſin de vieillards, cette victime eſt digne encore de toi, entraîne-là, profanateur des Dieux du Ciel, profanateur des Mânes !... O monſtres !

quelles imprécations lancerai-je contre vous!..... Je vous ſouhaite une navigation égale à vos ſacrifices : tel eſt le vœu que je forme pour votre flotte, pour la race des Pélaſges, pour vos mille carênes... pour le vaiſſeau qui me portera.

---

## SCÈNE II.

### CHŒUR DES TROYENNES.

Tout un peuple en larmes eſt un ſpectacle bien doux pour les malheureux; ils trouvent de la jouiſſance à entendre les nations entières, faire éclater leurs douleurs; oui, les peines ſont plus légères, & les pleurs moins cuiſans, quand la multitude les partage. Toujours, ah! toujours la douleur voit le mal d'autrui avec plaiſir; elle aime qu'on ſe reſſente de ſa deſtinée cruelle; elle eſt ſoulagée quand elle n'eſt pas ſeule en ſouffrance, elle ſupporte avec moins de regret une calamité générale.

Retranchez les heureux de la ſurface du monde, les plus infortunés ne croiront plus l'être. Anéantiſſez ces amas inſolens d'or, ces opulentes plaines labourées par cent bœufs, & les pauvres couchés ſur la pouſſière, relèveront avec courage leurs têtes que la miſère défigure. C'eſt la comparaiſon ſeule qui fait les miſérables. Renverſé au milieu des ruines, le malheureux reſpire, quand il ne voit autour de

lui nulle trace de gaité ſur les viſages. Celui qui déplore ſon état avec le plus d'amertume, c'eſt l'être iſolé qui fendant l'onde ſans compagnon, ſe trouve jetté nud par la tempête ſur le rivage déſiré. On ſupporte plus aiſément le naufrage, quand on eſt englouti ſous les flots avec mille carênes, qu'on voit emporter par les vagues les débris de tant de navires, & qu'un autre ennemi ſe déchaîne pour empêcher la douceur du retour. Phryxus, que le bélier d'or porta avec Hellé, Phryxus ſe déſola ſur ſa précieuſe toiſon, quand cette ſœur adorée ſe précipita dans l'onde; mais Deucalion, à côté de Pyrrha, Deucalion vit ſans ſe plaindre, l'Océan couvrir la terre : ſeuls habitans du monde, ils n'appercevaient plus cependant qu'une mer immenſe à la place de la terre.

Hélas ! la flotte des Grecs, en ſe diviſant, nous privera de la ſociété des larmes : cet eſpoir nous ſera ravi, quand la trompette appellera les Nautonniers, quand les rames ſecondées des vents, pouſſeront les navires dans la pleine mer, & leur feront quitter ces rives déſolées.

Malheureuſes ! quelle ſera notre douleur, quand nous verrons décroître la terre & la mer s'agrandir ! lorſque la diſtance nous dérobera l'Ida, lorſqu'en ſe montrant la place de Pergame, de toute l'étendue de leur bras, les mères diront à leurs enfans & les enfans à leurs mères : Ilion était-là où cette

fumée monte en ſerpentant, où vous voyez ces nuages effrayans. Voilà les ſeuls ſignes auxquels les Troyens reconnaîtront leur patrie.

---

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Un Courier, ANDROMAQUE, HÉCUBE.

LE COURIER.

O deſtinée cruelle, affreuſe, impitoyable, horrible! ô crime, tel que Mars en fureur n'a pu nous en ſuſciter depuis ces dix ans de carnage!

(*A Hécube & à Andromaque.*)

Sur laquelle de vous deux dois-je gémir d'abord! Eſt-ce ſur vous, Andromaque! Sur vous, veuve de Priam? Quel eſt le premier ſein que je dois déchirer?

HÉCUBE.

Quelque deuil que tu nous annonces, il eſt à moi, les autres n'ont que leurs peines; les calamités de tous ſont les miennes; c'eſt toujours mon bien qu'on détruit, & tous les malheurs ſont à Hécube.

LE COURIER (*à Hécube.*)

Votre fille n'eſt plus. (*à Andromaque.*) On a

précipité votre fils du haut de la tour ; mais tous deux ont souffert la mort comme il convenait à leur sang de la souffrir.

ANDROMAQUE.

Parle, dévelope-moi ce double attentat : les grandes douleurs ne craignent point de pénétrer dans toute la profondeur de leurs blessures : parle, & n'oublie aucune circonstance.

LE COURIER.

Troie ne conserve plus qu'une de ses tours : depuis long-tems, c'était la retraite ordinaire de Priam. Là, placé au dernier de ses étages, à l'extrémité de ses créneaux, arbître de la guerre, il s'asseiait & dirigeait nos attaques, ou nos défenses. Là, réchauffant dans son sein son petit-fils qu'il caressait, dans le temps qu'Hector, le fer & la torche en main, mettait en fuite les enfans de Danaüs, notre grand Roi montrait à Astyanax les combats de son père : cette tour qui fut autrefois l'honneur de nos remparts, & qui n'est plus qu'un cruel rocher, cette tour est environnée de la multitude des Grecs confondus avec leurs Généraux. Sa position élevée la fait remarquer de toute l'étendue de la plaine, & la colline elle-même est remplie de monde : les pins, les lauriers & les hêtres sont couverts de nos ennemis, toute la fo-

rêt tremble ſous un peuple avide de ſpectacles. Les uns graviſſent ſur la cime des ruines tremblantes ; d'autres, ſur les toîts des maiſons que la flame n'a pas entièrement conſumées ; ceux-ci, ſur les pans des murailles prêtes à s'écrouler, & ceux-là, ô douleur ! juſques ſur le tombeau d'Hector.

Au milieu de la plaine, on apperçoit ſoudain arriver le Roi d'Ithaque qui avec une démarche fière & précipitée, traîne après lui le petit-fils de Priam : l'enfant, d'un pas intrépide, le ſuit à la tour : il parvient au ſommet, s'arête & jette par-tout ſes regards où brillait ſon courage : tel un lionçeau trop jeune encore pour avoir les forces de ſon père, en a déjà toutes les menaces, & n'eſſayant que de vaines bleſſures, montre la fierté qui décide la victoire. Auſſi courageux, Aſtyanax que maîtriſait la main de ſon ennemi, avait attendri les Grecs par ſa nobleſſe, leurs Généraux, Ulyſſe lui-même : objet innocent des pleurs d'une ſi grande multitude, il eſt le ſeul qui ne pleure point, & tandis qu'Ulyſſe apprend à la foule l'Oracle de Calchas, prononce les prières, adrêſſe ſes vœux aux Dieux cruels ; il ſe précipite de lui-même au milieu des Etats de Priam.

ANDROMAQUE.

Quel enfant de Colchos, quel Scythe vagabond mérita jamais un pareil ſupplice ! L'inhumain ha-

bitant de la Caſpienne ſe porterait-il a un tel attentat! Buſiris, tout farouche qu'il était, Buſiris fit-il couler le ſang de cet âge! Diomède lui-même oſa-t-il en nourrir ſes chevaux cruels !...... O mon fils! qui jettera du moins un peu de pouſſière ſur tes os ! qui te fera l'offrande d'un tombeau !

LE COURIER.

Eh ! qu'a-t-il pu reſter de ſon corps précipité d'une telle élévation ? Cette chûte a écraſé, diſperſé tous ſes membres ; l'éclat de ſa beauté, ce viſage céleſte, cette noble reſſemblance avec ſon père, tout eſt évanoui. Son cerveau a volé en éclats ; une pierre a fendu ſa tête ; il ne reſte plus de lui qu'un corps défiguré :

ANDROMAQUE.

Il reſſemble en tout à ſon père.

LE COURIER.

A peine cet enfant précieux s'eſt-il jeté du ſommet de la tour, que ces mêmes Grecs qui viennent de le pleurer, s'occupent d'un nouvel attentat. On court au tombeau d'Achille. Il eſt à l'extrémité du rivage, où de ſes vagues légères la mer frappe le pied du Rhétée. Une plaine s'étend à l'autre bout, & une pente douce qui commence depuis les bords, forme en ce lieu un vaſte amphithéâtre. Le peuple en foule remplit cet eſpace : tous ſe perſuadent que l'obſtacle de la flotte ne

ne tient qu'aux jours d'une Princeſſe innocente. La plupart regardent ſa mort comme un crime, & s'empreſſent pour la voir mourir. Les Troyens s'avancent de même pour aſſiſter à ſes funérailles, pour voir tomber cette partie de Troie.

Cependant les flambeaux de l'hymen précèdent la marche funèbre. La Tyndaride (*Hélène*) eſt à la tête, le viſage triſte, baiſſé, défiguré : (les Troyens font des vœux pour qu'elle ſoit ainſi rendue à Ménélas.) Les deux Peuples ſont dans l'étonnement & la terreur. Polyxène s'avance ; la pudeur brille ſur ſon front incliné, & jamais ſon teint n'a été plus animé ; jamais ſa beauté n'a paru ſi éblouiſſante que dans ce moment où elle va s'éteindre : telle la lumière de Phébus deſcendant dans l'onde, eſt plus douce, alors que les aſtres s'apprêtent à remplir leur miniſtère, & que le jour douteux commence à céder ſa place à la nuit.

La douleur gagne toutes les ames. (hélas! on ne donne jamais plus de prix à la grandeur que lorſqu'on nous en prive.) Les uns pleurent la beauté de la Princeſſe ; d'autres, un âge ſi tendre ; ceux-ci, une ſi effrayante révolution de la fortune ; tous ſont attendris de ce courage ſublime qui la fait voler au-devant du couteau : elle précédait Pyrrhus lui-même. On tremble, on l'admire, on fond en larmes. Le Roi d'Epire (*Pyrrhus.*) monte & s'a-

rête ſur le tombeau paternel ; la Vierge intrépide qui l'accompagne ne détourne point la tête ; elle préſente fièrement ſa gorge à l'homicide acier ; & , (choſe inouie) ! le barbare Pyrrhus ſent, pour la première fois , de la répugnance à donner le trépas : il tire ſon glaive, il frappe ; la mort entre par la bleſſure profonde , le ſang s'échape à grands flots ; en expirant, Polyxène garde toute ſa fierté, elle tombe ſur le viſage avec indignation , comme pour faire peſer davantage la terre ſur Achille.

Les deux Nations ſont conſternées ; les Troyens n'oſent pouſſer que des gémiſſemens timides ; les Grecs ſont éclater les leurs.

Tel eſt l'affreux ſacrifice que nous avons vu. Le ſang de la victime n'eſt pas reſté ſur la terre , le tombeau cruel en a ſoudain recueilli & abſorbé toutes les goutes.

HÉCUBE.

Enfans de Danaüs ! partez , partez maintenant; retournez ſans crainte dans votre patrie , les vents déploieront vos voiles , la mer vous eſt ouverte , votre flotte eſt libre : ma fille eſt égorgée , & mon petit-fils écraſé ; la guerre eſt finie..... Dans quel lieu faut-il que je porte mes larmes ! où romprai-je ce frêle tiſſu qui , malgré la vieilleſſe , retarde encore mon ame ?..... Eſt-ce Polyxène , Aſtyanax , mon mari , mon royaume , tous mes biens, ou moi-même que je pleurerai ?.... Je n'ai plus de

vœux à former que pour la mort.... O mort, ſi violente pour les enfans & pour les jeunes filles, ſi cruelle pour tous les humains, je ſuis la ſeule que tu craignes & que tu fuies ! je te cherche à travers les glaives, les flambeaux, les incendies, les ténèbres nocturnes, & ſans ceſſe tu te dérobes à mon deſir...... Quoi ! ſi près de Priam qu'on égorgeait, les ennemis, les ruines, les flames m'ont épargnée !

LE COURIER ( *à Hécube & à Andromaque.* )

Malheureuſes captives ! gagnez promptement le bord du rivage ; on déploie les voiles, les navires s'ébranlent, on vous appelle. Adieu.

---

Sénèque a pris le ſujet de cette Pièce dans Euripide, & en jetant un coup-d'œil ſur l'analyſe de la Tragédie Grecque, nos Lecteurs feront à même de juger en quoi le Poète Latin s'eſt écarté de ſon original : c'eſt le même fonds, mais la marche eſt différente à pluſieurs égards, & ſi l'un fait verſer des larmes ſur le ſort de ſes captives, l'autre attache par l'abondance, & ſouvent par la ſingularité de ſes idées. Un des rôles les mieux faits dans la Pièce de Sénèque, c'eſt celui d'Ulyſſe dont le caractère approchait de celui de l'Auteur qui était plein d'eſprit & de fineſſe. Euripide était plus vrai, plus ſimple, & conſé-

quemment plus intéressant. ( *Voyez les Troyennes d'Eurip. tom. II, pag.* 341 *& suiv.* )

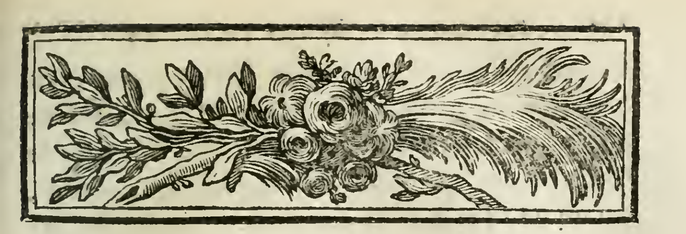
*COSTUME de Calchas, ou Grand-Prêtre Grec.*

La *Calasiris*, ou vêtement intérieur, de lin & frangé, comme le portaient les Prêtres Egyptiens, dont les Grecs imitaient les rits.

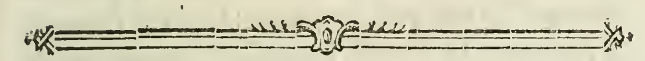
La *Tunique* de dessous, de laine blanche; celle de dessus, d'un tissu de même couleur & de même étoffe, mais plus déliée, couvrant les bras, ornée par le haut & par le bas, d'une broderie d'or, & arêtée sur l'estomac par une ceinture de laine blanche, & aux extrémités de laquelle sont attachés deux glands d'or.

Le manteau, d'une étoffe blanche sans doublure, relevé sur l'épaule droite par une boucle d'or, & brodé en or sur les bords extérieurs. La chaussure rouge & fermée.

*Fin de la première Partie du septième Volume.*



# HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



## *SECONDE PARTIE* du ſeptième Volume.

### *SUITE DES TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE.*

On a vu que les Grecs employaient rarement l'amour dans leurs Tragédies, Sénèque les a imités ſur cet article, & cette remarque fait l'éloge des peuples anciens qui portaient au Théâtre un eſprit aſſez réfléchi pour s'y occuper de guerres, de conſpirations, de politique &c. Les Modernes traitent des ſujets moins ſérieux, & nous ne connaiſſons guères de Tragédies dont l'amour ne conduiſe les

reſſorts : la raiſon s'en offre d'elle-même, dit Lamothe, & naît du deſir que les Auteurs ont de plaire aux femmes dont la préſence fait tout le ſuccès de nos Spectacles. » Cette paſſion, ajoute-t-il, qui eſt preſque la ſeule qui puiſſe les intéreſſer, ne laiſſe pas auſſi d'être d'un grand effet ſur les hommes : combien s'en trouve-t-il qui n'ont jamais ſenti de grands mouvemens d'ambition ni de vengeance! à peine quelques-uns ſe ſont-ils ſauvés de l'amour. Les jeunes gens aiment, & ſe reconnaiſſent avec plaiſir dans les ſentimens que l'Auteur leur étale : les vieillards ont aimé; quel goût pour eux d'être rappellés à leurs plus belles années par la peinture de ce qui les occupait davantage! Ce ſeul ſouvenir eſt pour eux une ſeconde jeuneſſe. Enfin tout avertit les Poètes de ſe tourner du côté de l'amour qui, dès qu'il eſt bien peint, leur eſt un garant preſque aſſuré de tous les ſuffrages «.

Les intrigues de nos Pièces n'auraient donc réuſſi ni chez les Grecs, ni chez les Romains qui regardaient le ſentiment de l'amour comme ſubordonné à tous les autres : que l'on en cherche la cauſe, on la trouvera dans la forme de leur gouvernement qui admettait les citoyens à l'examen des affaires les plus importantes, & qui répandait dans l'ame de chacun d'eux une élévation que l'on retrouverait ſans doute parmi nous, ſi nos mœurs étaient différentes.



J. D. Dugourc del. Ph. Triere Sculp.

THÉSÉE



# HERCULE FURIEUX.

## *PERSONNAGES.*

JUNON.
HERCULE.
LYCUS.
MÉGARE, femme d'Hercule.
AMPHITRYON.
THÉSÉE.
Chœur de Thébains.

*La ſcène eſt à Thèbes.*

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

JUNON (*ſeule.*)

SŒUR du Souverain des Dieux, je n'ai plus que ce titre : femme d'un ingrat qui m'abandonne, veuve enfin, je délaiſſe l'Olympe, je cède ma place & mon rang à mes rivales. Il me faut bien habiter la terre, puiſqu'elles règnent dans les Cieux. Là, Caliſto brille au-deſſus du pôle glacial, & guide encore la navigation des vaiſſeaux d'Argos. Ici,

ſur cette plage d'où le printems ſe détache pour embellir le monde, je vois ce fier taureau qui transporta Europe ſur les vagues Tyriennes. Plus loin, les Atlantides errantes montrent à la terre ce troupeau de conſtellations ſi redoutées des nautonniers. (*les ſept Pléiades, filles d'Atlas & de Pléione; trois d'entr'elles, Electre, Maïa & Taygète, furent aimées de Jupiter.*) Tout choque ici ma vue. C'eſt un Orion qui épouvante les Dieux de ſon fer menaçant; (*Orion naquit de l'urine de Jupiter, de Neptune & de Mercure.*) c'eſt un Perſée transformé en aſtre lumineux; ce ſont les Tyndarides; (*Caſtor & Pollux.*) ce ſont les enfans de celle pour qui Délos ceſſa de flotter ſur l'onde: (*Latone.*) Sémélé & ſon fils jouiſſent de la Divinité, que dis-je? afin que toutes les parties du Ciel fuſſent témoins de ma honte, la ſimple guirlande de la maitreſſe de Bachus, eſt devenue un nouvel aſtre qui embellit l'univers.

Mais pourquoi retracer mes anciennes injures? ô Thèbes! ville féconde en beautés impies, de combien d'enfans tu m'as fait la marâtre! mais quelle que ſoit l'élévation d'Alcmène, & la préférence qu'on lui donne ſur moi, quoique l'Olympe ſoit auſſi réſervé à ſon fils, quoique la nuit qui le forma ait entrepris ſur le jour, & que le ſoleil dont on arêta la courſe, ait été contraint de retenir dans l'Océan ſa lumière captive; ma haîne n'en

ſera pas moins vigoureuſe ; elle vivra dans ce cœur violent ; mon reſſentiment implacable renonce à la paix, je me voue à une éternelle guerre.... La guerre ! mais quoi ! tout ce que la terre engendre de plus horrible, tout ce que l'onde & l'air produiſent de plus effrayant, la peſte, tous les monſtres, tous les fléaux, cet Hercule n'en a-t-il pas triomphé ? en ſurmontant mille travaux divers, il s'agrandit par eux ; mon impuiſſante colère eſt une jouiſſance pour lui. En l'expoſant à tous ces dangers cruels, j'ai prouvé qu'il était fils de Jupiter, j'ai ouvert la carrière à ſa gloire. Des climats où le ſoleil montre le jour, juſqu'à ceux où il le dérobe, ſon indomptable valeur eſt célébrée, & tout l'univers publie que c'eſt un Dieu. Je n'ai plus de monſtres à lui ſuſciter : il a moins de peine à exécuter mes ordres, que moi à lui en donner. Mes commandemens excitent ſa joie. Quel tyran aſſez féroce imaginerait un péril qui me débaraſſât de cet odieux mortel ? ſes armes maintenant ſont ces monſtres mêmes redoutés & vaincus par lui : c'eſt avec l'hydre de Lerna, avec le lion de Némée, qu'il ſe préſente au combat. La terre n'eſt pas aſſez grande pour ſes victoires ; voilà qu'il vient de briſer les portes du Jupiter de l'Erèbe, & qu'il produit au jour le gardien des Mânes. C'eſt peu de revenir des Enfers, il force les ombres de faire un traité avec lui. J'ai vu, j'ai vu moi-même ce téméraire diſſiper l'éter-

nelle nuit, & vainqueur de Pluton, montrer fièrement au maître des Dieux les dépouilles de son frère. Il ne lui restait plus que d'enchaîner l'époux de proserpine, & de le traîner aux pieds de Jupiter son égal en partage, que de s'emparer du Ténare & de régner sur les rives du Styx. Il a du moins parcouru tout le séjour des Ombres, il en est revenu, & les mystères inéfables de la Mort sont découverts.

Et ce cruel vainqueur des Mânes triomphe aussi de moi! & son orgueilleuse main traîne le chien immortel dans les villes d'Argos! j'ai vu le jour se ternir, & le soleil trembler à la vue de Cerbère: la frayeur m'a saisie moi-même: en contemplant les trois têtes du monstre vaincu, je me suis repentie d'avoir pu donner cet ordre.

Mais l'enfer n'est rien, nous devons craindre pour le ciel. Vainqueur des Divinités infernales, Hercule peut nous vaincre aussi. Il ravira le sceptre à son père, il ne sera pas aussi lent que Bachus à venir prendre sa place parmi les Astres. C'est par les ruines qu'il s'en fraiera le chemin, & par lui, le monde sera désert quand il voudra régner. La conscience de ses forces enfle son courage: par la patience, il apprit à pouvoir vaincre l'Olympe, seulement avec lui. Ses épaules n'ont-elles pas déjà porté le Ciel? A-t-il fléchi sous le faix? L'axe du monde ne s'est-il pas reposé sur son col? Sa tête

immobile n'a-t-elle pas ſoutenu les aſtres, le ciel & moi-même, malgré tous les efforts que je faiſais pour peſer ſur elle?

Opprimons l'orgueilleux au milieu de ſes vaſtes projets ; attaquons-le, déchirons-le nous-même de nos mains. Eh ! pourquoi confier à d'autres le ſoin de notre haine ? Laiſſons repoſer les bêtes féroces, & donnons quelque relâche à Euriſthée excédé d'ordres inutiles. Oppoſons à mon ennemi les Titans qui ont oſé faire la guerre à Jupiter, ouvrons pour ſa ruine tous les ſoupiraux du volcan de Sicile, faiſons-en ſortir le géant que la terre oppreſſe, délivrons la tête de ce terrible monſtre, dédaignons tous ceux que la lune enfante. (*Le lion de Némée eſt tombé de la lune, ſelon la fable.*)

Mon plan eſt arêté. On cherche un rival à Alcide. Il n'en eſt pas d'autre que lui-même, je veux qu'il ſe faſſe la guerre.

Que les Euménides accourent à ma voix, que leurs chevelures enflamées viennent ici ſemer l'incendie. Que les fouets dans leurs mains cruelles impriment ſur l'objet de ma haine des bleſſures de vipères.

Arrogant ! va maintenant eſcalader le ciel, mépriſe la terre. Tu crois avoir échapé au Styx & aux Mânes ; l'enfer t'attend ici : ton ſupplice ſera bien plus affreux que l'exil. J'invoquerai les Furies, & pour m'obéir, les Furies perceront l'épaiſſeur des

montagnes qui les féparent de la terre : J'appellerai tout ce qui refte au Ténare, & l'odieufe Scélérateffe, & l'Impiété féroce qui s'abreuve de fon fang, & l'Erreur, & la Fureur qui s'arme contr'elle-même : oui, la Fureur fervira mon reffentiment.

Miniftres de Pluton ! commencez ma vengeance ; que vos mains s'arment de pins fumans, que Mégère conduife vos bataillons hériffés de ferpens : arrachez des torches enflamées de vos bûchers, attaquez le profanateur du Styx, animez, en les frappant, animez vos feins féconds en crimes, allumez dans vos cœurs des feux plus dévorans que ceux que vomit l'Etna.

Mais pour rendre Alcide furieux, je dois lui en donner l'exemple moi-même. O Junon ! tu es encore fans fureur ! Filles d'enfer ! infpirez-moi d'abord toute votre rage, frappez-moi la première, rendez-moi une vraie marâtre. Que ma haine prenne une nouvelle forme. Je veux que mon ennemi retrouve ici tous fes enfans, je veux qu'il revienne vainqueur. Va, je touche au jour où ton odieufe valeur me fera chère ; fois ton propre vainqueur, duffes-tu être le mien. A ton retour glorieux des enfers, tu defireras la mort. Je ne ferai plus fâchée que tu fois fils de Jupiter. Quand tu tendras ton arc pour percer tes enfans, je ferai là, je dirigerai tes traits, je guiderai tes

coups, & pour la première fois j'applaudirai à tes exploits. Quand ton crime sera consommé, Jupiter pourra, s'il le veut, admettre au ciel tes mains pures & innocentes. Hâtons cette nouvelle guerre, le jour vient, & déjà l'aurore s'apprête à répandre les roses dans les climats de l'Orient.

---

## SCÈNE II.

### CHŒUR DES THÉBAINS.

LES Astres ne donnent plus qu'une languissante lumière aux pôles du monde ; la nuit fatiguée replie ses feux épars, l'étoile du matin ferme la marche brillante, le jour est rendu au monde, les constellations de l'Ourse retournent leur char & appellent le Soleil : guide des célestes Coursiers, ce Dieu nous regarde de la cime de l'Oëta : déjà les Bruyères immortalisées par Bachus, sont empreintes de ses rayons naissans, & la sœur d'Apollon s'enfuit pour revenir encore.

Hélas ! notre soufrance pénible recommence sans cesse avec le jour, nos maisons s'ouvrent, & le chagrin entre dans nos ames : le berger conduit ses troupeaux dans les prés que le frimat a blanchis, le jeune taureau dont le front n'est pas encore armé, bondit en liberté sur l'herbe, tandis que sa mère répare la substance qu'elle lui a pro-

diguée la nuit; le chevreuil léger s'abandonne à sa courſe incertaine; l'adultère de la Thrace poſée ſur une branche, ramage au milieu de ſes petits & ſe diſpoſe à déployer ſes ailes au Soleil nouveau; tous les autres habitans des bois confondent leurs murmures divers; le Nautonnier incertain de ſon ſort, confie ſes voiles aux Autans qui les dévelopent & les rempliſſent en ſifflant; le pêcheur ſur la pointe d'un rocher, prépare ſes hameçons perfides, ou cherchant déjà des yeux la proie qui entraîne ſa main, il ſent le poiſſon qui ſe débat ſous la ligne. Amuſemens purs de ceux qui aiment la vie paiſible, qui ſe plaiſent dans une humble maiſon, & que la campagne ſatisfait.

Dans les villes, les eſpérances inquiètes, les craintes tremblantes s'agitent & ſe preſſent en tourbillons. Celui-ci ne connaiſſant plus le ſommeil, obſerve les abords ſuperbes & les dures portes des Rois. Celui-là, que rien ne ſaurait enrichir, amaſſe des tréſors, les contemple la bouche ouverte, & demeure pauvre. Un autre exalté par la faveur populaire plus mobile que les flots, ſe nourrit de vent & porte la tête arrogante. Pluſieurs mettant à d'indignes enchères leur éloquence vénale, placent au poids de l'or leur colère & leurs paroles; bien peu, ſentant le bonheur du repos, ſe pénètrent de l'inſtabilité de la vie, & ſaiſiſſent le tems qui ne revient plus.

Tant que le deſtin vous le permet, rendez-vous heureux; la vie s'envole, & la même zone qui emporte l'année, entraîne auſſi le jour. Les trois ſœurs hâtent ſans pitié leurs dures tâches, & leurs fils une fois tiſſus, elles n'y reviennent pas. Jouets malheureux des deſtins rapides, nous ſommes à eux, non à nous : de nous-mêmes, nous cherchons l'onde du Styx.

Alcide ! votre courage s'eſt trop hâté d'aller voir les triſtes Mânes; les Parques ne manquent jamais notre heure : ſe refuſer à leur ordre, c'eſt un crime; le devancer, c'en eſt un autre. L'urne fatale ne reçoit que les peuples qui ſont cités devant Minos.

Que d'autres ſe couvrent de gloire ſur la terre, que le monde, à l'envi, célèbre leurs actions brillantes, qu'à force de triomphes, on les regarde comme des Dieux. Moi, je me contente de mon champ, de mes humbles lares où je trouve la paix. Sans ambition on parvient à la vieilleſſe, on eſt obſcur, mais la médiocrité de la fortune en fait la ſûreté. La chûte eſt trop rude pour qui vole ſi haut.

Mais j'apperçois la triſte Mégare avec ſes cheveux en déſordre : elle eſt bien peu accompagnée...., le vieux père d'Alcide eſt avec elle.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### MÉGARE, AMPHITRYON.

MÉGARE.

O grand Dominateur de l'Olympe ! Arbitre du monde ! ne mettras-tu jamais de bornes à nos calamités ? Je n'ai pas encore joui d'un ſeul jour ſerein ; la fin d'un fléau eſt toujours pour moi le commencement d'un autre : Hercule vainqueur d'un péril, rencontre ſouvent un nouvel ennemi : il n'eſt pas rentré dans ſa maiſon, qu'on lui ordonne de partir pour une autre guerre, & ſon unique tems de repos eſt celui qu'on met à lui dicter ces ordres cruels. Enfant, Junon n'a ceſſé de le perſécuter. Avant de connaître les monſtres, elle l'a forcé de les vaincre. A peine il a vu le jour, qu'elle ſuſcite contre lui deux ſerpens aux crêtes effrayantes ; le demi-Dieu deſcend ſoudain de ſon berceau, regarde ſes deux ennemis d'un œil tranquille, les écraſe ſans émotion, & prélude ainſi à ſa victoire ſur l'hydre de Lerna. Il prend à la courſe l'agile bête du Ménale, ſi brillante par ſa tête d'or. (*la biche aux pieds d'airain.*) L'indomptable lion, terreur des bois de Némée, gémit

ſous ſes bras qui l'oppreſſent. Qui n'a pas entendu parler des Courſiers cruels du Tyran de Biſton, abandonné à ſon tour à leur faim ſanguinaire? (*Diomède, Roi de Thrace : il nourriſſait ſes chevaux de chair humaine, & pour l'en punir, Hercule le fit dévorer par eux.*) du ſanglier d'Erimante, le fléau de l'Arcadie; du taureau ſi fatal aux cent villes de la Crète ; du paſteur aux trois corps, immolé ſur les côtes de l'Amérique, de ſes troupeaux qui de l'extrémité de l'Occident, furent amenés juſqu'au Cythéron ?..... On lui ordonne de pénétrer dans les climats brûlants du Midi; il y vole, il détache le Calpi de l'Abida, & marque à travers ces deux monts orgueilleux une nouvelle route à l'Océan. Il ſe précipite dans l'opulente forêt & ravit la toiſon précieuſe, malgré toute la vigilance du dragon. Monſtre de Lerna! ſans ceſſe renaiſſant pour être fatal, ſa main te vainquità ſon tour, & t'apprit à mourir. Siniſtres oiſeaux du Stymphale! vous dérobiez le jour au monde; il était armé du crotale, & il vous épouvanta juſques dans les nues. (*le crotale était un inſtrument à deux lames de cuivre, qui battaient l'une contre l'autre.*) La Reine des Héroïnes du Thermodon a-t-elle pu dompter mon époux? (*Hippolyte.*) Ses généreuſes mains accoutumées à tant d'exploits divers, ont-elles dédaigné l'ignoble peine de purifier les écuries d'Augias? (*Roi d'Elide.*)

Mais quel eſt le prix de tant de travaux ? La terre a perdu ſon défenſeur : elle commence à ſentir que l'auteur de ſa félicité eſt éloigné d'elle : le crime proſpère & triomphe, on redemande le vertueux héros. Hélas ! les bons ſont accablés par les pervers ; la crainte opprime les loix. J'ai vu des barbares immoler les fils des Rois & retrancher dans ſes derniers rameaux la noble race de Cadmus. ( *Les enfans de Créon étaient frères de Mégare, & les derniers deſcendans de Cadmus.* ) J'ai vu, à la fois, ôter le diadême & trancher la tête à mon père malheureux.

O Thèbes ! quel eſt ton deſtin ? Ville féconde en Dieux ! ( *Bachus, Hercule &c.* ) quel maître as-tu donc à craindre ? N'eſt-ce pas de tes ſillons, n'eſt-ce pas de ton ſein fertile qu'on vit jadis ſortir en armes une valeureuſe jeuneſſe ! ( *Les jeunes gens nés des dents du ſerpent, ſemées par Cadmus.* ) Un fils de Jupiter n'a-t-il pas élevé tes murs aux ſons de ſon harmonieuſe lyre ? Le Maître du tonnerre n'a-t-il pas ſouvent quitté l'Olympe pour habiter dans ton enceinte ? Toi qui reçus, qui fis, & qui feras ſans doute encore des Dieux, tu gémis, ô Thèbes ! ſous un joug aviliſſant. Enfans de Cadmus & d'Amphion, par quelle fatalité êtes-vous tellement déchus ! Vous tremblez devant un vil exilé : le bienfaiteur du monde, le vengeur de la terre, celui dont la

main équitable briſe les ſceptres des Tyrans, Hercule eſt loin de vous, eſclave peut-être, & ſouffrant les maux qu'il épargne à la vertu! Lycus domine à Thèbes, & poſſède l'héritage de Bachus.

Il ne le gardera pas. Nous verrons Hercule, il nous vengera; il reparaîtra ſur la terre, il retrouvera ſa route, ou il s'en fera une.

Ah! reviens, accours, cher époux! C'eſt moi qui t'en pries: ta maiſon eſt vaincue; rentres-y en vainqueur: dévelope, écarte les ténèbres qui t'entourent. Si le chemin t'eſt fermé, romps le Monde en deux, & ramène avec toi des abymes de la nuit, ramène tout ce qu'elle uſurpe depuis tant de ſiècles. Tu le peux: jadis pour ouvrir un chemin au Pénée rapide, tu reſtas un moment debout, puis tu ſéparas ſoudain l'Oſſa de l'Olympe, & le Tempé s'étendant avec un horrible fracas, le Tempé s'agrandit: tu appuyas ta poitrine contre ces monts ſuperbes, tu les fis tomber de deux côtés divers, & déſormais ſans obſtacle, le torrent de Theſſalie roula ſes flots dans un nouveau lit.

Fais le même effort pour revoir tes parens, tes enfans & ta patrie; ramène avec toi ce qui a ceſſé d'être, rends-nous tout ce que le tems avide recèle depuis tant de générations ſucceſſives; conduis devant toi ces troupeaux de peuples qui ont

oubliė tout, jufqu'à eux-mêmes, & qui feront tremblans aux rayons du jour. Il ferait indigne de toi de ne ravir du Ténare que ce qui t'eft prefcrit par Junon.

Mais hélas ! je me flatte peut-être, & j'ignore le deftin qui nous attend. Quand verrai-je le moment où je pourrai embraffer mon époux, baifer fes mains, ceffer de me plaindre d'une fi longue abfence que j'aurai oubliée ? O Jupiter ! je te voue pour ce jour un hécatombe des plus fuperbes taureaux. Déeffe des fruits ! je célébrerai tes myftères & des flambeaux allumés par moi, prolongeront les inéfables fecrets d'Eleufis. En te voyant, ô Alcide ! je croirai voir mes frères revivre, & mon père donner encore des loix à cet Empire. Si une puiffance plus grande que toi te retient captif, nous t'allons rejoindre. Délivre tous les tiens par ton retour, ou du moins entraîne-nous à toi..... Tu nous y entraîneras. Eh ! quel Dieu ferait pour nous, fi tu fuccombes ?

AMPHITRYON.

O femme de mon fils ! femme fi fidèle à fa couche, & fi tendre pour les enfans du magnanime Hercule, conçois de meilleures efpérances, ranime ton courage ! bientôt, ma fille, bientôt tu le reverras plus grand, comme au retour de tous fes autres travaux.

MÉGARE.

MÉGARE.

Les malheureux croyent aiſément ce qu'ils deſirent.

AMPHITRYON.

Ils croyent bien plutôt ce qu'ils craignent, & la crainte eſt toujours portée à réaliſer des malheurs incertains.

MÉGARE.

Abymé, enterré dans les enfers, ayant le monde entier au-deſſus de ſa tête, par quelle route reviendrait-il à la lumière ?

AMPHITRYON.

Par la même qu'il ſut trouver à travers les ſables brûlans & les plages des Syrtes : n'a-t-il pas franchi deux fois ces écueils auſſi mouvans que les flots de l'Océan, & lorſque ſon navire s'y eſt arêté, ne s'en eſt-il pas élancé ! n'a-t-il pas traverſé la mer à pied ! ( *Il la paſſa, dit Apollodore, ſur une coupe qu'Apollon lui avait donnée. On conſtruiſit depuis des barques ſur le modèle de cette coupe d'après laquelle on les appella Scyphi.* )

MÉGARE.

La jalouſe fortune ſe laſſe bientôt de favoriſer des vertus ſi éclatantes : il n'eſt pas ſûr de s'expoſer à des dangers ſi fréquens, & l'on fait ſouvent naufrage auprès des mêmes écueils qu'on avait ſu

éviter... Mais voilà le cruel Lycus, avec un air menaçant, portant en main un ſceptre uſurpé : que ſa démarche annonce bien ſon ame !

---

## SCÈNE III.

### LYCUS, MÉGARE, AMPHITRYON.

LYCUS (*bas.*)

EN gouvernant l'opulente contrée de Thèbes, toutes ces terres fécondes qu'entoure obliquement la Phocide, tous ces lieux que l'Iſmène arroſe, tout ce que le Cythéron découvre de ſa cime altière, tout ce qui s'étend juſqu'à l'Iſthme, au partage des deux mers, ( *la mer Egée & l'Ionienne.* ) ce n'eſt pas le vieux héritage de mes pères que je régis en lâche ſucceſſeur : je n'ai point d'ayeux illuſtres, aucun titre brillant ne décore ma race. Je n'ai pour moi que l'éclat du courage. Se glorifier de ſa nobleſſe, c'eſt ſe vanter d'un bien qui n'eſt pas à ſoi.

Mais on garde avec inquiétude le ſceptre qu'on a ravi, & l'on n'a de ſalut que dans le fer : c'eſt l'épée à la main qu'il faut défendre un bien dont tout un Royaume eſt indigné de vous voir poſſeſſeur ; le Trône n'eſt pas ſûr quand on y tient la place d'un autre. La ſeule Mégare, en m'admettant

dans ſon lit, la ſeule Mégare peut cimenter ma puiſſance, donner du luſtre à mon obſcurité.....

Je me flatte de n'éprouver ni refus, ni de dédain. Si elle croyait ſe déshonorer par ma couche, ſon audacieux entêtement aurait ſa récompenſe; l'irrévocable deſſein en eſt pris, toute la race d'Hercule ſerait retranchée de la terre.

Cette action me rendrait odieux?

La première maxime des Rois, eſt de pouvoir ſupporter la haine.

Eſſayons de la mettre en activité, en voici l'occaſion: dans l'étonnement d'une triſteſſe ſtupide, Mégare ſe voile la tête, ſe tient debout auprès des Dieux qui la protègent, & le vrai père d'Alcide eſt à côté d'elle. (*Le tyran Lycus ne veut point reconnaître Hercule pour fils de Jupiter.*)

MÉGARE (*bas.*)

Quel nouvel attentat médite encore ce monſtre fatal à notre ſang? Que veut-il?

LYCUS (*en abordant Mégare.*)

O fille de tant de Rois ſi fameux! daignez prêter une oreille indulgente à mes prières.

Si les mortels ſuivaient éternellement le cours de leurs interminables haines, ſi la fureur ne ſortait jamais de leurs cœurs, ſi les heureux étaient toujours en armes, & les malheureux toujours dans

l'oppreſſion ; la guerre ne laiſſerait plus rien dans le monde, les campagnes ſeraient ſans culture, les peuples ſeraient conſumés par les incendies, ou écraſés ſous les ruines : il eſt utile au vainqueur & néceſſaire au vaincu de ramener enfin la paix. Je viens vous offrir de partager ma couronne, uniſſons nos cœurs : recevez un gage de ma foi, touchez ma main... Quels regards farouches vous lancez ſur moi !

MÉGARE.

Qui, moi ! toucher ta main fumante encore du ſang de mon père, de mes deux frères ! Le lever du ſoleil nous ramènerait plutôt la nuit, & ſon coucher ferait naître le jour ; la flame s'unirait à la neige, la mer qui ſépare la Sicile de l'Auſonie, les joindrait en ſe retirant ; le rapide Euripe deviendrait la plus tranquile des ondes. ( *Le flux & le reflux de l'Euripe ( entre l'Eubée & l'Attique ) arrive ſept fois le jour & la nuit. Ariſtote mourut de chagrin, dit-on, de n'avoir pu en découvrir la cauſe.* )

Tu m'as ravi mon père, mon Royaume, mes frères, mes lares, ma patrie, & tu ne m'as laiſſé qu'un bien, plus cher à mon cœur que tout ce que tu m'as pris, c'eſt la haine que je t'ai vouée. Je ſuis déſeſpérée que tous les Thébains la partagent avec moi : mais que leur part eſt foible au prix de la mienne ! règne, enfle bien ta vanité,

donne un libre cours à ton orgueil : un Dieu vengeur eſt là-derrière, il ſait bien atteindre les ſuperbes. Je connais l'hiſtoire des Monarques de Thèbes, les attentats qu'ont eſſuyés, ou commis ſes Reines, l'inceſtueux aſſemblage des noms d'épouſe, de fils & de père; je connais le deſtn de l'orgueilleuſe fille de Tantale (*Niobé.*) devenue ſtupide par la mort de ſes enfans & convertie en rocher qui diſtile encore des pleurs ſur le Sipyle : (*montagne & ville de Phrygie.*) je connais celui de Cadmus levant ſa tête livide, & vil ſerpent, contraint de ramper dans l'Illyrie.

Tels ſont tes modèles : domine ſelon tes caprices, j'y conſens, pourvu que cette fatalité ordinaire à tes ſemblables devienne ton partage.

LYCUS.

Calmez la fureur qui vous poſſède : Alcide ſoumis à Euriſthée, Alcide doit vous rendre les ordres des Rois plus ſupportables : ma main victorieuſe continuera de porter le ſceptre que j'ai ravi; je régirai tout ſans craindre les loix; elles doivent céder aux armes. Je ne vous dirai que deux mots pour ma juſtification. La mort vous a ravi votre père & vos frères; mais ce fut dans une bataille; les armes ne connaiſſent point de bornes, & l'on ne retient pas la colère de l'épée ſortie une fois du fourreau : la guerre aime le ſang.

Mais ce mortel a péri en ſoutenant ſa couronne que j'attaquais avec une ambition effrénée ?

Reine ! on juge les guerres par l'évènement, & non par la cauſe. Oublions-en le fatal ſouvenir : quand le vainqueur dépoſe ſes armes, il convient au vaincu de dépoſer ſa haine. Je ne demande pas que vous m'adoriez à genoux, comme votre Maître, je deſire ſeulement que votre grand cœur n'accélère pas votre ruine. Vous méritez d'avoir un Roi pour époux, uniſſons nos deſtins.

MÉGARE.

Une ſueur glacée circule dans mes membres tremblans. Dieux ! quel horrible diſcours a frappé mes oreilles ! je n'ai pas reſſenti cette frayeur, lorſque nos remparts retentiſſaient du bruit des armes; j'ai ſouffert avec intrépidité tant d'hoſtilités atroces, mais ce mot d'union me fait friſſonner ; je crois être priſonnière. Qu'on m'enchaîne, ſi l'on veut ; que par une longue famine on me conduiſe lentement à la mort, rien ne vaincra ma foi, ô Alcide ! je mourrai ta femme.

LYCUS.

Eſt-ce un époux abymé dans le Tartare qui vous inſpire cette fierté ?

MÉGARE.

Il n'eſt deſcendu aux enfers que pour mériter le ciel.

LYCUS.

Maintenant tout le poids de la terre pèſe ſur lui & l'oppreſſe.

MÉGARE.

Nul poids ne ſaurait oppreſſer un Héros qui a porté le ciel.

LYCUS.

Je ſaurai bien vous forcer.

MÉGARE.

On ne peut être forcé que lorſqu'on n'a pas le courage de mourir.

LYCUS.

Dites quelle royale offrande vous deſirez pour notre nouvel hymen?

MÉGARE.

Ta mort, ou la mienne.

LYCUS.

Quelle fureur! vous mourir!

MÉGARE.

J'irai me réunir à mon époux.

LYCUS.

L'eſclave d'Euriſthée vous paraît préférable à mon ſceptre?

MÉGARE.

Que de Rois cet eſclave a précipités dans la tombe!

LYCUS.

Il eſt aſſujetti pourtant aux ordres les plus tyranniques.

MÉGARE.

Sans la dureté des ordres, que ferait la vertu?

LYCUS.

Quoi! c'eſt une vertu d'être continuellement expoſé aux monſtres?

MÉGARE.

Sans doute, puiſqu'elle brave, en les domptant, ces monſtres qui épouvantent le reſte des humains.

LYCUS.

Pourquoi donc l'orgueilleux que vous pleurez, gémit-il dans les ténèbres?

MÉGARE.

C'eſt qu'il en coûte beaucoup pour s'élever de la terre aux aſtres.

LYCUS.

Eh! quel eſt donc le père de cet Hercule, pour qu'il oſe aſpirer à tant de gloire?

AMPHITRYON (*à Mégare.*)

Femme malheureuſe du grand Alcide! laiſſe-moi lui répondre; c'eſt à moi de rendre à ton époux & ſon père & ſa vraie naiſſance. (*à Lycus.*) Après avoir pacifié les mers d'un pole à l'autre,

dompté tant de monſtres, baigné le vallon de Phlegra du ſang impie des géans; après avoir défendu le ciel, ſon père eſt douteux encore ! nous en impoſons au monde en publiant qu'il eſt le fils de Jupiter ! Eh ! la haine ſeule de Junon ne l'atteſte-t-elle pas aſſez !

LYCUS.

Vous outragez le maître des Dieux; le ciel ne ſe mêle pas avec la terre.

AMPHITRYON.

Bien des Immortels ſont nés de ce mélange.

LYCUS.

Furent-ils des eſclaves avant de devenir des Dieux ?

AMPHITRYON.

Celui qui naquit à Délos, garda les troupeaux d'Admète ſur les bords de l'Amphriſe.

LYCUS.

Il n'erra pas du moins comme un vil exilé dans tous les climats.

AMPHITRYON.

Sa mère fugitive accoucha de lui dans la terre errante. ( *L'Ile de Délos que par pitié pour Latone, Neptune fit paraître au milieu des eaux. Elle y mit au monde Diane & Apollon.* )

LYCUS.

On ne l'expoſa jamais aux monſtres, ni aux bêtes féroces.

AMPHITRYON.

Le premier trait qu'il lança, fut contre le ſerpent Pithon.

LYCUS.

Avez-vous oublié tout ce que votre Hercule ſouffrit dans ſon enfance?

AMPHITRYON.

Bachus arraché du ſein de ſa mère par un coup de foudre, Bachus eſt maintenant aſſis dans l'Olympe à côté du Dieu fulminant. Jupiter lui-même qui régit les aſtres, qui diſperſe les nuages, Jupiter ne fut-il pas caché dans les antres de l'Ida, pour échaper à la cruauté de Saturne? On paie bien cher un ſang illuſtre, & toujours il en coûte de naître Dieu.

LYCUS.

Quand vous voyez quelque malheureux, ſachez que c'eſt un mortel.

AMPHITRYON.

Avec du courage, on n'eſt jamais malheureux.

LYCUS.

Vous donnez du courage à celui qui, par une fille, (*Omphale.*) ſe laiſſa dépouiller de la maſ-

ſue & de la peau de Némée ; qui, comme une femme, ſe para de la pourpre de Sidon, qui ſe parfuma la tête, qui après quelques exploits célèbres, ſe mit à toucher les inſtrumens les plus efféminés, & dont enfin le front ſi fier fut entouré d'une mitre comme les fronts des Barbares ! (*La mitre très-ancienne dans l'Aſie, eſt parvenue juſqu'à nous ; mais ſon uſage eſt fixé, & elle ne ſert plus que dans les cérémonies religieuſes.*)

AMPHITRYON.

Bachus ne rougiſſait point de faire voir ſa chevelure flottante, de prendre mollement le Thyrſe, & de traîner voluptueuſement une longue robe éclatante d'or. Après de grandes actions, la vertu aime à ſe relâcher.

LYCUS.

Celle d'Hercule s'eſt en effet relâchée d'une étrange manière, lorſque les filles de Teutras ont été opprimées par lui comme un vil troupeau. (*Elles étaient cinquante ſœurs qui dans une nuit furent toutes violées par Hercule. Farnabe.*)

Eſt-ce Junon, eſt-ce Euriſthée, qui lui ordonna ce nouveau travail ? N'eſt-ce pas à lui ſeul qu'appartient la gloire d'avoir déshonoré une famille ſi nombreuſe ?

AMPHITRYON.

Vous ne rapportez qu'une faible partie de ſes

actions, & vous ne savez donc pas qu'il a terrassé le redoutable Eryx, étouffé le géant Antée, répandu le sang de Busiris si fatal à ses hôtes? que Cygnus est expiré sous ses coups, qu'il ne lui a fallu qu'un bras pour immoler les trois corps de Gérion? Votre rang est marqué après tant de victimes. Nul de ceux qu'Hercule a vaincus, n'a osé aspirer à sa femme.

LYCUS.

Ce que vous fîtes pour Jupiter, vous le ferez pour votre Roi : vous prêtâtes votre épouse au maître des Dieux, vous donnerez Mégare à Lycus : ce n'est pas la première fois que vous apprendrez à ce sexe à laisser un mari, pour former des engagemens plus honorables. Si Mégare pouvait résister à mes desirs, on saurait la faire obéir & la contraindre à me donner des héritiers plus nobles que moi.

MÉGARE.

Ombre de Créon! Dieux protecteurs de Labdacus! flambeau nuptial d'Œdipe! répandez sur ce nouvel hymen toutes les calamités attachées à ma race! O vous qui trempâtes vos mains dans le sang d'Egyptus, fières Danaïdes! inspirez-moi : une seule parmi vous ne voulut pas vous imiter, je tiendrai sa place. (*Hypermnestre.*)

LYCUS.

Puiſque tu refuſes mon hymen & que tu menaces ton Roi, arrogante ! tu connaîtras la force de mon ſceptre. En vain tu embraſſes cet autel, nulle Divinité ne peut t'arracher à moi, & ton Hercule, quand il ſerait poſſeſſeur du monde, de l'Olympe, ton Hercule lui-même ne te ſauverait pas de mes mains...... Hola ! qu'on érige un vaſte bûcher, qu'on brûle ce Temple avec ceux qui bravent ma haîne, qu'un même incendie dévore cette femme & toute ſa ſuite.

AMPHITRYON.

Lycus ! je ne te fais qu'une prière : pourras-tu me la refuſer ? Que je meure le premier.

LYCUS.

Donner indifféremment la mort pour ſupplice, ce n'eſt pas être un vrai tyran ; il faut varier les tourmens, laiſſer vivre les infortunés, & ne faire tomber que les heureux. Mais tandis que le bûcher s'allume, je vais acquitter un vœu que je dois au Dieu de la mer.

AMPHITRYON.

Puiſſance ſuprême du Ciel ! ô Roi & père des Immortels ! toi dont la foudre glace l'univers d'effroi, quand elle échape de ta main ; arête la vengeance impie de ce barbare. Mais pourquoi in-

voquer les Dieux ! ô mon fils ! c'eſt toi ſeul que j'implore, dans quelque lieu que tu puiſſes être.... Quel mouvement ſoudain agite les voûtes de ce Temple ? Qui fait ainſi mugir la terre ? Quel bruit ſe fait entendre du fond du Tartare ?..... Ma prière eſt exaucée, & voilà, voilà le bruit que fait Hercule en marchant.

---

## SCÈNE IV.

### CHŒUR DES THÉBAINS.

O Fortune ennemie des Héros ! avec quelle inégalité tu répands tes dons ! Tu fais régner paiſiblement Euryſthée dans la molleſſe, & tu condamnes le fils d'Alcmène à faire une éternelle guerre à tous les monſtres ! Tu veux qu'après avoir porté le ciel, ſon bras abatte encore toutes les têtes d'un effroyable ſerpent, qu'il aille endormir le dragon vigilant, & qu'il apporte les fatales pommes des Héſpérides ! qu'il pénètre dans la Scythie, ſous les tentes vagabondes des Nomades ennemis de l'hoſpitalité, qu'il affronte, & les montagnes humides d'un détroit en courroux, & le calme auſſi dangereux d'un onde mourante ! (*la mer Septentrionale dont les bords ſont glacés pendant l'hiver, dont par conſéquent les flots ne ſont point agités. Farnabe.*) Tu l'engages dans des lieux

où la mer se durcit, où le Sarmate, aux cheveux courts, ( *les Russes & les Polonais.* ) se promène à pied, & foule ces parages où n'aguère voguaient les navires à pleines voiles; dans ces lieux où l'onde mobile & glacée tour-à-tour, porte tantôt des galères, & tantôt des cavaliers ! Tu le forces à combattre dans un pays lointain, la Reine d'un peuple de veuves, reine guerrière dont le sein est embelli d'un baudrier d'or, précieux ornement qu'elle donne à son vainqueur avec son bouclier & son écharpe, lorsque dans l'admiration de son courage, elle fléchit les genoux devant lui.

O grand Alcide ! dans quel espoir avez-vous précipité vos pas au Ténare, vers ces bords que l'on passe sans retour ? Audacieux ! quelle fantaisie vous porte à visiter le triste empire de Proserpine ! Il n'y règne aucun zéphir, aucun Auster n'y peut faciliter votre navigation : les deux Astres propices de Léda n'y secourent point les timides nautonniers : on n'y trouve qu'une mer noire, languissante, morte; toutes les Nations que la pâle Déesse des funérailles envoie aux Mânes, n'ont qu'un seul nocher pour les passer.

Puissiez-vous, Alcide ! vous affranchir de la loi du Styx, & voir renouer vos jours par les inexorables Parques !

Ce Pluton qui commande à tous les Peuples,

& dont les mains sont si pestiférées, vous le combattîtes vous-même quand vous allâtes porter la guerre à Pylos, patrie de Nestor, & tandis qu'il vous menaçait de son horrible trident, vous lançâtes votre trait vengeur qui ne lui fit qu'une blessure légère; mais par vous, le maître de la mort craignit de mourir. C'est à votre bras à rompre votre destin, introduisez la lumière dans les demeures infernales, qu'une route inaccessible au reste des humains, vous ramène au grand jour.

L'amant d'Eurydice a bien pu par ses chants plaintifs, attendrir les souverains des Ombres, & après avoir rendu sensibles les bois, les oiseaux & les pierres, après avoir suspendu le cours rapide des fleuves, apprivoisé les bêtes féroces, son art charma encore les enfers eux-mêmes, & sa lyre eut plus d'harmonie dans ces régions où nulle voix ne se fait entendre. A ses accens, les *brus* de la Thrace, qui se trouvent chez les Mânes, versent des larmes & pleurent Eurydice. Eurydice excite les regrets des trois Juges assis sur ces tribunaux sévères où ils condamnent les pâles criminels. L'arbitre de la mort s'écrie : *Orphée ! tu l'emportes : va, retourne sur la terre à cette condition seule : ta femme suivra tes pas ; mais ne la regarde que lorsque le flambeau du jour te fera distinguer les Dieux du Ciel,*

*&*

*& que tu feras parvenu à la porte* du Ténare en Laconie. (*Promontoire auprès de Sparte, où était, dit-on, l'entrée des enfers.*)

Hélas ! le véritable amour ne connaît point le délai, il l'abhorre ; trop pressé d'envisager son bien, Orphée le perdit sans retour.

Si l'enfer a pu être vaincu par le chant, il peut l'être encore par la force.

---

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE (*seul.*)

O Bienfaisant Dieu du jour ! ornement du ciel ! toi, qui sur un char de flame parcours alternativement les deux hémisphères, qui montres à la terre enchantée ta brillante tête, Soleil ! pardonne, si je souille tes célestes regards de la vue du gardien des ombres. Sans l'ordre d'Eurysthée, je n'aurais pas révélé à la lumière les secrets du monde. (*Cerbère avait été condamné pour toujours aux ténèbres.*) Pardonne-moi de même, ô maître des Dieux & mon père ! voile avec la foudre ton visage immortel. Dieu des mers ! cache-toi au fond de tes grotes profondes. Habitans de l'Olympe ! vous qui voyez la terre de la région des

Aſtres, & qui craignez de profaner la pureté de vos regards, détournez tous la vue, portez-la vers le ciel, éloignez-la de ce monſtre : qu'il ne ſoit vu que de moi & de celle qui me commande avec tant d'empire. Elle m'a trouvé trop peu de dangers ſur la terre : ſa haine me fait pénétrer dans les lieux inabordables aux vivans, & que le ſoleil ne connaît pas; dans l'obſcur empire du Jupiter du Styx, dans cet empire enfoncé ſous le pire des deux poles : (*le pole Antarctique.*) Si j'avais voulu y régner, j'aurais pu avoir le troiſième partage de Saturne. Ce cahos de l'éternelle nuit, ces épaiſſes exhalaiſons, plus affreuſes que les ténèbres, ces triſtes Déités, ce Deſtin lui-même, je les ai tous vaincus, & j'ai bravé la mort. Junon eſt-elle ſatisfaite ? J'ai vu les enfers & les ai fait voir au monde. Qu'on me donne de nouveaux périls : ô Junon ! tu laiſſes bien repoſer mon bras. Que veux-tu que je vainque encore ?.... Mais ce Temple eſt rempli de ſoldats ! pourquoi la terreur des armes obsède-t-elle ce parvis ſacré ?



## SCÈNE II.

### MÉGARE, AMPHITRYON, HERCULE, THÉSÉE

AMPHITRYON.

Mes vœux ne trompent-ils point mes regards ? Eſt-ce le vainqueur du monde, le plus grand des Grecs que je revois échapé à la ſilencieuſe & triſte habitation des Mânes ! eſt-ce mon fils ? La joie engourdit mes membres : ô mon fils ! ſûre, mais tardive eſpérance de Thèbes, eſt-ce vous que j'embraiſe, ou ne ſerait-ce qu'une ombre vaine ? Oui, je vous reconnais à ces généreuſes épaules, à cette noble maſſue qui remplit votre main.

HERCULE.

Mon père ! que ſignifie cet habit de deuil ? D'où vient ce vêtement lugubre que porte ma femme ? Mes enfans ! quelle eſt la cauſe de l'horrible mal-propreté qui les défigure ? Dites, quelle calamité oppreſſe ma famille ?

AMPHITRYON.

Votre beau-père n'eſt plus, Lycus uſurpe ſon trône : il vient de condamner à la mort vos enfans, votre femme & votre père.

HERCULE.

Terre ingrate ! quoi ! perſonne n'eſt venu ſecourir la maiſon d'Hercule ! Le monde défendu par moi, le monde a pu voir un pareil attentat !... Mais en me plaignant, le jour s'envole ; immolons mon ennemi.

THÉSÉE (*à Hercule.*)

Ta vertu ſouffrirait cet affront ! Lycus ! ennemi d'Alcide ! je cours, & je fais couler tout le ſang du malheureux.

HERCULE.

Arête, Théſée ! il pourrait t'échaper, & ce combat m'appartient. Mon père ! Mégare ! différez tous deux vos embraſſemens : j'envoye Lycus à Pluton ; il lui apprendra que je ſuis de retour ſur la terre.

(*Il ſort.*)

THÉSÉE (*à Mégare.*)

Reine ! ſéchez vos pleurs, & vous, (*à Amphitrion*) qui revoyez votre fils, ceſſez, ceſſez de craindre. Si je connais bien Hercule, Lycus payera la mort de Créon, que dis-je ? il l'a paye au moment où je parle ; c'eſt trop peu encore, il l'a déja payée.

AMPHITRYON.

Que ce fils, l'honneur de notre race, réaliſe ce préſage, il le peut : qu'il finiſſe nos malheurs.

Mais vous, généreux compagnon d'Hercule ! racontez-nous sa nouvelle victoire : dites quelle longue & pénible route conduit chez les Mânes, dites comment le chien du Tartare a pu souffrir de se voir enchaîner.

THÉSÉE.

Le détail que vous me demandez me glace d'horreur, quoique le calme soit rétabli dans mon ame. A peine ai-je encore la conscience de ma vie : la lumière blesse ma vue en l'émoussant; le jour dont j'ai perdu l'habitude, me semble extraordinaire.

AMPHITRYON.

Chassez de votre cœur, ô Thésée ! chassez ce qui vous reste de frayeur, & ne vous privez pas du plus digne fruit de tant de peines : il n'est rien de si doux que le souvenir des maux qui ne sont plus. Racontez-nous vos horribles aventures.

THÉSÉE.

O puissances célestes ! (*Imitation de Virgile au sixième livre de l'Enéïde. Il n'était pas permis de révéler les secrets des Mânes.*) Vous, ô dominateur des ombres ! & vous, ô sa femme que Cérès chercha vainement dans l'étendue de l'Ethna ! ne vous offensez point si je révèle des mystères que la terre ne doit pas connaître.

Le Ténare élève son orgueilleuse cime en Laconie, & presse la mer de l'épaisse forêt qu'il

porte. C'eſt-là qu'on voit l'entrée de l'odieuſe demeure de Pluton, là, qu'une roche profonde découvre ſon horrible embouchure, & que dans un antre énorme ſe préſente le gouffre fatal où les peuples vont s'abymer. L'obſcurité n'y eſt pas d'abord totale, on diſtingue encore par derrière une faible lueur du jour qu'on a quitté, lueur qu'on prendrait pour le reflet douteux du ſoleil caché dans les nuages, & qui ſe joue de nos yeux : tel, lorſque la nuit envelope encore la lumière, l'un & l'autre crépuſcule ont coutume d'être ſaiſis par notre vue.

En avançant, on trouve des eſpaces vaſtes & déſerts où le genre humain ſe perd & trouve la mort. La difficulté n'eſt pas d'y pénétrer, la route en eſt aiſée, & comme le flux entraîne ſouvent les navires malgré eux, ainſi l'air & l'avide cahos nous pouſſent naturellement dans ces lieux livides.

Mais les ombres qui ne lâchent point leur proie, les ombres s'oppoſent au retour.

Au fond du ténébreux eſpace, le paiſible Léthé promène ſon onde languiſſante, & calme les peines en détruiſant le ſouvenir · pour ôter plus ſûrement le moyen de reparaître à la lumière, ce grand fleuve ſerpente encore en mille replis tortueux : tel le Méandre vagabond ſe joue avec ſes eaux incertaines, ſe fuit & ſe pourſuit tour à tour, & ſemble

indécis s'il ira vers la mer, ou s'il remontera vers ſa ſource.

Plus loin, eſt l'affreux marais du lâche Cocyte : là, s'établit le vautour ; là, gémit le ſiniſtre hibou : la chouette fatale y fait retentir ſes affreux préſages, un if funéraire y laiſſe tomber ſon feuillage noir, & porte ſur ſes rameaux le Sommeil pareſſeux, la triſte Faim à la bouche mourante, la tardive Pudeur cachant ſon viſage qui n'eſt plus innocent, la Crainte & la Frayeur, le Deuil, la Douleur rugiſſante que ſuit le noir Chagrin, la Maladie tremblante, la Guerre à la ceinture de fer : ſur la dernière branche, on apperçoit la Vieilleſſe épuiſée & tenant à la main un bâton pour aider ſes pas chancelans.

AMPHITRYON.

Voit-on dans ces lieux quelques productions de Cérès ou de Bachus ?

THÉSÉE.

On n'y trouve ni prairie, ni verdure qui ranime la vue : nulle plaine de froment prêt à moiſſonner n'y reçoit l'ondulation de l'haleine du zéphyre ; aucun arbre n'y porte de fruits ; une ſi grande étendue eſt toute ſtérile, déſerte, affreuſe ; condamnée à un éternel engourdiſſement, la terre n'y produit que des exhalaiſons empeſtées ; rien n'eſt plus triſte que cette extrémité de l'univers ; jamais l'air

n'y circule; l'horrible Nuit qui ne la quitte point, y appeſantit encore la Pareſſe, & le lieu où réſide la Mort, eſt pire que la mort même.

AMPHITRYON.

Où eſt placé le trône du Roi dont le ſceptre régit le peuple léger des Ombres?

THÉSÉE.

Dans un obſcur enfoncement du Tartare, eſt un eſpace où les épais brouillards qui le rempliſſent, ſe confondent avec les ténèbres. Là, on entend tomber de la même ſource deux fleuves, de nature toute contraire : l'un eſt le Styx dont les ondes paiſibles ſont atteſtées par les ſermens des Dieux; l'autre eſt l'Achéron, torrent impétueux dont les flots en fureur entraînent les rochers, & qui ne permet jamais aux navires de remonter vers ſa ſource.

Telles ſont les deux barrières du palais de Pluton, édifice immenſe, environné d'un bois noir. La principale entrée de ce palais eſt une excavation profonde, pratiquée dans un rocher ſuſpendu : c'eſt par-là que les Ombres ſe rendent à la demeure du tyran infernal, demeure affreuſe entourée d'une vaſte plaine. Aſſis ſur ſon trône, le Dieu ſuperbe ſe fait amener les ames nouvelles. Sa Majeſté eſt cruelle, ſon front eſt dur, ſes regards ſont obliques, & cependant il a quel-

que reſſemblance avec ſes frères, quelques traits connus d'une ſi grande race. Sa tête eſt celle de Jupiter, mais quand il lance la foudre; Pluton raſſemble en lui une grande partie de ce qui eſt horrible dans ſon empire, & ſon aſpect glace d'effroi ceux qui l'inſpirent aux autres.

AMPHITRYON.

Eſt-il vrai qu'on eſt tant d'années à juger les morts, & que les criminels ne ſont punis que lorſqu'ils ne ſe ſouviennent plus de leurs crimes? Quel eſt dans le ſombre ſéjour, le chef & l'arbitre ſuprême de la juſtice?

THÉSÉE.

Il en eſt plus d'un, aſſis au tribunal ſévère, pour juger avec lenteur les coupables tremblans. Là, eſt Minos, ici, Rhadamante; plus loin, le beau-père de Thétis. (*Eacus.*) On eſt condamné par eux, ſelon ſes actions; le crime recherche ſon auteur, & le pervers ſubit l'exemple qu'il a donné. J'ai vu des héros ſanglans enfermés dans les priſons du tartare, & d'odieux tyrans battus de verges par des mains Plébéyennes.

Mais tout Souverain bienfaiſant, tout Roi dont les mains ont été pures, dont la domination a été douce, quitte la terre après une vie longue & heureuſe, eſt tranſporté au ciel, & juge ſes ſemblables dans les charmans boſquets de l'Elyſée.

O Rois ! respectez le sang des hommes : vos crimes sont bien plus rigoureusement punis, que ceux de vos sujets.

AMPHITRYON.

Il est donc vrai que les méchans sont enfermés tous dans un espace marqué, & nous ne sommes point dans l'erreur en croyant que les impies soufrent aux enfers des supplices éternels.

THÉSÉE.

Ixion est sans cesse entraîné par la roue rapide qui l'envelope en circulant. La tête de Sisyphe gémit encore sous l'énorme rocher qui l'accable. L'aride gosier du vieux Tantale cherche l'onde au milieu du fleuve où il est plongé ; cette onde baigne son menton ; trompé mille fois il y porte les lèvres, elle périt dans sa bouche, les fruits se dérobent à sa faim. Le cœur de Tityus continue d'être l'éternelle pâture du vautour. Les Danaïdes s'épuisent dans l'inutile espoir de remplir enfin leurs urnes. Les filles impies de Cadmus ne sortent point de la fureur qui les transporte depuis si long-tems. (*Agavé, Ino & Autonoé qui déchirèrent le malheureux Penthée.*) L'avide Harpie épouvante toujours Phinée dès qu'il se met à table. (*Phinée ayant crevé les yeux de ses enfans du premier lit, à l'instigation d'Harpalice sa nouvelle femme ; fut privé à son tour de la vue par les*

*Dieux, & tourmenté encore par les Harpies qui venaient ravir les plats ſur ſa table; ſupplice qui lui fut continué dans les enfers.* )

AMPHITRYON.

Racontez-moi le noble combat de mon fils aux enfers. Ce Cerbère qu'il nous amène eſt-il un don de ſon oncle ? ( *Pluton.* ) Eſt-ce une dépouille qu'il lui a ravie ?

THÉSÉE.

Près de l'onde croupiſſante du Styx, s'élève un rocher funèbre : ce fleuve qui inſpire la ſtupeur & l'abattement, eſt confié à la garde d'un vieillard dont le ſeul aſpect inſpire l'horreur : c'eſt lui qui preſſe les Mânes tremblantes; ſon ſein livide eſt couvert d'un buiſſon de barbe, les ſordides lambeaux qui lui ſervent d'habit, n'envelopent ſon corps qu'à l'aide d'un lien, ſes joues enfoncées rebutent les regards. Armé d'une longue rame, il régit ſa barque en ſilence, & la ramène vuide au rivage, pour y recevoir les morts.

Alcide lui ordonne de le paſſer, & déja la troupe des Ombres ſe retirait devant lui.

Le cruel Caron s'écrie : *Où vas-tu, téméraire ! arête tes pas audacieux.*

L'impatient fils d'Alcmène ſaiſit l'aviron, en frappe le Nocher & s'élance dans ſa barque. Aſſez

forte pour porter tout un peuple, elle plie ſous le Héros. Il s'y place cependant, & ſoudain fléchiſſant ſous ce terrible poids, elle boit, en vacillant, l'onde du Léthé. A cette vue, les monſtres que renferme le Tartare, ſont dans le tremblement; les cruels Centaures, les Lapithes que le vin animait ſous les armes, ſont dans l'effroi, & l'hydre de Lerna cache ſes têtes fécondes au fond du marais du Styx.

Votre fils découvre le palais du Dieu avare : là, l'infernal chien épouvante les Ombres, fait entendre à-la-fois les aboiemens horribles de ſes trois gueules, & garde le noir empire : les ſerpens viennent ſucer la ſordide écume de ſes dents, ſes ſoies ne ſont formées que de vipères, & ſa queue recourbée eſt un long dragon qui ſifle éternellement. La colère du monſtre répond à ſa figure.

A peine il entend marcher Alcide, qu'il lance, en les hériſſant, les reptiles qui le couvrent, & dreſſe ſon oreille pour l'inſtruire du bruit que le Héros vient de faire. L'odorat du monſtre eſt ſi fin, qu'il ſent juſqu'aux Ombres même.

Le fils de Jupiter s'approche, Cerbère incertain ſe couche dans ſon antre, & tous deux connaiſſent la crainte. Mais le ſéjour du ſilence retentit du plus furieux aboiement, les ſerpens du

chien enflent ſon épouvantable tête; les ames heureuſes ſont effrayées.

Le demi-Dieu dévelope la peau du lion de Némée, & s'en couvre pour combattre le monſtre: la grande maſſue eſt dans ſon invincible main, il en frappe Cerbère à coups redoublés, & Cerbère accablé par ſon ennemi, reſſemble à une roue qui tourne ſous la main de celui qui l'agite. Vaincu, épuiſé, il ceſſe de menacer, il baiſſe toutes ſes têtes, & cède à ſon vainqueur l'antre affreux qu'il occupait.

L'une & l'autre Déité infernale tremblent ſur leur trône; elles donnent Cerbère à votre fils; il leur demande ma liberté, & ma liberté lui eſt accordée.

Alors avec une chaîne de diamans, il attache le redoutable chien qui s'oubliant lui-même, baiſſe timidement les oreilles, ſe laiſſe traîner, reconnaît un maître, & le ſuit en frappant ſes deux côtés du dragon qui forme ſa queue.

Mais arrivé à l'ouverture du Ténare, ſes yeux ſont étonnés de l'éclat du jour qu'il n'avait jamais vu; il reprend ſon premier courage, il ſecoue ſa chaîne, il ébranle Alcide, le fait reculer, & peu s'en faut qu'il ne l'entraîne vers le goufre odieux dont il eſt ſorti.

Alcide, en ce moment, regarde mon bras: nous uniſſons nos forces, nous traînons Cerbère, malgré

toute ſa rage, & nous le préſentons au monde : la brillante pureté de l'Olympe bleſſe ſes regards; il fixe la terre, tourne pluſieurs fois ſous lui-même, ferme ſes paupières & s'endort ſur l'ombre d'Hercule..... Mais le peuple arrive en foule & la palme à la main, tous les habitans de Thèbes viennent célébrer les exploits du grand Alcide.

---

## SCÈNE III.

### CHŒUR DES THÉBAINS.

EURISTHÉE qui ſe hâta de naître le premier, (*Jupiter avait prononcé que l'aîné des deux frères donnerait des loix à l'autre; Junon, par le moyen de Lucine, retarda la naiſſance d'Hercule, & avança celle d'Euriſthée qui par-là devint le maître du fils d'Alcmène.*) Euriſthée avait ordonné à notre Héros de pénétrer au fond du monde, & le dernier de ſes travaux était de dépouilller le Roi du ténébreux Empire. Il a oſé s'enfoncer dans ces inviſibles abymes, s'abandonner au triſte ſentier qui conduit chez les Mânes, & ſe confier à l'infernale forêt, au milieu d'une multitude auſſi nombreuſe que celle qui ſe porte avec avidité aux jeux nouveaux des Théâtres, aux combats de l'Elide après cinq étés, aux myſtères de Cérès, lorſque la Balance ramenant le ſommeil paiſible avec les lon-

gues nuits, n'accorde plus au ſoleil que la moitié du tems, & que les Prêtres de l'Attique s'avancent de leurs demeures, pour célébrer leurs ſecrets nocturnes.

Auſſi prodigieuſe eſt la foule des Mânes qui ſe preſſent dans les champs du ſilence; les unes avec peine, parce que la vieilleſſe a arêté leurs pas; les autres ſont plus jeunes & accélèrent leur marche. Celles-ci ſont des filles qui n'ont pas encore goûté les douceurs de l'hymen; celles-là, des enfans qui n'ont pas quitté leur longue chevelure; d'autres qui ſont morts avant d'avoir prononcé le nom de leur mère, & à qui ſeuls Pluton permet de porter des flambeaux, pour être moins effrayés de l'obſcurité qui règne dans ſon empire. (*Chez les Grecs, quand les enfans entraient dans l'âge de puberté, ils ſe coupaient les cheveux, & en faiſaient hommage à quelque Divinité, pour la remercier de les avoir fait parvenir à cet état.*) Le reſte s'avance triſtement & à l'aventure, comme nous marchons quelquefois dans les ſouterrains profonds, en tremblant d'être écraſés par la terre ſuſpendue ſur nos têtes.

Là, ſont l'immobile cahos, les ténèbres palpables, le repos de la nature en ſilence, la nuit qui s'y couvre d'un crêpe plus affreux que le ſien. Il n'y règne pas même de nuages, on n'y en trouve que les ſimulacres.

Ah ! puiſſions-nous ne retourner que bien tard dans cet horrible aſyle ! On arrive toujours aſſez tôt dans un lieu dont on ne revient pas. Pourquoi hâterions-nous cette deſtinée fatale qui nous y appelle ? Toutes ces peuplades répandues ſur la ſurface de la terre , feront ce redoutable trajet , & nous voguerons tous vers le Cocyte. Tout ce que le ſoleil découvre en ſe levant , ainſi qu'en ſe couchant , tant d'êtres vivans, ô mort ! c'eſt pour toi qu'ils croiſſent. Epargne du moins ceux qui viendront après nous : qu'il te ſuffiſe de nous déſigner pour tes victimes : quand tu ſerais un peu lente à nous moiſſonner , de nous-mêmes ne courons-nous pas nous offrir à ta faulx meurtrière? La première heure où nous jouiſſons de la vie, eſt déjà priſe ſur notre carrière.

Thèbes eſt dans l'allégreſſe ; allons nous proſterner aux pieds des Autels. Immolons les plus graſſes victimes. Belles ! formez en l'honneur des Dieux des danſes ſolemnelles avec les jeunes Thébains. Habitans de ces riches campagnes ! interrompez un inſtant vos pénibles travaux.

Le bras d'Hercule a rendu la paix au monde, il a dompté tous les climats que baigne Thétis, il a franchi le Tartare, il en revient triomphant. Nos alarmes n'exiſtent plus, l'Erèbe vaincu les a calmées. O grand Sacrificateur ! ceignez du peuplier

plier chéri cette chevelure que hérisse sur votre tête le Dieu puissant qui vous inspire. (*Le peuplier était l'arbre consacré à Hercule.*)

---

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, THÉSÉE, AMPHITRYON, MÉGARE.

HERCULE.

LYCUS a senti mon bras vengeur, il n'est plus. J'ai fait mordre la poussière à ses complices, & tous ont partagé son sort.

Offrons maintenant nos sacrifices à Jupiter & aux autres Divinités ; faisons couler le sang des victimes sur ces Autels. Je vous invoque, ô vous qui me secondez dans tous mes travaux, belliqueuse Pallas dont l'Egide qui brille à votre bras gauche, menace & change vos ennemis en rochers! (*C'était la vertu de la tête de Méduse attachée à l'écu de Pallas. L'aspect de cette tête pétrifiait tous ceux qui la regardaient.*) Agréez mes vœux, céleste vainqueur de l'impie Lycurgue & de la mer rouge! Dieu magnanime, qui portez une lance toujours entourée d'un pampre verd! (*Bachus.*) O Diane, dont les traits sont si sûrs! ô Phœbus, à la Lyre

harmonieuse ! ô mes frères qui peuplez le Ciel, & qui n'êtes point sortis de ma marâtre, ayez tous part à mes prières !

Qu'on m'amène les troupeaux les plus gras; couvrez ces Autels de tous les Aromates des Indes, de tous les parfums de l'Arabie ; que je voie circuler dans les airs la douce ondulation de tant d'odeurs, & tandis que je ceins mon front de feuilles de peuplier, ceins le tien, ô Théfée ! de l'olivier de ta patrie. J'adorerai le Maître du tonnerre; tu invoqueras les Déités protectrices de Thèbes, tu chanteras la grote sauvage du farouche Zéthus, (*frère d'Amphion, & fils d'Antiope.*) la noble fontaine de Dircé, & les Lares que Cadmus nous apporta de Tyr. Ministres ! jettez l'encens dans ce brasier.

AMPHITRYON.

Mon fils ! expiez auparavant dans une onde pure vos mains fumantes encore du sang de notre ennemi.

HERCULE.

Que ne puis-je plutôt, ô mon père ! que ne puis-je faire aux Immortels une oblation de ce sang odieux !

C'est la plus agréable offrande que je pourrais leur présenter, & la victime la plus digne qu'on ferait tomber aux pieds de Jupiter, ce serait un méchant Roi.

AMPHITRYON.

Priez ce maître des Dieux de terminer enfin vos travaux, & de vous accorder quelque relâche.

HERCULE.

La prière que je lui ferai, sera plus digne de lui & de moi.

Que la grande machine de l'univers reste inébranlable dans ses accords. Que les astres ne rencontrent jamais d'obstacles en parcourant leurs orbites. Qu'une paix profonde fasse le bonheur des peuples. Que tout le fer de la terre ne soit plus consacré qu'au travail pur des champs. Que toutes les épées soyent désormais dérobées à la vue des humains. Que la mer ne soit plus agitée par les orages. Que Jupiter n'ait plus de raisons pour s'armer de la foudre. Que les torrens cessent de grossir & de désoler les campagnes. Que les poisons disparaissent, & que les herbes fatales ne se remplissent plus de sucs mortels. Qu'on ne voye plus régner de tyrans inhumains & farouches. Si la terre veut encore acoucher de quelques monstres, qu'elle se hâte, & qu'on charge ma main de les combattre.... Mais que signifie ce prodige! le jour disparaît, le disque du soleil devient obscur sans être couvert d'aucun nuage. Quelle puissance nous dérobe la lumière, & la force de rétrograder vers l'Orient? (*prélude de la fureur d'Hercule : de vaines illusions troublent*

*ſa vue & ſon eſprit.*) Que veut dire cette nuit extraordinaire? pourquoi toutes ces étoiles qui couvrent le Ciel en plein jour? celle qui frappe ici ma vue, dans une des plus belles parties du firmament, c'eſt le lion de Cléone, le premier de mes travaux; il ſemble bouillonner de colère, ſa gueule eſt ouverte, il va dévorer quelques conſtellations : que ſa tête eſt menaçante! comme il étincelle! comme il agite ſon horrible crinière! d'un ſeul bond, il s'apprête à franchir tous les aſtres de l'automne, & tous ceux que l'âpre hiver ramène au-deſſus de la zône glaciale; il attaquera, il briſera la tête du taureau qui annonce le printems au monde.

AMPHITRYON.

Quel trouble ſoudain vous agite? mon fils! où promenez-vous vos yeux égarés? qui vous fait voir le Ciel ſi différent de ce qu'il eſt?

HERCULE.

J'ai dompté la terre, j'ai ſoumis les mers orageuſes, j'ai fait trembler le Styx; mais le Ciel ne connaît pas encore ma valeur : c'eſt une conquête digne d'Alcide. Je m'élancerai dans les plus ſublimes régions du monde, j'arriverai au firmament, mon père me l'a promis.

S'il me manquait de parole!.... L'univers eſt trop petit pour Hercule, il me renvoie aux aſtres.

Voilà, voilà toute l'aſſemblée des Dieux qui m'appelle; on m'ouvre les portes de l'Empyrée :... la ſeule Junon y met obſtacle! orgueilleuſe! veux-tu m'admettre & m'ouvrir le Ciel, ou aimes-tu mieux que je briſe la divine porte qui me réſiſte? doutes-tu de ma force?.... Je romprai les chaînes de Saturne, j'arracherai le ſceptre à mon père impie, je le reſtituerai à mon ayeul... Que les fiers Titans renouvellent la guerre ſous mes auſpices, je m'armerai de rochers & de forêts, je déracinerai ces montagnes pleines de Centaures, & en les couvrant les unes des autres, je m'ouvrirai la route des aſtres. Chiron verra ſon Pélion exhauſſé ſur l'Oſſa. Le mont Olympe ſera mon troiſième degré au firmament, où je le lancerai lui-même contre les Cieux.

AMPHITRYON.

Puiſſance ſuprême! arêtez cet égarement funeſte, calmez ſa fougue & ce délire inſenſé, mais ſublime.

HERCULE.

Que vois-je! les géans déchaînés apprêtent leurs armes! Tityus briſe ſes fers & ſe dérobe au Tartare! le voilà avec ſa poitrine déchirée, deſtituée d'entrailles, le voilà preſque dans le Ciel!.... Le Cithéron tremble, l'altière Pallène eſt ébranlée dans ſes fondemens, (*ville de Thrace.*) la ruine de Tempé ſe prépare!.... Quoi! déja celui-ci a

détaché la cime du Pinde ! celui-là, le ſommet de l'Oëta !... Que la fureur de Mimas eſt horrible ! (*l'un des géans.*).... Mégère armée de torches fait entendre ſon fouet eclatant ; elle ſaiſit des tiſons ardens, elle oſe les porter à mon viſage !..... L'audacieuſe Tiſiphone avec le bataillon de ſerpens qui entourent ſa tête, me ravit Cerbère, & défend l'entrée du Ténare avec ſes redoutables flames !.... N'eſt-ce point là la race du tyran Lycus, & l'exécrable ſemence de mon ennemi ! (*Il prend ſes enfans pour ceux de Lycus.*) attendez, ma main va bientôt vous réunir à votre père, les traits partis de cet arc ne manquent guère leur but, c'eſt ainſi que doivent être les coups d'Hercule.

AMPHITRYON.

Quelle aveugle fureur le tranſporte ! les deux extrémités de ſon arc redoutable ſe raprochent, il ouvre ſon carquois, la flèche vole en ſiflant : Dieux ! elle a traverſé le col de ſon fils, il eſt bleſſé.

HERCULE.

J'exterminerai le reſte de cette engeance, je parcourrai les réduits les plus ſecrets.... Mais non, il vaut mieux détruire Mycènes toute entière : (*dans ſa fureur, il ſe croit à Mycènes & non à Thèbes.*) il vaut mieux renverſer de mes mains ces murs odieux bâtis par les Cyclopes.... Il faut briſer tous ces obſtacles, enfoncer cette porte... Ce toît

eſt ébranlé, l'exécrable palais eſt percé à jour, j'y vois le fils d'un père ſcélérat qui s'y cache.

AMPHITRYON.

C'eſt ſon malheureux enfant, le fils d'Hercule qui lui tend ſes mains ſuppliantes, qui embraſſe ſes genoux, qui lui demande grace d'une voix attendriſſante. O père dénaturé! ô forfait exécrable! ſpectacle horrible! il le ſaiſit par cette main qui le ſupplie, il lui fait deux fois décrire un cercle autour de lui, & le jette avec fureur. Quel bruit fait ſa tête en ſe briſant! ſa cervelle!.... Elle couvre le parvis!.... Mégare portant ſon ſecond fils entre ſes bras qui lui ſervent d'aſyle, la malheureuſe Mégare s'enfuit égarée & tremblante.

HERCULE (*à Mégare qu'il prend pour Junon.*)

Quand tu te cacherais dans le ſein du maître du tonnerre, ma main ſaura bien t'y trouver & t'en arracher.

AMPHITRYON (*à Mégare.*)

Infortunée! où cours-tu? quel refuge eſpères-tu rencontrer? eſt-il un lieu ſûr contre Hercule en fureur? jette-toi plutôt dans ſes bras, eſſaye de l'attendrir par tes prières.

MÉGARE (*à Hercule.*)

Pardonne, cher époux: reconnais ta Mégare; cet enfant eſt ta vivante image: vois comme il tend à ſon père ſes faibles mains.

HERCULE (*ſaiſiſſant Mégare.*)

Je tiens ma marâtre : ſuis-moi, la punition t'attend, délivre Jupiter de l'hymen honteux qui l'unit à toi : mais auparavant, j'immole ce petit monſtre ſous les yeux de ſa mère.

MÉGARE.

Barbare ! que fais-tu ? tu verſerais ton propre ſang !

AMPHITRYON.

Hélas ! les regards enflamés de ſon père lui ont ôté la vie. La crainte ſeule a fait envoler ſon ame.. mais la redoutable maſſue ! il la balance autour de ſa femme...... Ses os ſont briſés, diviſés en mille parties imperceptibles, ſa tête a diſparu...... Ai-je pu vivre ſi long-tems pour voir ce ſpectacle abominable !... Mais quand le deuil accable, n'a-t-on pas toujours la mort ſous la main.... Précipitons-nous ſur les traits du furieux, offrons-nous à cette maſſue meurtrière. (*à Hercule.*) Barbare ! je ne ſuis pas ton véritable père, j'imprime une tache à ton nom, mon exiſtence ſouillerait ta gloire, extermine-moi donc auſſi.

THÉSÉE (*à Amphitryon.*)

Imprudent vieillard ! vous cherchez la mort : que faites-vous ! fuyez plutôt, dérobez-vous, & du moins épargnez un crime à Hercule.

HERCULE.

Je ſuis content : j'ai ruiné la maiſon d'un Roi infâme. Femme du grand Jupiter ! c'eſt à toi que j'ai immolé ce vil & lâche troupeau : j'ai acquité mes vœux, ils étaient dignes de toi. Ton Argos pourra me fournir encore d'autres victimes.

AMPHITRYON.

Tu n'as pas tout immolé, mon fils ! achève ton ſacrifice, me voici auprès de l'autel, ma tête penchée attend ton bras, je te l'offre, je vais au-devant de tes coups, je les cherche, frappe... Quoi ! tu détournes les yeux ! tu es interdit ! je vois Hercule trembler !.... Le ſommeil appéſantit ſa tête, elle chancelle & tombe : le voilà renverſé avec autant de bruit que le chêne abattu dans les forêts, ou que la digue qui doit offrir un nouveau port à la mer..... Vis-tu encore ? la même fureur qui a donné la mort à tes enfans, te l'a-t-elle donnée à toi-même ?..... Ce n'eſt que le ſommeil, je ſens le mouvement alternatif de ſes artères.... Laiſſons-lui prendre quelque repos, il calmera ſes tranſports & ſoulagera ſa poitrine oppreſſée....... Eſclaves ! enlevez tous ſes traits, de peur qu'il ne les reprenne à ſon réveil.



## SCÈNE II.

### CHŒUR DES THÉBAINS.

PRENEZ le deuil, ô Cieux! vous & les Souverains qui vous régiſſent! livrez-vous à la déſolation, ô terre! ô mobile Océan! & vous encore qui répandez vos rayons ſur ces deux élémens, ô Soleil, dont Hercule a viſité les deux demeures, celle que vous quittez avec l'aurore, & celle qui vous reçoit à la fin du jour!

Déités bienfaiſantes! arrachez de ſon cœur la fureur impie qui le dévore. Rendez le ſens à ſes eſprits.

Et toi qui calmes nos maux, repos de nos ames, meilleure partie de la vie humaine, ô Sommeil! fils d'Aſtrée, frère languiſſant de la Mort, toi qui nous ſuſcites tous ces ſonges mêlés de vérités & d'erreurs, qui nous éclaires & qui nous abuſes plus ſouvent encore ſur l'avenir, père de la vie que tu répares, notre conſolation après les travaux pénibles du jour, notre compagnon pendant la nuit, toi qui viſites les ſujets comme les Rois, qui leur communiques également tes faveurs, & qui pour accoutumer les hommes tremblans à leur deſtruction future, leur enſeignes un ſi long apprentiſſage de la mort! Dieu que nous implorons! appéſantis

bien le repos d'Hercule, engourdis ſes indomptables membres, & ne le délaiſſe que lorſqu'il aura repris ſon ancienne raiſon.

Etendu ſur la terre, voilà que ſon imagination féroce s'occupe & s'agite de ſonges cruels. La rage qui eſt venue le ſaiſir, n'eſt pas domptée encore. Accoutumé à repoſer ſa tête ſur ſon horrible maſſue, il la cherche des mains, il agite inutilement ſes bras, il n'a point encore ceſſé d'écumer, pareil à l'onde agitée long-tems par les aquilons, & qui conſerve ſa furie lorſque le vent n'exiſte plus. Calme les flots inſenſés de ſon délire, rends lui ſon humanité, rends-lui toute ſa vertu.

Mais non, que les Dieux prolongent ſon délire, & qu'il ſuive le cours de ſon aveugle erreur; ſa fureur ſeule peut déſormais le rendre innocent. Après la pureté, l'état le plus heureux, c'eſt d'ignorer ſes crimes.

En revenant à lui, il faudra que ſa poitrine retentiſſe ſous ſes coups, que ſa main victorieuſe frappe les épaules ſur qui l'axe du monde s'eſt repoſé, que le bruit de ſes gémiſſemens plaintifs monte juſqu'au firmament, & deſcende juſqu'au ténébreux empire, juſqu'aux oreilles de Cerbère enchaîné par lui, & rendu maintenant à ſon antre livide, (*Euryſthée l'avait renvoyé à Pluton.*) il lui faudra remplir de ſa voix douloureuſe, & le triſte cahos, & les grotes profondes des mers, & les

airs immenſes où jadis il lança des traits plus honorables. ( *en pourſuivant les oiſeaux du Stymphale : il ſervait alors l'humanité ; il la deshonora en tüant ſa femme & ſes enfans.* ) Il aura trop de crimes à ſe reprocher, pour épargner ſon ſein. Ses coups retentiront dans les trois Empires du monde. ( *le Ciel, la Mer, les Enfers.* )

O traits courageux qu'il porta ! ô carquois ſi long-tems ſuſpendu à ſon col glorieux ! lancez-lui à ſon tour des bleſſures tardives. Maſſue qu'il illuſtra, frappez ſes larges épaules & les durs nœuds de ſa poittine ! qu'il gémiſſe auſſi ſous l'atteinte des douleurs.

Triſtes enfans de ce Héros déplorable ! vous n'avez trouvé la mort, ni en combattant à ſes côtés, ni en immolant les Tyrans, ni en exerçant vos membres à la lutte, au ceſte, au pugilat. Hélas! à peine, à la manière des enfans de Scythie, vous oſiez encore armer vos mains délicates d'un trait leger, le diriger d'un air aſſuré, le lancer, non contre les lions aux crinières flottantes, mais ſur les cerfs timides.

Ombres innocentes ! allez au port du Styx avec tant d'autres victimes de la rage paternelle ; allez, enfans malheureux, ſur cette triſte route que tout humain doit connaître ; allez voir les Déités implacables aigries contre votre père.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE & DERNIÈRE.

HERCULE, AMPHITRYON, THÉSÉE.

HERCULE (*en s'éveillant.*)

Ou ſuis-je ? Quelle eſt cette région, ce climat du monde ? Eſt-ce la plage Orientale, ou la contrée glaciale de l'Ours ? Eſt-ce ici que la mer de l'Heſpérie (*l'Eſpagne.*) impoſe des bornes à l'Océan ? Quel eſt donc l'air que je reſpire ? Quel eſt le lieu où je repoſe....... Je ſuis à Thèbes.......

Mais quels ſont ces cadavres qui jonchent la terre? Mon imagination troublée par les enfers eſt-elle encore dans l'épouvante ! Même après mon rétour, des ſpectres funéraires viennent troubler mon ame..... Je crains de l'avouer, je tremble..... Je ne ſais, non, je ne ſais quel affreux malheur je préſage.... Où eſt donc Amphitrion mon père ? Où eſt ma femme ſi heureuſe & ſi fière de tous nos enfans ? Pourquoi ne vois-je pas ici à mes côtés la dépouille du lion de Némée ? Qu'eſt devenu mon bouclier ? m'a-t-on pris dans mon ſommeil cette maſſue ſur laquelle ſe repoſe ſi voluptueuſement Hercule ? mes traits ? mon arc ? mes armes ? moi vivant, qui a pu me les dérober ? & tant

de dépouilles glorieufes ?....... Quoi ! le fommeil d'Hercule n'a pas infpiré l'effroi ?..... Je veux voir mon vainqueur, je le veux.... Parais, ô mon rival ! né comme moi fans doute de Jupiter & d'une mortelle, & conçu encore dans une nuit plus longue que celle qui me donna le jour...... Quelle horreur je découvre ? les reftes palpitans de mon fils ! ma femme affaffinée !.... Quel nouveau Lycus règne donc à Thèbes ? Hercule revenu dans ces lieux, qui a eu l'audace de fe porter à ces forfaits !..... Habitans de l'Ifmène ! citoyens de l'Attique ! enfans de Pelops, qui touchez aux deux mers, venez, volez à mon fecours ! (*les peuples du Péloponèfe, qui confine à la mer Egée & à l'Ionienne.*) Apprenez-moi quel eft l'auteur de ce lâche affaffinat..... Ma colère immolera tout indifféremment... Qui refufe de me montrer mon ennemi, périra.... Vainqueur d'Alcide, tu te caches ! approche : quand tu aurais le char horrible de Diomède, les troupeaux de Geryon, les protecteurs d'Antée, ne diffère pas le combat. Tout nud, je me préfente à toi, duffes-tu prendre mes armes pour me combattre....... Pourquoi Théfée & mon père fuient-ils mes regards ! pourquoi fe cachent-ils le vifage ?..... Ah ! tous deux différez vos pleurs....... Quel audacieux a égorgé les miens ?.... Mon père ! vous ne me répondez pas !..... O Théfée ! je réclame cette bonne foi que tu as pour tous les hommes, apprends-

moi cet affreux mystère..... (*Théſée était auſſi loyal envers les hommes, qu'infidèle envers les femmes. Farnabe.*) Ils ſe taiſent & ſe cachent les yeux !.... Ils cherchent à me dérober les larmes qu'ils répandent ! D'où peut leur venir cette retenue pour un attentat ſi atroce ?.... Sont-ce les ſatellites de Lycus qui ont vengé ſa mort ? Au nom de tout ce que j'ai fait de mémorable, ô mon père ! au nom de l'inviolable reſpect que je vous ai voué, diſſipez mes inquiétudes : quel eſt le deſtructeur de notre famille ? qui m'a ravi mes armes ?

AMPHITRYON.

Laiſſons ce crime impuni.

HERCULE.

Impuni ! que je reſte ſans vengeance !

AMPHITRYON.

Cette vengeance ſerait plus affreuſe que le forfait.

HERCULE.

Mon pere ! eh ! quelle plus grande calamité pourrait donc nous affliger !

AMPHITRYON.

Vous avez à ce malheur bien plus de part que vous ne penſez.

HERCULE.

O mon père ! regardez-moi en pitié, voyez mes mains ſuppliantes tendues vers vous. Que voulez-

vous dire ? Je tremble de vous toucher : le crime incertain m'entoure, il erre dans ce lieu..... Mais d'où vient ce ſang dont je ſuis teint?... Cette flèche trempée dans le venin de l'hydre, eſt encore fumante !.... Je vois mes traits, je connais le coupable.... Quel autre aurait pu tendre cet arc ? Quelle main aurait pu, en le pliant, diſpoſer cette corde qui me réſiſte à moi-même?..... Mon père ! ſuis-je en effet le coupable ?....... Ils ſe taiſent, je le ſuis.

AMPHITRYON.

Vous n'êtes que la cauſe de notre deuil ; votre marâtre a fait tout le crime ; vous êtes malheureux & n'êtes point coupable.

HERCULE.

Oublie ma naiſſance, ô Jupiter ! tonne de toutes les parties du ciel, & que ta main tardive à défendre tes petits-fils, que ta main ſerve du moins à les venger. Fais retentir toutes les étoiles de l'éclat de ta foudre, que les deux pôles faſſent pleuvoir la flame ſur moi. Qu'on enchaîne mon corps aux rochers de l'onde Caſpienne, que les oiſeaux avides m'y dévorent. Prométhée n'eſt plus ſur le Caucaſe ; pourquoi n'y ſuis-je pas attaché à quelque vaſte ſommet eſcarpé, dépouillé de verdure, pour y ſervir auſſi d'aliment aux vautours ? On devrait enchaîner mes deux bras à l'une &

l'autre

l'autre Simplegade qui font bouillonner l'Euxin : (*les Symplegades ou les Iles Cyanées ſont ſituées à l'entrée de l'Euxin, & couvertes de montagnes qui à la vue paraiſſent tantôt ſéparées, & tantôt réunies.*) en ſe diviſant, elles me déchireraient les membres, & quand ces montagnes inquiètes voudraient ſe rapprocher, mon corps ſerait pour elles un obſtacle invincible, la mer ſerait libre !....... Mais pourquoi ne me précipitai-je point ſur ce bûcher ardent pour y faire jaillir mon ſang impie & conſumer mon corps ?..... Oui, j'y vole & vais rendre Hercule aux enfers.

AMPHITRYON (*à Théſée.*)

L'orage de ſon cœur eſt loin d'être calmé, ſon emportement a ſeulement changé d'objet, il ne veut plus nuire qu'à lui-même, retour naturel de la fureur !

HERCULE.

O terre ! engloutis-moi dans l'abominable aſyle des Furies, dans la priſon du Tartare, dans le lieu de deuil où gémiſſent les ſcélérats, dans des cachots plus enfoncés encore que l'Erèbe, s'il en exiſte, & où je ſois inconnu à Cerbère..... à moi-même. J'irai fixer à jamais ma demeure à l'extrémité de la nature..... Cœur dénaturé ! ô mes enfans, dont les membres ſont épars dans toute l'étendue de ce Palais, qui pourrait dignement vous

pleurer !.... Mes yeux endurcis aux maux, mes yeux ne ſauraient s'ouvrir aux larmes.... Apportez mon épée, mes flèches, ma maſſue..... ô mes fils ! pour l'un de vous je briſerai ces traits ; pour un ſecond, mon arc ; pour un troiſième, je brûlerai cette maſſue homicide, ces flèches trempées dans le ſang de l'hydre. Je dois punir mes armes ; cette main elle-même, cette main qui ſervit ſi bien la haine de ma marâtre, je la ferai dévorer dans le même braſier.

THÉSÉE (*à Hercule.*)

L'erreur paſſa-t-elle jamais pour un crime ?

HERCULE.

Elle en tient lieu, quand elle produit de ſi monſtrueux excès.

THÉSÉE.

C'eſt ici que vous avez beſoin d'Hercule, pour réſiſter au torrent de vos chagrins.

HERCULE.

La honte ne m'a pas abandonné avec la fureur, & je n'aurai point le front d'aller effrayer les peuples de l'aſpect de mon viſage..... Mes armes, mes armes, ô Théſée ! On me les a priſes ; qu'on me les rende, ſi j'ai recouvré mes ſens : ſi ma fureur dure encore, retirez-vous, mon père, je ſaurai bien trouver un chemin à la mort.

AMPHITRYON.

Par les nœuds ſacrés qui nous uniſſent, ſoit qu'en effet je ſois ton père, ou ton nourricier ſeulement; par ces cheveux blancs, ſi vénérables aux cœurs vertueux, ne fruſtre pas ma vieilleſſe de ſon appui; unique ſoutien de ma misère, accorde-moi tes jours! Juſqu'ici je n'ai pu jouir encore de toi; toujours tu m'as fait craindre, & la mer en couroux, & les monſtres, & tous ces tyrans du monde, ennemis des Mânes ou des Autels. Eternellement éloigné de moi, procure-moi enfin la douceur de tes embraſſemens & de ta vue.

HERCULE.

Non, il ne m'eſt plus poſſible de ſouffrir la lumière du jour: j'ai perdu tous mes biens, raiſon, armes, gloire, femme, enfans, mes bras, ma fureur elle-même. On ne ſaurait vivre avec une ame impure, & l'unique remède du crime, c'eſt la mort.

AMPHITRYON.

Tu veux donc me faire mourir moi-même?

HERCULE.

Je veux, en me tuant, vous épargner le ſort de Mégare.

AMPHITRYON.

Te tuer ſous les yeux de ton père!

HERCULE.

Ma rage a déjà ſouillé vos yeux de cet horrible ſpectacle.

AMPHITRYON.

Mon fils! rappelle-toi toutes tes vertus, & fais-toi grace d'une faute unique.

HERCULE.

Me faire grace, moi qui ne la fis jamais à perſonne!....... Tout ce que j'ai fait de vertueux & de grand, m'a été commandé...... L'impiété que je viens de commettre, je m'y ſuis livré de moi-même..... Laiſſez-moi donc, mon père, & rendez mes armes à ma tendreſſe pour vous, à mon deſtin cruel, à la vertu que j'ai trahie. Permettez à mon bras de m'affranchir de tous mes maux.

THÉSÉE (*à Hercule.*)

Quoique rien ne ſoit plus touchant que les prières d'un père, mes larmes jointes aux ſiennes ne pourront-elles point t'attendrir ?.... Relève-toi, Hercule! oppoſe à l'adverſité ton courage ordinaire, rappelle ton ame que les plus grands revers ont toujours trouvée invincible. C'eſt maintenant que tu as beſoin de toi-même. Ordonne à Hercule de vaincre ſa colère.

HERCULE.

O Théſée! vivre, c'eſt approuver mon crime;

mourir de ma main, c'eſt le réparer. Il faut que je purge encore la terre : mon parricide eſt un monſtre impie, énorme, épouvantable qui me ſuit par-tout. O mon bras ! tiens-toi prêt pour le plus grand de tes exploits ; il ſurpaſſera tes douze travaux enſemble..... O lâche ! tu balances ! tu n'as de force que contre les enfans & leurs mères tremblantes..... Si l'on me refuſe encore mes armes, je vais déraciner la forêt du Pinde, brûler les bois conſacrés à Bachus, réduire le Cithéron en cendres : je renverſerai les maiſons ſur leurs Maîtres, les Temples ſur leurs Dieux ; je m'enterrerai ſous les ruines de Thèbes, & ſi ſes murs, en s'écroulant ſur moi, ne ſont qu'un fardeau trop léger pour mes épaules, la terre qui eſt ſuſpendue au milieu du monde, qui ſépare l'empire des Dieux du Ciel, je la ferai tomber ſur ma tête, elle m'écraſera de ſon poids.

AMPHITRYON.

Je vous rends vos armes.

HERCULE.

Et moi, je reconnais le père d'Hercule..... Voilà le trait qui perça mon fils.

AMPHITRYON.

C'eſt Junon qui l'a dirigé.

HERCULE.

Je le dirigerai à mon tour.

AMPHITRYON (*bas.*)

Mon cœur palpite de frayeur & tout mon corps eſt tremblant.

HERCULE.

La flèche eſt diſpoſée.

AMPHITRYON (*à Hercule.*)

Quoi! maître de vos ſens & déſormais ſans fureur, vous attentez ſur vous-même !..... Eh bien! décidez donc de mon ſort, je ne vous demande plus rien, je ſaurai mettre ma douleur en ſûreté.... Seul hélas ! vous auriez le pouvoir de me conſerver mon fils, de ne pas m'en priver à jamais. Il n'eſt plus en vous de me rendre miſérable, mais vous pouviez, barbare! vous pouviez me rendre encore heureux. Prononcez enfin & ne laiſſez pas davantage en ſouffrance & votre cauſe & votre renommée. Eſt-ce la vie, eſt-ce la mort que vous choiſiſſez ? Mon ame accablée par la vieilleſſe, & bien plus encore par le poids de ſes maux, mon ame prête à s'envoler, erre déjà ſur mes lèvres.... Peut-on ſe faire tant preſſer pour accorder la vie à ſon père !.... A votre exemple, je ne veux plus différer, & ce fer va ſe plonger dans mon ſein.... Ici, ici même, on me verra étendu ſans vie : ce ſera le crime d'Hercule redevenu ſage.

HERCULE.

Pardon, ô mon père! pardon : arêtez votre

main, je vivrai.... O mon courage! obéiſſez, ſoumettez-vous à l'autorité paternelle. Que cette victoire ſoit ajoutée à mes autres travaux.... Théſée! relève mon père abattu & proſterné devant moi, ma main impure craint de toucher ce ce que je révère.

AMPHITRYON.

Et moi, je la baiſe, cette main qui ſera encore mon appui. En l'approchant de mon cœur malade, j'en chaſſerai les peines qui le déchirent.

HERCULE.

Quel lieu choiſir pour mon exil!... Où me cacherai-je? quelle terre deviendra ma retraite & mon tombeau! Toutes les ondes du Tanaïs, du Nil, du rapide fleuve de la Perſe, (*le Tiger.*) du Rhin toujours impétueux, toutes celles du Tage qui enrichit l'Ibère, pourront-elles jamais me rendre ma pureté? Quand le Méodis ferait paſſer dans mes veines tous les flots de l'Euxin; quand je ſerais entouré de toutes les eaux de l'Océan, mon crime reſterait toujours là, toujours ineffaçable.

Irai-je dans les climats de l'Orient, de l'Occident? Connu par tout le globe, je me ſuis privé moi-même d'un lieu d'exil. Le monde me rejettera. A la vue de mon forfait, les Aſtres ſe ſont arêtés, ils ont changé leur cours; le Soleil a vu Cerbère avec moins d'horreur....

S 4

O tête fidèle & chère! Théſée ! cherche-moi une retraite lointaine, inacceſſible aux autres humains, & puiſque c'eſt ton ſort d'aimer toujours les criminels, rends-moi ſervice pour ſervice : (*Théſée avait été conſtamment l'ami de Pirithoüs, malgré ſes attentats.*) j'ai rompu tes fers au Tartare ; par grace, viens m'accompagner encore dans ces aſyles ténébreux ; j'y demeurerai caché.... Mais non, j'y ſuis trop connu.

THÉSÉE.

Je te conduirai plutôt dans ma patrie. (*Athènes.*) Mars t'y rendra ton innocence & tes armes : cette terre qui purifie les Dieux, ſaura bien auſſi purifier Alcide. (*Mars ayant tué Alyrothius qui lui avait enlevé ſa fille ; Alcide fut appellé en Juſtice auprès d'Athènes, & déclaré abſous par tous les Dieux. Farnabe.*)

---

Le ſujet de cette Tragédie eſt le même que celui d'Euripide. (*Voyez la ſeconde Part. du ſecond Volume, pag. 282 & ſuiv.*) Mais la marche des deux ouvrages n'a aucune reſſemblance, & autant l'Auteur Grec a répandu de ſimplicité dans ſa diction, autant Sénèque a prodigué d'images qui, au défaut d'être giganteſques, joignent celui d'éloigner continuellement le ſpectateur de l'objet principal auquel il devrait s'attacher.

L'idée d'oppoſer Hercule à Hercule même eſt



J. D. Dugourc del. Ingouf Junior Sculp.

GARDE.

vraiment ſublime, & la tendreſſe de Mégare, le délire d'Alcide, le déſeſpoir auquel il ſe livre quand il reconnait ſon crime, ſont autant de tableaux dignes du Théâtre, ainſi que la ſcène dans laquelle il immole ſa femme & ſes enfans qu'il prend, les uns pour les fils de Lycus, & l'autre pour Junon. Le meurtre de ces différens perſonnages aurait été atroce ſur le Théâtre, mais il n'eſt aperçu que par Amphitrion qui le raconte au peuple, & le peuple voit ſeulement Hercule qui paraît & diſparaît tour à tour pour atteindre ſes victimes qui lui échapent. Tous ces traits feraient beaucoup plus frapans, s'ils n'étaient affaiblis par une déclamation continuelle, & ſur-tout par une deſcription des enfers, pleine de beautés à la vérité, mais auſſi déplacées que l'énumération géographique des fleuves dans leſquels Alcide veut laver ſon crime.

» Vous prétendez faire un Poëme, dit Horace : » le début en eſt magnifique, & ne promet rien » que de grand : puis vous vous amuſez à dé- » crire le Rhin, l'Arc-en-ciel, un Autel de Dia- » ne, un Bois ſacré, ou les détours d'un ruiſſeau » qui s'échape avec un doux murmure au travers » d'une campagne délicieuſe. Ce ſont des ban- » des de pourpre qui jettent un grand éclat, je » l'avoue, mais ce n'eſt pas là leur place. Peut- » être excellez-vous à peindre un cyprès ; c'eſt un

» talent, mais que fait un cyprès dans un tableau,
» quand celui qui vous paie veut que vous le re-
» présentiez au milieu d'un naufrage, se sauvant,
» après avoir tout perdu, sur une des planches des
» débris de son vaisseau? Nous faisons comme un
» Potier présomptueux & mal habile qui veut dé-
» buter par un grand vase : après avoir fait tour-
» ner sa roue, tout son travail aboutit à faire un
» petit pot «. *Incœptis gravibus, &c. Art. poet. v.* 14.

*COSTUME de Thésée, ou Prince guerrier.*

La *Tunique* intérieure de laine blanche; celle de dessous de même étoffe & de même couleur, brodée en or sur les bords, ainsi que les manches qui sont très-courtes.

La *Chlamyde* de couleur pourpre, & sans doublure.

La Cuirasse de buffle, couverte d'ornemens d'or & de bandes d'airain, ainsi que le casque & le bouclier qui sont aussi d'airain enrichi d'or.

Les doigts du pied marqués, & le cothurne formé de bandes de laine pourpre.





# HERCULE SUR LE MONT OËTA.

## TRAGÉDIE.

### PERSONNAGES.

HERCULE.
HYLLUS.
ALCMÈNE.
Chœur d'Etoliennes.
Une Nourrice.
DÉJANIRE.
IOLE.
PHILOCTÈTE.
Chœur de Filles d'Œchalie.
LYCAS, perſonnage muet.

*La ſcène eſt en Eubée, dans la première ſcène & dans le Chœur ſuivant; le reſte de la Tragédie ſe paſſe à Trachine.*

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE (*ſeul.*)

Père des Dieux, dont la foudre élancée de ta main ſe fait ſentir à la double demeure du ſoleil, règne déſormais ſans crainte ! je t'ai ſoumis tous

les climats que Nérée environne. Tu n'as plus besoin de tonner, les perfides Rois sont vaincus, les tyrans sont anéantis : j'ai triomphé de tout ce que tu avais à foudroyer. Cependant, ô mon père ! on me refuse encore le Ciel, quoique par-tout j'aie paru digne de Jupiter, & que ma marâtre elle-même le publie. Pourquoi différer mon apothéose ? A-t-on peur qu'Atlas ne puisse plus porter le Ciel surchargé d'Hercule ? peut-on refuser de m'admettre aux Astres ? ô mon père ! la mort elle-même m'a renvoyé à toi. J'ai surmonté tous les travaux que la terre, l'onde, l'air & le Tartare ont pu me susciter. Aucun Lion ne ravage plus les plaines de l'Arcadie, le Stymphale n'a plus de fléaux, le Ménale plus de monstres, la mort du dragon a répandu dans l'univers tout l'or des Hespérides, l'hydre est écrasée, les chevaux du tyran de l'Hèbre ont disparu avec lui ; j'ai ravi les dépouilles des guerriers de Thermodon, j'ai vu la demeure de l'éternel silence, j'en suis sorti, j'en ai tiré le noir gardien, je l'ai montré au soleil épouvanté ; j'ai dissipé sans retour l'ame du géant de Lybie, Busiris est tombé en expiation sur son autel ; cette seule main terrassa les trois corps de Géryon, & le taureau fatal aux cent villes de Minos : tout ce que la terre avait engendré pour le malheur des hommes, j'en suis vainqueur, & par moi il n'a plus été permis aux Dieux de la faire dévaster. Si l'univers

ne m'offre plus de travaux, & ma marâtre plus de périls, rends un père à ſon fils, donne l'Olympe au courage : ô mon père ! il n'eſt pas néceſſaire que tu m'en indiques la route, permets-moi ſeulement de monter à toi, je ſaurai y parvenir. Si tu crains que ce globe n'enfante des monſtres, ordonne lui de ſe hâter, tandis qu'Hercule l'habite encore. Quel autre en effet pourrait les combattre, & mériter la haîne de Junon? j'ai mis ma gloire en sûreté, j'ai ſu l'éterniſer parmi les peuples. Je me ſuis fait connaître à l'Ourſe glacée de Scythie, à l'Indien que le ſoleil décolore, au Cancer brûlant du Midi. Tu le ſais, grand Titan ! j'ai volé dans tous les climats au-devant de tes rayons, & ta lumière n'a pu ſuivre la rapidité de mes triomphes. J'ai été au-delà du cercle que tu parcours, & j'ai pouſſé ma carrière plus loin que celle du jour. Je me ſuis ſubordonné la nature, la terre m'a manqué, j'ai vaincu la nuit; j'ai pénétré juſqu'à l'extrémité du cahos, & par un privilége qui n'appartient qu'à moi, j'en ſuis revenu juſqu'à ce globe. J'ai briſé toutes les menaces de l'Océan, & nulle tempête n'a pu dompter le plus frêle navire monté par moi.

Quels autres exploits ne pourrais-je pas raconter encore?

O mon père! le ſuperbe empire de ton Epouſe, l'air n'a plus de monſtres à offrir à ſa haîne, la

terre craint d'en produire : je ne trouve plus de travaux, on m'en refuse par-tout; il n'y a plus rien de monstrueux au monde que la valeur d'Hercule. Quelles victoires ne dois-je pas à mes bras tout seuls ? dès le berceau, je domptais les plus affreux serpens, les travaux qu'on m'imposait étaient insuffisans pour rassasier mon courage; ma vie n'a pas un seul jour qui ne soit signalé par une grande action. Que de périls n'ai-je pas affrontés sans attendre l'ordre d'Eurysthée ?

Mais que m'a-t-il servi d'avoir délivré le monde de tant de fléaux ? Junon les a placés dans le Ciel; ils ne tourmentent plus les hommes, mais ils alarment les Dieux. Le Cancer que j'ai tué, maintenant étoile funeste, le Cancer brûle le monde; l'Astre de Lybie dévore les moissons; le Lion, nouvel ornement du Zodiaque, précède la Vierge Astrée dans le Ciel, & secouant fièrement sa crinière ardente, il pompe toute l'humidité de l'Auster, il boit tous les nuages. Tous les monstres que j'ai vaincus brillent dans l'Olympe, & usurpent mon rang. Et moi, leur vainqueur, je vois d'ici-bas ce peuple de vaincus érigés en Dieux. Pour me rendre le Ciel redoutable, Junon y a placé ces horribles animaux. Mais dût-elle dans sa fureur, dût-elle rendre ce Ciel pire que la terre, pire que le Styx; en dépit d'elle, Hercule y montera.

Si après tant de peine & de gloire, je ne mérite

point les Aſtres, je ferai toucher le Pélore à l'Italie, & la Sicile ne formera plus qu'un continent avec elle; parle, & je chaſſe la mer qui ſépare ces deux contrées; je fais diſparaître l'Iſthme de Corinthe, j'ouvre une nouvelle route aux vaiſſeaux de l'Attique; je change l'univers, je creuſe de nouveaux lits au Danube & au Tanaïs.

Jupiter! je t'en conjure, donne-moi des Dieux à défendre; tu pourras te diſpenſer d'amaſſer des foudres dans la partie du Ciel que tu confieras à mon courage; ſoit que tu me charges du pôle glacial, ou de la zône brûlante, crois que tes Divinités y ſeront en ſûreté. Pour avoir terraſſé un ſerpent, Apollon a des Temples à Cyrrha, & une demeure dans l'Olympe. Son ſerpent valait-il mon hydre? Bachus & Perſée ont obtenu l'immortalité: eh! qu'eſt-ce que la conquête de l'Inde, & la mort de Méduſe?

O Jupiter! quelle amante te donna jamais un fils plus digne de la Divinité? je te demande le Ciel que j'ai porté.

Toi, cependant, fidèle compagnon des travaux d'Hercule, Lycas! porte à ſon épouſe ces nouveaux trophées de ſon époux, ces glorieuſes preuves de la déroute d'Euryte. (*Roi d'Œchalie, & père d'Iole.*) Eſclaves! qu'on m'amène les victimes au haut du Cénée, (*promontoire de l'Eubée.*) dans ce temple

fameux de Jupiter, d'où l'on voit trembler l'Eubée ſous le ſoufle de Notus.

---

## SCÈNE II.

*Chœur de jeunes Oëchaliennes qui pleurent la ruine de leur patrie.*

LE CHŒUR.

ON eſt trop heureux quand on perd le jour en même-tems qu'on voit périr ſa patrie; une vie traînée dans les douleurs lentes n'eſt plus rien que la mort. Quand on porte un pas ferme au-devant de ſa deſtinée, & qu'on s'élance avec courage dans la fatale barque, on ne voit pas ſes mains captives chargées de chaînes, on ne ſert point d'ornement aux pompes triomphales. On n'eſt jamais malheureux quand on ſait mourir. Délaiſſé au milieu des murs par un navire trompeur, en proie à Notus déchaîné contre Borée, à Zéphyr luttant contre Eurus, on ne s'empare point d'une planche échapée au débris, on ne ſe tourmente pas pour trouver un rivage au milieu de l'Océan, on eſt prêt à rendre ſoudain la vie, plutôt que d'endurer le naufrage.

Mais nous, infortunées! les larmes tombent de nos yeux, nos chevelures ſont ſouillées des cendres de

de notre patrie, & nous n'avons pu périr, ni dans ces tourbillons de flame rapide, ni dans le tumulte de ces assauts cruels. La mort n'est que pour les heureux; elle nous fuit.

Nous restons debout, hélas! au milieu des ruines, & l'enceinte de nos murs se change en déserts; nos superbes Temples en de viles chaumières! Le cruel Dolope nourrira ses troupeaux dans les cendres d'Oëchalie: (*Peuple de Thessalie, pris ici pour désigner les Grecs.*) dans ces lieux où nos Palais ne sont plus, le Pasteur de Thessalie fera entendre sa flûte grossière, il y chantera notre destruction: lorsque le tems aura roulé quelques siècles encore, on cherchera la place de nos remparts.

On nous entraîne à Trachine, dans des rochers arides, brûlans, infructueux, suffisans à peine aux animaux des bois. Tristes captives, les plus heureuses d'entre nous iront habiter les bords du rapide Inachus, ou les murs de Dircé (*Thèbes.*) qu'environne le faible Ismène, patrie de la mère du cruel Hercule.

Quel dur rocher de Scythie a formé cet homme féroce? Est-ce le Rhodope, ou l'Athos sourcilleux qui a créé ce nouveau Titan? de quel monstre de la Caspienne a-t-il sucé le lait? Non, ce n'est pas le fruit d'une jouissance prolongée pendant deux nuits; il est faux que pour lui donner l'être, le

firmament ait retenu ſi long-tems les étoiles, que l'aſtre du matin ait fait remplir ſa fonction par Heſpérus, & que la Lune, en traînant ſa carrière, ait arêté celle du Soleil.

Ses membres ſont impénétrables aux bleſſures, le fer s'émouſſe en le touchant; il eſt plus dur que le chalybe: (*l'acier.*) ſon corps nud briſe les plus fortes armes, c'eſt un rocher qui les fait réjaillir: il brave le deſtin, provoque la mort qui ne ſaurait le dompter; il eſt inſenſible aux lances meurtrières, aux traits décochés par les bras des Scythes, aux flèches des Sarmates, à toutes celles que le Parthe fait lancer avec la mort, le Parthe bien plus terrible que le Crétois.

Seul, il a renverſé les murs d'Oëchalie; rien ne ſaurait lui réſiſter; ce qu'il veut vaincre eſt déjà vaincu. Quelle déſolation n'a-t-il pas cauſée dans le monde? Sa vue ſeule eſt plus forte que le deſtin, & pour être anéanti, il ſuffit de voir les menaces de ſon front. Jamais le vaſte Briarée inſpira-t-il plus d'effroi? Fut-on jamais plus tremblant à l'aſpect du ſuperbe Gygès exalté ſur les monts de Theſſalie pour atteindre les Cieux avec ſes mains de ſerpens? Hélas! les plus grands monſtres ſont toujours armés de la plus grande puiſſance. Tous nos maux ſont comblés. Malheureuſes! nous avons vu Hercule en fureur.

IOLE,

O douleur ! ce ne ſont plus les Temples de nos Dieux tombés avec eux, nos foyers détruits, nos pères brûlés avec leurs enfans, les Immortels avec les hommes, les Autels avec les tombeaux; ce ne ſont plus ces calamités communes que nous devons déplorer. La fortune appelle ailleurs nos larmes, & ma deſtinée m'ordonne de former bien d'autres plaintes. Par laquelle commencer ! par laquelle finir ! Confondons tous ces maux, puiſque la nature ne nous a donné qu'une ſeule poitrine, faiſons-la retentir de coups qui égalent nos malheurs. O Dieux ! transformez auſſi mon corps en marbre gémiſſant ſur le Sipyle. (*comme Niobé.*) Précipitez-moi ſur les rives de l'Eridan, où les Phaëtontiades, plaintive forêt, ſe déſolent ſans fin. (*Les ſœurs de Phaéton : elles furent ſi ſenſibles à ſa mort, que les Dieux les métamorphoſèrent en peupliers, & leurs larmes en ambre.*) Cachez-moi dans l'onde Sicilienne où gémit la Sirène de Theſſalie. Emportez-moi dans les bois de la Thrace, où l'oiſeau de Daulide pleure à l'ombre de l'Iſmare le jeune & malheureux Itys. Donnez à ma figure toute la triſteſſe de mon ame, & que les échos de l'âpre Trachine ne répondent qu'à mes gémiſſemens. La fille de Cynare conſerve ſes pleurs. (*Mirrha qui conçut de l'amour pour ſon père, & qui s'étant gliſſée pendant la nuit dans ſon appartement, ſans*

*en être reconnue, eut Adonis de cet inceste. Mirrha fut changée en un arbre aromatique qui porte son nom, & qui distille la myrrhe.* La triste Alcyone gémit & pense éternellement à Céyx. Niobé se survit. Philomèle fuit les humains, Procné s'accuse encore en soupirant de la mort de son fils.

Hélas! pourquoi mes bras ne sont-ils pas encore couverts de plumes nouvelles? Je ne serai heureuse que lorsque les bois deviendront mon séjour, lorsque me fixant sur cette terre paternelle, j'y viendrai retracer notre ruine, & que la Renommée ajoutera Iole à tous les oiseaux infortunés.

J'ai vu, j'ai vu la déplorable destinée de mon père, lorsque frappé par la mortelle massue, il a été renversé sans vie au milieu de son Palais. (*Hercule, avant de ruiner Œchalie, demanda à Euryte Iole sa fille, avec promesse de laisser à ce Prince la vie & la couronne. Iole qui ne l'aimait point, refusa sa main; Hercule la menaça de donner la mort à son père & à sa mère. Iole préféra ce malheur au désespoir d'épouser un homme qu'elle haïssait. Delrio, Hyginus.*) O mon père! si le sort vous avait honoré d'un tombeau, avec quelle piété j'en embrasserais les marbres! Ai-je pu sans mourir, ai-je pu envisager ton trépas, ô jeune & déjà si courageux Toxée? Mais pourquoi pleurer le sort de mon frère, de mes parens? la mort ne leur

a-t-elle pas donné l'éternel repos ? Je ne dois gémir que sur mon destin. Malheureuse captive, je vais tourner le fuseau au gré d'une maitresse impérieuse, jusqu'à ce que ma beauté fatale mette le comble à tous mes maux. Notre empire est détruit, parce que je n'ai point voulu d'Hercule pour mon époux, & voilà que je suis son esclave.

LE CHŒUR.

Princesse digne de pitié ! pourquoi vous rappeller l'éclat de votre père & la gloire de vos ancêtres ? Effacez de votre mémoire cette fortune passée.

Heureux quand on peut plier devant un maître, & reconnaître un Roi en déguisant son visage ! Supporter le malheur sans se plaindre, c'est en avoir émoussé la pointe, c'est en avoir soutenu le faix.



# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

La Nourrice, DÉJANIRE, LYCHAS, personnage muet.

LA NOURRICE.

QUELLE ſanglante douleur aiguillonne une femme, quand elle vit ſous le même toît avec la maitreſſe de ſon époux ? Scylla & Charybde qui replient avec tant de fracas les vagues Siciliennes, ſont bien moins à craindre, & tous les monſtres ſont préférables à cette deſtinée.

Depuis que les charmes de cette captive nouvelle embelliſſent ces lieux, & que ſemblable à un jour pur, ou telle que l'aſtre éclatant d'une nuit ſereine, Iole eſt venue briller parmi nous, Déjanire, la furieuſe Déjanire ne ſe poſſède plus ; ſon regard eſt auſſi farouche que celui de la tigreſſe Arménienne qui bondit en découvrant un ennemi, ou d'une Ménade qui reçoit Bachus dans ſon ſein, & qui ſaiſit le thyrſe homicide.

Incertaine où elle portera ſes pas, elle réfléchit un inſtant ; puis furieuſe, elle ſe porte dans toute la maiſon d'Hercule ; cette maiſon lui offre

trop peu d'eſpace, elle court, ſe promène, s'arête. Ses traits annoncent tout ſon reſſentiment; il n'en reſte plus au fond de ſon cœur. Elle menace & pleure; elle change de couleur & n'en garde aucune; ſes tranſports lui impriment continuellement de nouveaux viſages. Elle rougit, elle pâlit, ſa douleur erre ſous toutes les formes; elle ſe plaint, elle implore, elle gémit.... J'entends le bruit de la porte qui s'ouvre, elle arrive d'un pas précipité; les mots confus qui lui échapent, annoncent la ſecrète agitation de ſon ame.

DÉJANIRE.

Dieu de la foudre! quelque partie du ſéjour azuré que tu preſſes, fais-en pleuvoir un monſtre capable de me venger de ce traître; pouſſe de ton ſein immenſe quelque ſerpent plus fécond en têtes que celui de Lerna, quelque fléau invincible, cruel, affreux, épouvantable, dont il ne puiſſe ſoutenir les regards. Ou ſi tu n'as plus de monſtre pour lui, revêts mon ame d'une forme monſtrueuſe, elle ſaura lui faire ſouffrir tous les maux enſemble; donne-moi une figure qui réponde à mon reſſentiment. Les menaces ne ſauraient plus tenir dans mon ſein.

Parjure! pourquoi parcours-tu les derniers replis de la terre & du monde? pourquoi deſcends-tu chercher des périls au Tartare? Les

monſtres que tu réclames, viens les chercher dans mon cœur. O Junon! remets-moi ta haine; que je devienne la marâtre d'Alcide, il eſt mort : uſe à ton gré de mon bras, ô Déeſſe ! emploie ma vengeance. Quel crime m'ordonnes-tu ? J'en ai trouvé un.... Tu héſites ? Femme de Jupiter ! je n'ai pas beſoin de toi, ma rage me ſuffit.

LA NOURRICE.

O ma fille ! renfermez ces plaintes d'un cœur qui s'égare, & ces flames qui vous emportent; mettez un frein à votre fureur, montrez-vous l'épouſe d'Alcide.

DÉJANIRE.

La captive Iole donnerait des frères à mes enfans ! Une eſclave deviendrait la belle-fille de Jupiter ! Si je ne me venge point, on verra la flame & le torrent rouler enſemble dans le même lit, on verra Caliſte ſe plonger dans l'onde. Ingrat ! tu as porté le ciel, & le monde te doit la paix; mais je te réſerve un danger plus redoutable que ton hydre, le reſſentiment de ta femme; il ſurmontera toute la fureur des volcans de l'Ethna. Si tu as toujours été vainqueur, ne te flatte pas, mon cœur t'attend.

Une captive me ravirait ma couche ? Je craignais encore les monſtres pour toi, je ne les crains point; les autres fléaux ſont paſſés : en leur place

je ne vois plus qu'une odieuſe courtiſane. O Maître des Dieux ! ô radieux Titan ! j'ai été l'épouſe d'Hercule lorſqu'il craignait encore ; les vœux que j'ai faits pour lui, une rivale en profite, c'eſt pour elle que je les vois accomplis ! pour elle, Dieux cruels ! que vous m'avez exaucée, pour elle ſeule qu'il revient à Trachine !

O reſſentiment que nul ſupplice ne ſaurait aſſouvir ! trouve-moi des tortures horribles, inouies, révoltantes. Apprends à Junon elle-même juſqu'où la colère peut monter ; elle ne ſait pas encore ſe venger.

Parjure ! c'était pour moi que tu volais aux combats, que tu teignais de ſon ſang l'onde fugitive d'Acheloüs, lorſque tantôt ſerpent volumineux, & tantôt énorme taureau, il t'offrait en lui ſeul mille monſtres à terraſſer ? J'ai ceſſé de te plaire ; une eſclave m'a ravi ton amour, elle n'en jouira pas long-tems. Le dernier jour où tu entreras dans mon lit, ſera le dernier jour de ta vie.

Mais quoi ! déjà je languis, mes menaces tombent ! ma colère expire ! d'où vient ce changement ? Je perdrais ma fureur ! je reprendrais l'ame d'une épouſe ! honteuſe faibleſſe ! pourquoi arêter l'accroiſſement de mon courroux ! pourquoi rompre le feu qui me dévore ? Laiſſe-moi tout mon emportement. Junon, ſans que je l'invoque, Junon dirigera ma main.

LA NOURRICE.

Inſenſée ! quel forfait méditez-vous ? Qui ? vous ! donner la mort à un époux dont le dernier jour comme le premier, eſt ſignalé par de ſi grands traits, dont la renommée fait retentir le nom juſqu'au ciel ! La terre qu'il a vengée s'ébranlerait pour vous punir : la maiſon de votre père, (*Oënée, Roi d'Etolie.*) votre Etolie ſeraient d'abord dévaſtées, les pierres, les flambeaux fondraient de toutes parts ſur votre tête coupable ; le monde entier s'armerait pour ſon bienfaiteur ; vous ſeriez ſeule en butte au reſſentiment de la nature entière. Duſſiez-vous échaper à la terre & au genre humain, celui qui lance la foudre n'eſt-il pas le père d'Alcide ? Voyez déjà les rochers menaçans pleuvoir ſur vous de toute l'immenſité des cieux, voyez le jour rempli d'un pôle à l'autre des bruyans éclats du tonnerre. Vous n'auriez pas même alors la reſſource de la mort ; le Dieu qui la tient ſous ſon empire eſt l'oncle d'Hercule. De quelque côté que vous cherchiez un aſyle, vous y trouverez des Dieux, ſes parens.

DÉJANIRE.

J'avoue que le crime où je me porte eſt le plus effroyable des crimes, mais mon cœur veut que je le commette.

LA NOURRICE.

Vous y trouverez la mort.

DÉJANIRE.

Je mourrai la femme d'Alcide; aucun jour, en diſſipant la nuit, ne me verra ſeule dans ma couche, une captive n'y tiendra point ma place. Du couchant, le ſoleil viendra éclairer le monde; le pôle glacial ſe placera au-deſſus de l'Inde; Phébus fera ſentir aux Scythes les roues brûlantes de ſon char, avant que les beautés de Theſſalie me voient abandonnée; j'aime mieux éteindre de mon ſang mon flambeau d'hyménée. Que le traître périſſe ou qu'il me tue; qu'il ajoute une épouſe à tous les monſtres terraſſés par lui, qu'il me mette au nombre de ſes travaux : en mourant, je veux de tout mon corps embraſſer le lit d'Alcide; je veux ne deſcendre chez les Mânes qu'avec le titre de ſon épouſe, & je n'y deſcendrai point ſans être vengée. Si l'odieuſe captive a déja dans les flancs quelque preuve de l'infidélité de mon Hercule, je l'en arracherai moi-même, j'accablerai la Courtiſane de torches vengereſſes : le cruel pourra m'immoler, mais je n'expirerai que ſur le corps de ſon Iole qui mourra avant moi. On eſt heureux encore lorſqu'en tombant on entraîne ſon ennemi dans ſa chûte.

LA NOURRICE.

Malheureuſe! vous vous plaiſez à nourrir vous-

même vos chagrins, à fomenter cette vaſte douleur qui vous dévore, à craindre ce qui n'eſt plus à craindre; car enfin Hercule a aimé Iole, mais lorſqu'elle était la fille d'un Roi puiſſant & l'héritière de ſon ſceptre. De Reine, cette Iole eſt devenue eſclave; l'amour qu'elle avait inſpiré, a perdu ſes forces, la misère a détruit ſon empire: on aime ce qu'on n'obtient pas, on devient indifférent pour ce qu'on poſſède.

DÉJANIRE.

Non, la miſère même de l'objet que nous aimons, nous rend plus paſſionnés. On chérit en lui juſqu'au déſaſtre qui l'a privé de ſes foyers, juſqu'à la perte de l'or & des diamans qui embelliſſaient ſa chevelure. Les cœurs ſenſibles n'aiment-ils pas les peines mêmes de leurs amis?

LA NOURRICE.

C'eſt l'uſage d'Hercule de prendre de l'amour pour toutes ſes captives, mais cet amour eſt paſſager. A peine a-t-il été le maître de la ſœur de Priam, qu'il l'a cédée à Télamon. (*Héſione dont il lui fit préſent parce qu'il était monté le premier ſur les murs de Troye.*) Toutes ces femmes, toutes ces vierges qui lui plurent, il les abandonna ſoudain. Si dans un moment d'inconſtance, il ravit les faveurs d'Augé jeune Arcadienne & Princeſſe de Pallas, il refuſa d'élever le fruit de ſon caprice. (*Hercule*

*poussa la barbarie jusqu'à exposer sur la mer Augé & son enfant enfermés dans un coffre.*) Vous parlerai-je de toutes ses autres maitresses? des Thespiades pour qui sa flame fut de si peu de durée? (*les filles de Theutras. Voyez pag. 223.*)

Hôte de la Reine de Lydie, (*Omphale*) Hercule brûlant d'un autre amour, fila pour elle, & ses doigts robustes tournèrent la trame humectée: pour lui plaire, il détacha de son épaule la dépouille du redoutable lion, ses cheveux furent ceints d'une mître: esclave de l'amour, il souffrit que la myrrhe des Sabéens parfumât sa tête horrible: sa passion fut véritable, mais elle s'envola bientôt.

Reine! après ces flames passagères, les époux redeviennent plus constans: croyez-vous qu'Alcide puisse vous préférer une captive, la fille de son ennemi?

DÉJANIRE.

Dans les bois, nuds encore, la première verdure que fait éclorre l'haleine de zéphir, a plus d'éclat & de fraîcheur; mais quand le Borée se déchaîne après les pluies du Nothus, quand ses cruels frimats moissonnent le feuillage, on n'apperçoit plus que des troncs dépouillés & tristes; telle la beauté d'une femme, en se repliant sur le cours de ses ans, perd successivement une partie de ses attraits: je n'ai plus mes premiers charmes, mes grossesses leur ont été fatales: mère, je suis

moins belle aux yeux d'Hercule, l'âge commence à m'appésantir.

Vois, au contraire, vois cette captive, & les attraits séduisans de sa tête : quoiqu'elle ait perdu cette fierté de son rang, & que l'habit d'esclave la dépare, ses funestes agrémens percent encore à travers ses malheurs, & la fortune ennemie n'a pu lui ôter que la royauté. O Nourrice ! voilà ce qui déchire mon cœur, voilà ce qui me ravit le sommeil. J'étais la plus heureuse épouse du monde; toutes les beautés m'enviaient le lit d'Hercule, & fatiguaient les Dieux de leurs plaintes; j'étais la mesure de tous leurs vœux. Maintenant où trouver un autre Jupiter pour mon beau-père? où trouver un époux égal à celui qui m'échape ? Eurysthée lui-même qui lui donne la loi, Eurysthée lui est inférieur. Ce n'est qu'un malheur commun d'être chassée de la couche d'un Roi, c'est une calamité horrible de descendre de celle d'Hercule.

LA NOURRICE.

Nos enfans nous ramènent souvent les cœurs de nos époux.

DÉJANIRE.

Les enfans de plusieurs femmes ne servent qu'à partager le lit du même amant.

LA NOURRICE.

Cette Iole qui vous tourmente, Hercule vous en fait don, elle est votre esclave.

DÉJANIRE.

Cet Hercule que l'on voit parcourir les cités en triomphateur, couvert des glorieuſes dépouilles du lion de Némée, qui, à ſon gré, donne les ſceptres, ou les ravit aux malheureux, dont les Serres reculés à l'extrémité du globe, chantent les exploits brillans, qui eſt ſi fameux dans les climats les plus lointains, cet Hercule n'eſt qu'un volage; il n'eſt pas animé par la véritable gloire; il ne parcourt point le monde pour s'égaler à Jupiter, ni pour agrandir encore ſon nom dans les villes de la Grèce : il n'eſt errant que pour trouver de nouvelles amours, pour entrer dans les lits des vierges : celles qu'on lui refuſe, il les enlève; ſon amour retombe en fureur ſur les peuples, il cherche des maitreſſes parmi les ruines : & cet excès monſtrueux de vices ſe nomme vertu! C'eſt ainſi qu'eſt tombée la puiſſante Oëchalie, (*patrie d'Eurythe, père d'Iole.*) le même jour l'a vue briller & s'éteindre : l'amour a cauſé ſa chûte. Tout père qui refuſe ſa fille à Hercule a tout à craindre : qui ne veut être ſon beau-père, eſt ſon ennemi. Mon époux, quand il n'eſt pas gendre, mon époux eſt un furieux.

Et je pourrais encore retenir mes mains innocentes! j'attendrais auſſi qu'il entrât en délire, (*alluſion à la fureur d'Hercule qui égorgea Mégare & ſes enfans. Voyez Hercule furieux.*) que ſa main

cruelle tendît son arc, qu'il m'immolât avec mes enfans ! car c'est ainsi qu'Hercule se délivre de ses femmes, & tels sont ses divorces. En vain il accumule les crimes, il parait toujours innocent, & toujours c'est sa marâtre qu'il accuse de l'avoir rendu criminel.

Lâche fureur de mon ame ! pourquoi te rallentir ? emparons-nous enfin la première du forfait, consommons-le, tandis que ma main brûle de l'exécuter.

LA NOURRICE.

Egorger votre époux ?

DÉJANIRE.

L'amant d'une captive.

LA NOURRICE.

Le fils de Jupiter ?

DÉJANIRE.

Et d'Alcmène.

LA NOURRICE.

Employerez-vous le fer ?

DÉJANIRE.

Oui, le fer.

LA NOURRICE.

Si vous ne le pouvez point ?

DÉJANIRE.

J'employerai la ruse.

LA

LA NOURRICE.

D'où vient cette rage ?

DÉJANIRE.

De mon époux qui m'en donne l'exemple.

LA NOURRICE.

Vous immolerez un héros que Junon n'a pu immoler ?

DÉJANIRE.

Le couroux des Dieux ne rend que malheureux ; le couroux des humains détruit.

LA NOURRICE.

Infortunée ! cédez à la pitié, à la crainte.

DÉJANIRE.

Quand on brave la mort, on brave tout. Je brûle de me précipiter dans le carnage.

LA NOURRICE.

Ma fille ! votre vengeance excède votre outrage ; égalez la haîne à la faute. Pourquoi ce ſupplice extrême pour un tort médiocre ? pourquoi ne pas meſurer le reſſentiment à l'offenſe ?

DÉJANIRE.

La maitreſſe d'un époux ſous les yeux de ſa femme, un outrage médiocre ! dans la nature entière, il n'eſt point de plus ſanglante inſulte dont la colère ſe repaiſſe.

LA NOURRICE.

Vous ne l'aimez donc plus ce grand Alcide ?

DÉJANIRE.

Mon amour eſt plus que jamais fixé au fond de mon cœur ; mais, crois moi, la plus vindicative des paſſions, c'eſt l'amour outragé.

LA NOURRICE.

Il faut recourir alors aux armes de la magie, & par leur artifice rappeller l'amour qui s'envole. (*vaine ſuperſtition, dit le bon Farnabe ; on ne ſaurait forcer la volonté ; on peut tout au plus attirer les ſens ; mais les philtres & les charmes amoureux mènent ordinairement à la folie.*)

O ma maitreſſe ! ſouvent au milieu des hivers j'ai fait naître la verdure dans les bois, j'ai arêté la foudre lancée, j'ai ſuſcité des orages ſans le ſecours d'aucun vent, j'ai rendu le calme à la mer agitée, j'ai fait jaillir des ſources nouvelles dans des ſolitudes arides, j'ai donné le mouvement aux rochers ; à ma voix, les portes ſont tombées en éclats, les ombres ſe ſont arêtées, les mânes ont parlé, le chien des enfers a fait entendre ſes abboyemens. Les ondes, la terre, le Ciel, le Tartare me ſont ſoumis. Par moi, la nuit voit le ſoleil, & le jour voit la nuit. Les loix de la nature ſe taiſent devant moi. Je vous rendrai votre Hercule, & mes charmes ſauront bien trouver la route de ſon cœur.

DÉJANIRE.

Non, tous les ſimples du Pont, tous les puiſſans végétaux de la Theſſalie ne pourront rien ſur lui ?

où trouverait-on de quoi vaincre Hercule? envain les enchantemens feraient defcendre la lune des aftres abandonnés, l'hiver ferait éclorre les moiffons, la foudre fe fixerait en volant, les étoiles couvriraient le Ciel au milieu du jour, le feul Hercule réfifterait à cette puiffance victorieufe.

LA NOURRICE.

L'amour a triomphé des Dieux.

DÉJANIRE.

L'amour feul peut le dompter; l'amour vaincu ferait le plus grand des travaux d'Alcide.

Mais, Nourrice! je t'en fupplie par toutes les Divinités enfemble, je t'en conjure par ma crainte; garde bien mon fecret, & que ta fidélité foit impénétrable.

LA NOURRICE.

De quel fecret parlez-vous?

DÉJANIRE.

Je ne veux employer ni le fer, ni les traits, ni la flame menaçante.

LA NOURRICE.

Si ce fecret n'eft point criminel, ma fidélité fera inviolable; elle deviendrait coupable, fi vous méditez un crime.

DÉJANIRE.

Vois fi perfonne ne nous écoute.

LA NOURRICE.

Nous ſommes ſeules.

DÉJANIRE.

Dans l'endroit le plus retiré de ce palais, eſt un antre ſecret qui dérobe à tous les yeux mes plus chers tréſors; il eſt impénétrable aux rayons du ſoleil naiſſant, à ceux dont il brille encore, quand il plonge ſa roue fatiguée dans l'Océan & qu'il entraîne le jour. Là, j'ai caché de quoi regagner l'amour d'Hercule : ce grand ſecret, je te l'avouerai, Nourrice, je le dois à Neſſus, à ce monſtrueux fils que la fatale Nuée donna au coupable Ixion au pied du Pinde orgueilleux & au-delà du glacial Othrys. (*On connaît la fable d'Ixion qui croyant embraſſer Junon n'embraſſa qu'une nuée qui devint groſſe & accoucha du Centaure Neſſus.*) Tu te rappelles ce tems où terraſſé par la maſſue redoutable, Achéloüs ſi habile à prendre mille formes diverſes, s'avoua vaincu avec tous ſes monſtres, & vint offrir ſon abondante corne à mon époux : Alcide vainqueur me conduiſait à Argos; il trouva l'Evène débordé dans les plaines, & roulant à la mer ſes rapides torrens; Neſſus accoutumé à les franchir, offrit de me porter à l'autre rive. Déja montée ſur ſes épaules à l'endroit de ſes vertèbres où commence l'homme & finit le cheval, il ſurmontait les vagues du fleuve impétueux, & déja

ce Centaure féroce était forti des flots. Hercule était encore au milieu des torrens dont il divifait les tourbillons de fes vaftes bras, & Neffus le voyant encore fi loin : *Vous ferez ma proie à mon tour*, me dit-il ; *oui, vous ferez auffi ma femme ; voyez votre époux arêté au milieu des ondes.* Il m'embraffe & précipite fa fuite. A cet afpect, l'Evène ne retient plus Hercule. *Perfide !* s'écrie-t-il, *quand le Gange & le Danube uniraient leurs flots contre moi, je les vaincrais tous deux. Mon trait égalera ta fuite.* Le trait en effet, avait précédé ces mots, le rofeau portant une longue bleffure, fufpend la courfe du Centaure, & attache la mort dans fon fein. Neffus que la lumière abandonne, Neffus recueille fon fang d'une main défaillante, me le préfente dans la corne qu'il avait détachée de l'un de fes pieds & ajoute en expirant : *Déjanire ! les Magiciennes m'ont affuré que mon fang fixerait l'amour ; Mycale me l'a confirmé, Mycale la plus favante des beautés de la Theffalie, & la feule que fuit principalement la Lune lorfqu'elle délaiffe les aftres. Envoyez à votre époux ce fang verfé fur une tunique, fi jamais une odieufe rivale entre dans votre couche, & fi fa légèreté veut donner jamais une autre bru à fon père qui fait retentir l'Olympe. Mais dérobez bien ce fang au jour, & gardez-le religieufement dans les ténèbres. Il fera affez puiffant pour retenir la vertu de fes charmes.* L'éternel repos in-

terrompt ces paroles de Neſſus, & le ſommeil porte la mort dans ſes bras fatigués. O ma chère nourrice ! toi dont le zèle mérite toute ma confiance, va prendre une robe brillante, répands-y ce philtre, qu'il entre dans tous les membres d'Alcide, qu'il pénètre au fond de ſa ſubſtance.

LA NOURRICE.

Je vole exécuter vos ordres. Vous cependant, ma fille ! invoquez le Dieu invincible (*l'Amour.*) qui d'une main ſi faible lance des traits ſi terribles.

DÉJANIRE.

Divinité puiſſante, devant qui tremblent la terre & le Ciel ! toi qui ébranles la foudre dans les mains de Jupiter, enfant redoutable même à ta mère, apprête ton arc, & choiſis, non une de tes flèches légères, mais la plus péſante de ton carquois, telle en un mot que tu n'en as pas encore lancé. C'eſt Hercule qu'il faut ſoumettre. Prends celle dont tu perças Jupiter lorſque tu fis tomber le tonnerre de ſes mains, & que le front armé de cornes menaçantes, il ne craignit pas, audacieux taureau, de traverſer les mers, chargé de la nymphe d'Aſſyrie. (*Europe.*) Lance l'amour tout entier, ſurpaſſe tout ce que tu fis jamais, apprends à Hercule à aimer ſa femme. Si la beauté d'Iole a laiſſé prendre quelques traces dans ſon cœur, efface-les. Qu'il ne boive de flames que les miennes.

Souvent tu triomphas du maître des Dieux ; de celui qui porte le ſceptre du ténébreux empire, qui compte un plus grand nombre de ſujets, & qui domine le Styx ; ô Dieu plus terrible qu'une marâtre furieuſe ! apprête-toi à la plus grande de tes victoires : ſurmonte Hercule.

LA NOURRICE.

Le voilà ce ſang efficace, & voici une tunique, tiſſu brillant qui a laſſé les mains de toutes vos eſclaves. Verſez-y le philtre, qu'elle le boive tout entier : mes charmes vous ſeconderont encore. L'agile Lychas arrive fort à propos ; cachons-lui bien notre fatal ſecret.

DÉJANIRE (*à Lychas.*)

O fidèle Lychas ! précieux tréſor qu'on ne rencontre point toujours dans les ſuperbes palais des Rois, prends cette tunique que l'amour a filée par mes mains, tandis que l'objet volage de cet amour parcourt l'univers, & que vaincu à ſon tour, il ſoupire dans les bras de la Lydienne Iole : à force de ſervices, je ramenerai peut-être ſon cœur ingrat : (ſouvent par les bienfaits on attendrit les méchans.) Va, & dis-lui de ne mettre cet ouvrage de mes doigts que lorſqu'il jettera de l'encens ſur l'autel, qu'il appaiſera les Dieux en ceignant ſa tête d'une couronne de peuplier.

Pour moi, je me retire dans mon appartement, où je vais prier la mère du cruel Amour.

( *Au Chœur.* )

Vous cependant, filles de Calydon ! vous qui avez quitté les foyers paternels pour m'accompagner en ces lieux, déplorez ma deſtinée funeſte.

---

## SCÈNE II.

### CHŒUR D'ETOLIENNES.

FILLE d'Oënée ! ( *Déjanire.* ) nous gémiſſons ſur vos peines ; vos compagnes fidèles pleurent l'abandon de votre couche. Accoutumées à franchir avec vous l'Achéloüs, lorſque le printems venait battre ſes ondes orgueilleuſes, & le réduire en ruiſſeau paiſible, nous fréquentions à vos côtés l'Autel de Pallas, & nous formions des chœurs à la gloire de la Déeſſe. Avec vous, nous célébrions les ſaintes Orgyes, tenant à la main les corbeilles de Cadmus ; ainſi les jeunes Athéniennes célèbrent les myſtères d'Eleuſis.

Quelque malheur qui vous menace aujourd'hui, ô Déjanire ! prenez-nous toujours pour les compagnes fidèles de votre deſtinée. Hélas ! la fidélité devient ſi rare dans le malheur !

O qui que vous ſoyez, vous dont la main eſt

armée d'un ſceptre, quoique la multitude d'adorateurs s'empreſſe d'aller tomber à vos genoux par les cent portes de votre demeure, quoique mille peuples reçoivent vos ordres en tremblant, à peine y trouverez-vous un ami fidèle. Erynnis eſt là debout ſous votre portique d'or, & lorſque votre palais s'ouvre, c'eſt pour y faire entrer la Fraude, la Ruſe & le fer caché. Quand vous voulez ſortir en public, l'Envie vous accompagne.

Toutes les fois que l'aurore chaſſe la nuit, imaginez-vous qu'elle va vous montrer un nouveau Roi. C'eſt la fortune, non la perſonne des Princes qu'on aime; c'eſt l'éclat de la pourpre qui fait voler à eux; ce n'eſt que pour partager ſon éclat qu'on veut être à ſes côtés, lorſqu'il traverſe les villes fameuſes. Le cœur de l'un eſt dévoré de la paſſion de la gloire; un autre, en rampant devant un maître, ne veut que ſatisfaire ſon avidité pour les richeſſes, avidité ſans bornes que n'aſſouviraient point les opulentes plages du Danube, ni celles de la Lydie, ni les climats rafraîchis par un zéphyr éternel, ni tout l'or que roule le Tage, ni les régions que l'Hèbre arroſe, ni les fertiles plaines de l'Hidaſpe, ni tous les pays lointains que parcourt le Gange. Avidité! avidité! la nature entière n'eſt pas aſſez pour toi.

Celui-là ne s'attache pas aux Rois, pour faire éternellement courber ſes eſclaves ruſtiques ſur le

ſoc de ſes mille charues ; il ne veut être riche que pour donner.

Celui-ci ne ſert les Princes que pour s'aſſervir tous ſes égaux, pour perdre les uns & ne ſoulager perſonne : ce n'eſt que pour nuire qu'il veut être puiſſant.

Combien de ces courtiſans expirent au milieu de leurs vœux ! combien d'heureux lorſque la lune paraît au ciel, & déja infortunés aux premiers rayons de l'aurore !

Il eſt rare de voir réunis ſur la même tête le bonheur & la vieilleſſe.

Un humble gazon, bien mieux que la pourpre de Tyr, procure un ſommeil paiſible : les lambris d'or rompent le repos, & les cruelles inſomnies nous agitent ſous la pourpre.

Eh ! ſi nous pouvions voir les ames de ces mortels ſi fiers, quelles alarmes nous verrions naître de leur faveur même ! les vagues de l'Abbruze battu par le Corus, ont moins d'agitation.

L'ame du pauvre eſt toujours calme. La coupe dans laquelle il boit n'eſt que de hêtre, mais il ne la porte pas d'une main tremblante à ſa bouche. Si ſa nourriture eſt commune, en la prenant il ne voit pas un fer terrible ſuſpendu à un fil au-deſſus de ſa tête. ( *Alluſion à Damoclès Courtiſan de Denys. Il avait dit à ce Prince que la Royauté lui paraiſſait le bonheur ſuprême. Denys le fit revêtir de*

*la pourpre, & lui donna un feſtin ſplendide dans lequel il tenait la place du Roi. Il mangea avec délices, il ſe croyait heureux. Par hazard, il leva les yeux, & vit une épée ſuſpendue par la pointe au-deſſus de lui. Plus d'appétit, plus de bonheur alors.* Voilà, *lui dit le Roi*, mon état habituel. )

On boit le ſang dans des coupes d'or.

L'épouſe d'un homme d'une condition médiocre ne diſpoſe point de diamans ſur ſon front, ne brille point par les dons de la mer Erythrée; ſes oreilles ne ſont pas ornées de pierres choiſies dans les ondes orientales. Sa robe n'a point bu la pourpre dans les chaudières de Sidon, l'aiguille de Méonie n'a pas uni pour elle le précieux tiſſu des Serres dans les plages de l'aurore. ( *la Soie.* ) La couleur la plus commune lui convient; elle ſe contente de la laine filée par la main la plus inhabile, & ſa couche eſt toujours fidèle.

La cruelle Erinnys éclaire le lit de celles dont les Nations entières célèbrent les hyménées.

Le pauvre eſt toujours heureux, à moins qu'il ne voie périr d'autres heureux.

Quand on franchit la route moyenne, le ſentier dans lequel on monte n'eſt jamais ſûr.

Pour avoir voulu donner un ſeul jour à la terre, aſſis ſur le char paternel, Phaëton abandonne la route frayée, traîne ſes roues errantes à tra-

vers les aſtres inconnus, & ſe perd avec le monde. En ſoutenant ſon vol au milieu des airs, Dédale ne donne ſon nom à aucune mer; mais Icare voulant ſurmonter les vrais oiſeaux, ne ſuivant que ſon audace, dédaignant la prudence paternelle, pouſſant ſon eſſor juſqu'au ſoleil, le téméraire Icare tombe & s'abîme dans des flots inconnus.

On ſe porte aux grandeurs ſans calculer les chûtes.

Que d'autres s'élèvent & faſſent éclater leur gloire; moi, je dédaigne le nom de puiſſant, je veux que ma frêle barque ne s'éloigne jamais trop du rivage, nul vent favorable ne m'engagera jamais à me fier à la haute mer. La fortune n'exerce point ſon empire autour des golfes : c'eſt au milieu des vagues qu'elle cherche les grands navires; elle n'en veut qu'aux voiles qui ſe perdent dans les nues....

Mais pourquoi la Reine, effarée, tremblante de fureur, comme la Ménade que Bachus inſpire, porte-t-elle ici ſes pas rapides ? Malheureuſe ! de quel nouvel aſſaut la roue de la fortune vous accable-t-elle encore ? Parlez. Eh ! quand vous garderiez le ſilence, votre viſage parle aſſez.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, le Chœur.

DÉJANIRE.

Un tremblement vague circule dans tous mes membres ; l'horreur fait dreſſer mes cheveux, la terreur pénètre mon ame ébranlée, mon cœur eſt étonné, je friſſonne, je palpite : la mer rompue par le Notus s'élève en montagnes, quoique les autres vents ſoient tranquilles, & ne ſoufflent pas encore les tempêtes : débarraſſée de ma plus grande crainte, j'ai la même agitation. Hélas ! quand les Dieux jaloux ont effleuré une fois notre bonheur, ils nous achèvent, ils nous écraſent : tel eſt le ſort des grandeurs.

LE CHŒUR.

Reine ! quelle calamité vous afflige !

DÉJANIRE.

Depuis l'inſtant que j'ai envoyé cette tunique empreinte du ſang de Neſſus, & que j'ai reporté mes pas dans mon appartement, triſte, abattue, je ſuis en proie aux plus mortelles alarmes, je redoute quelque perfidie du Centaure ; je veux m'éclair-

cir : il m'a dit en mourant qu'il fallait dérober ce ſang cruel au ſoleil & aux flames : un Dieu lui avait déclaré qu'il deviendrait funeſte, ſi l'on ne prenait cette précaution. Le ciel alors était pur, Phœbus lançait tous ſes feux ſur la terre, & quelques gouttes, ( je frémis de le dire ) quelques gouttes de ce malheureux ſang répandues ſur ma robe, ont attiré ſoudain les rayons du ſoleil. Une chaleur active en conſume une partie, & la fait tomber plus rapidement que l'Eurus & l'Auſter ne fondent les neiges du Mimas au retour du printems; que Leucate ne briſe les flots tumultueux de l'Ionienne, qui viennent mourir en écume ſur le rivage; que l'encens ne s'élève en fumée ſur les braſiers ſacrés. La terre qui reçoit ces parties de mon vêtement, la terre même bouillonne & s'agite, tout ce que le ſang a touché frémit & s'ébranle.... Mais j'apperçois Hyllus.... L'épouvante eſt dans ſes yeux.... O mon fils ! qui peut cauſer le trouble où je vous vois ?



## SCÈNE II.

HYLLUS, DÉJANIRE, la Nourrice.

HYLLUS.

O ma mère ! allez, fuyez, cherchez un aſyle au-delà de la terre, de l'océan, des aſtres, des enfers ; fuyez au-delà des climats parcourus par Hercule.

DÉJANIRE.

Quelle affreuſe calamité préſage mon ame !

HYLLUS.

Régnez, triomphez, n'allez plus qu'au Temple de Junon ; c'eſt le ſeul qui vous ſoit ouvert, tous les autres vous ſont interdits.

DÉJANIRE.

Ne me direz-vous point quel eſt ce malheur qui accable mon innocence ?

HYLLUS.

L'ornement du monde & ſon unique appui, celui à qui les deſtins avaient donné ſur la terre la place de Jupiter.... Il n'eſt plus. Je ne ſais quelle peſte épouvantable ſe repaît de tous les membres d'Hercule. Le vainqueur de tant de monſtres eſt vaincu, renverſé, dévoré par les plus horribles ſouffrances : que voulez-vous davantage ?

DÉJANIRE.

Les malheureux ſe hâtent toujours d'apprendre leurs malheurs. Dites-moi donc l'état déplorable de ma maiſon : ô mes foyers ! infortunés foyers ! je ſuis veuve, délaiſſée, anéantie !

HYLLUS.

Vous n'êtes point ſeule dans le deuil, le monde pleure Hercule avec vous, & votre malheur, ô ma mère ! votre malheur eſt celui du genre humain ; tout ce qui reſpire partage vos gémiſſemens, vous ne faites que vous ſaiſir la première de la douleur de tous.

DÉJANIRE.

Dis, oh! dis-moi donc d'abord, ô mon fils ! qui m'arrache mon Alcide !

HYLLUS.

La mort qu'il a déjà domptée une fois, la mort craint encore de s'emparer de lui. Le deſtin tremble de commettre un ſi grand crime. Peut-être que Cloton a craint d'achever ſa trame. O jour ! malheureux jour ! c'eſt donc là la deſtinée d'un ſi grand Héros ?

DÉJANIRE.

Tu dis qu'il va deſcendre chez les Ombres, dans le pire des deux pôles : (*le pôle Antarctique.*) ne pourrais-je pas le précéder ? Apprends-moi s'il vit encore.

HYLLUS.

HYLLUS.

La terre de l'Eubée élève des monts altiers battus de tous côtés par les flots : d'une part, le Capharée eſt en butte aux vagues de Phryxus ; un autre point eſt expoſé à tous les ſouffles de l'Auſter ; celui-ci réſervé aux menaces & aux neiges de l'Aquilon, eſt entouré des torrens de l'Euripe qui chaque jour y forme ſept flux & ſept reflux, juſqu'à ce que Phœbus ſe ſoit plongé dans l'Océan. Là, ſur le haut d'un rocher dont aucun nuage n'oſe approcher, brille le Temple antique de Jupiter Cénée. (*Juſte-Lipſe & d'autres ont critiqué cette deſcription géographique. Ils auraient bien pu critiquer encore cet excès de luxe, toutes ces penſées & ces expreſſions pompeuſes que le goût déſavoue, & ſur leſquelles nous avons cru pouvoir gliſſer dans cet endroit, ainſi que dans quelques autres.*)

Hercule fait conduire devant l'Autel de ce Temple tous les troupeaux voués à ſon père, & bientôt le bois ſacré gémit ſous les pieds de tant de taureaux aux cornes d'or : le Héros détache de ſes épaules horribles la dépouille du lion de Némée ; il dépoſe la peſante maſſue, & délivre ſon dos du vaſte carquois. Il ſe pare de ce vêtement brillant, ouvrage de vos mains ; & couronné de peupliers, il allume le feu ſacré. *O mon véritable père !* s'écrie-t-il, *reçois cette moiſſon d'encens, dons abondans que l'Arabe, fidèle adorateur de Phœbus,*

*moiſſonne dans les pierres de Sabée. Pacificateur de la terre, du ciel & de la mer, vainqueur de tous les monſtres, je viens en ces lieux.... Dépoſe ta foudre un inſtant.*

En prononçant cette prière, il gémit, & lui-même eſt étonné de ſon gémiſſement. Bientôt après, il pouſſe les plus horribles cris : comme un taureau bleſſé qui emportant avec lui le fer mortel, fait trembler les voûtes du Temple de ſes mugiſſemens, ou comme la foudre dont l'Univers retentit ; mon père remplit le ciel & l'onde de ſes douloureux accens ; ils ſont entendus de la vaſte Chalcis, des rochers de Capharée, de tous les bois d'alentour. Nous le voyons pleurer : le vulgaire s'imagine qu'il eſt agité de ſa fureur ancienne, ſes compagnons prennent la fuite. Roulant des torches brûlantes dans ſes regards, il ne cherche & ne pourſuit que Lychas : ce malheureux s'attache d'une main tremblante à l'Autel, la crainte lui fait mépriſer la mort, & lui en rend la peine légère. *O deſtin !* s'écrie Hercule, tenant encore à la main ſon cadavre palpitant, *ô deſtin ! voilà le vainqueur d'Alcide ! Lychas me donne la mort ! & par un opprobre plus grand encore, Alcide tue Lychas ! C'eſt ainſi que je déshonore ma gloire ! voilà donc le dernier de mes travaux !*

Il dit & lance le corps dans les airs d'où le

ſang ruiſſelle : telle & moins prompte encore ; une flèche jettée par le Gète ou par le Crétois, fend la nuë qu'elle traverſe. Lychas retombe au loin dans la mer, ſa tête ſe briſe contre un rocher....

*Attendez*, reprend mon père, *ce n'eſt pas la fureur qui m'égare ; le mal qui me dévore eſt bien plus terrible : c'eſt contre moi que je prétends ſévir.*

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il déchire horriblement ſes membres, & veut arracher ſa tunique ; mais c'eſt-là la ſeule choſe qui lui ſoit impoſſible : en voulant la retirer, il déchire ſa peau, & cette cruelle tunique ne fait plus qu'une partie de ſon corps. La cauſe d'un mal ſi affreux ne ſe manifeſte point ; il n'y réſiſte plus : tantôt il ſe renverſe le viſage, penché vers la terre ; tantôt il demande de l'eau, & l'eau n'appaiſe point ſon tourment ; il ſe traîne au rivage, il entre dans la mer, ſes eſclaves le ſoutiennent. O ſort cruel ! nous égalons Hercule en force, une chaloupe ſuffit pour le ſoutenir ſur l'Eubée, le vent le plus leger l'entraîne.

DÉJANIRE.

Mon ame délaiſſe mon corps, la nuit preſſe mes yeux. Pourquoi différer davantage ! pourquoi reſter interdite ſur le crime que j'ai commis ! Jupiter réclame ſon fils ; Junon, ſon émule, il faut rendre Hercule au monde ; rendons nous-mêmes

tout ce que nous pouvons de ce Héros : enfonçons le fer dans ce ſein coupable. Oui..... Quelle légère punition pour mon crime ! Prends ta foudre, ô mon beau-père ! anéantis ton indigne bru ; il ne faut pas un de tes moindres traits, il faut celui avec lequel, s'il n'y avait pas eu d'Alcide, tu aurais percé l'hydre de Lerna, le plus odieux des monſtres, plus cruel qu'une marâtre en fureur ; il faut celui avec lequel tu foudroyas Phaëton. En perdant Hercule, c'eſt moi qui ai perdu les peuples. Pourquoi demander la mort aux Dieux ? Epargnons-leur cette peine. Femme d'Hercule, ayons honte de deſirer le trépas. Que ma main accompliſſe ce deſir ; immolons-nous nous-mêmes. Saiſiſſons le fer : pourquoi le fer ? tout ce qui mène à la mort n'eſt-il pas une arme ſuffiſante ? Je me précipiterai du haut d'un rocher. Choiſiſſons cet Oëta ſur lequel plongent d'abord les rayons du ſoleil naiſſant. C'eſt de là que je veux m'écraſer, me briſer ſur les rochers, les couvrir des lambeaux de mon corps, y montrer mes mains déchirées & ſuſpendues, rougir toutes ces pierres de mon ſang. Une mort ſeule eſt trop douce ; mais on peut l'étendre. O mon ame ! quoi ! tu ne ſaurais choiſir le genre de mon ſupplice. Ah ! que n'ai-je l'epée d'Hercule ! C'eſt avec elle qu'il conviendrait de me tuer. Suffit-il que je meure de ma ſeule main ? O Nations ! réuniſſez-vous ! que le

monde entier lance sur moi des pierres & des torches : qu'on m'accable de traits : j'ai ôté à la terre son vengeur & son appui. Les Tyrans peuvent abuser impunément de leurs sceptres : on va renouveller les Autels inhumains de Busiris : j'ai rendu leur cours aux crimes. O mortels! en perdant votre défenseur, je vous expose à la merci des Tyrans, des Rois, des monstres, des bêtes féroces, des Dieux ennemis.

Femme de Jupiter! tu ne fais pas voler les flambeaux sur ma tête! tu n'arraches pas la foudre à ton époux pour m'en écraser! O Déesse! j'ai usurpé ta gloire & tes triomphes! je t'ai privée de l'honneur d'immoler ton rival.

LA NOURRICE.

Pourquoi aggraver vos maux? votre crime n'est qu'une erreur : est-on coupable quand on n'a pas eu l'intention de l'être?

DÉJANIRE.

S'en prendre au destin & chercher à s'excuser, c'est mériter le crime de l'erreur. Je me plais à me condamner à la mort.

LA NOURRICE.

C'est vouloir paraître criminelle.

DÉJANIRE.

La mort seule attestera mon innocence.

LA NOURRICE.

Vous fuirez le ſoleil ?

DÉJANIRE.

Lui-même me fuit.

LA NOURRICE.

Malheureuſe ! vous quitteriez la vie ?

DÉJANIRE.

J'irai trouver Hercule.

LA NOURRICE.

Ce Héros eſt encore parmi les vivans.

DÉJANIRE.

Puiſqu'il a pu être vaincu, il touche à la mort.

LA NOURRICE.

Vous délaiſſeriez vos enfans, vous trancheriez votre deſtinée ?

DÉJANIRE.

Enſevelie par eux j'aurai aſſez vécu.

LA NOURRICE.

Attendez, vous ſuivrez votre époux.

DÉJANIRE.

Une femme chaſte doit le précéder.

LA NOURRICE.

En vous donnant la mort, vous paraiſſez criminelle.

DÉJANIRE.

Ce ne ſont point les coupables qui ſe puniſſent.

LA NOURRICE.

On abſout les infortunés que l'erreur, non la volonté, a conduits au crime. C'eſt là votre deſtinée : eſt-ce à vous de vous en punir ?

DÉJANIRE.

Quand on reçoit des Dieux une deſtinée injuſte, il faut la fuir.

LA NOURRICE.

Votre époux lui-même, furieux, égaré, perça des flèches de Lerna ſa femme (*Mégare*) & ſes enfans : trois fois parricide, trois fois il ſe fit grace, fut expier le crime de ſon erreur à la ſource du Cyniphe, ſous l'axe de Lybie, & purifier ſa main ſouillée du ſang des ſiens. Et vous, ô Déjanire! vous oſez vous condamner !

DÉJANIRE.

C'eſt mon Hercule lui-même qui m'accuſe, je veux le ſatisfaire.

LA NOURRICE.

Si je connais bien Hercule, il ſortira vainqueur de ce grand danger, il triomphera de cette douleur.

DÉJANIRE.

Non, on dit qu'il eſt dévoré par le venin de l'hy-

dre : une flame qu'on ne ſaurait éteindre ravage tous ſes membres.

LA NOURRICE.

Il a bravé ce venin du monſtre vivant encore, & vous croyez qu'il n'en triomphera point lorſqu'il n'eſt plus ? Hercule ſerait opprimé par le ſang de Neſſus, après avoir vaincu les horribles bras de Neſſus lui-même !

DÉJANIRE.

C'eſt en vain qu'on veut détourner de la mort ceux qui ont réſolu de mourir. Je veux fuir la lumière, & ce deſſein eſt invariable : expirer avec Alcide, c'eſt avoir aſſez vécu.

LA NOURRICE.

Je vous en conjure par ces cheveux blancs, par ce ſein qui vous a nourrie, banniſſez de votre cœur la douleur qui vous oppreſſe, & renoncez à cette horrible réſolution.

DÉJANIRE.

C'eſt une cruauté d'empêcher les malheureux de périr : ſi la mort eſt ſouvent une punition, ſouvent auſſi c'eſt une grace.

LA NOURRICE.

Juſtifiez-vous du moins auparavant, & qu'on ſache que le malheur de votre époux n'eſt pas un crime médité par vous-même.

DÉJANIRE.

Je me justifierai chez les Mânes, c'est là qu'on absout les coupables. Je me condamne, c'est à Pluton à me purifier. O fleuve de l'oubli ! j'irai m'établir sur tes rives, & mon ombre triste y attendra mon époux. Toi, cependant, ò Souverain du noir empire ! apprête mon supplice : mon erreur est au-dessus de tous les crimes. Junon n'osa jamais ravir Hercule au monde, je l'ai fait. Prépare-moi, ô Pluton ! prépare-moi un tourment horrible : ôte son fardeau à Sisyphe, & mets-le sur mes épaules. Donne moi cette onde fugitive qui trompe éternellement la soif. O Roi de Tessalie ! ( *Ixion* ) j'ai mérité qu'on attache mes mains sur ta fatale roue; que l'avide vautour me déchire les entrailles. Il manque une Danaïde ( *Hipermnestre.* ) je tiendrai sa place. O Mânes ! laissez-moi errer parmi vous. Fille du Phase ! ( *Médée.* ) prends-moi pour ta compagne. Mère impie autant que sœur dénaturée, je suis plus coupable que toi : associe-moi à tes forfaits, ô cruelle Reine de Thrace ! ( *Procné.* ) Althée ! adopte-moi pour ta fille. ( *Femme d'Oënée Roi de Calydon. Un jour ce Prince oublia Diane dans ses sacrifices, & la Déesse irritée fit naître un sanglier qui ravagea ses terres. Son fils Méléagre tua ses oncles, parce qu'ils avaient ôté à Athalante les dépouilles de cet animal dont il lui avait fait présent. Althée furieuse de la*

*mort de ses frères, jetta au feu le tison fatal auquel les Parques avaient attaché la destinée de ce Prince. A mesure que ce tison brûlait, Meléagre se consumait & périt enfin. Althée se poignarda de désespoir.*) Femmes criminelles ! qui de vous égala mon forfait ! Epouses fidèles ! heureuses habitantes de l'Elysée ! fermez-moi vos bosquets sacrés. S'il est aux enfers des femmes teintes du sang de leurs époux, des Béliades qui aient éteint le flambeau nuptial, qu'elles reconnaissent leur rivale & qu'elles applaudissent à mon ouvrage. (*Les Danaïdes appellées Béliades, parce qu'elles étaient petites-filles de Bélus.*)

O époux invincible ! mon cœur est innocent, mais mon bras est coupable. O crédulité fatale ! ô perfidie de Nessus ! race abominable de Centaure ! en voulant ravir Hercule à ma rivale, c'est à moi que je l'ai ravi. Fuis, soleil ! retire-toi, douce lumière qui luis encore aux malheureux ! Privée d'Alcide, tu m'es odieuse : je me punirai, je remettrai ce don de la vie. Pourquoi étendrais-je ma destinée ? Hercule ! pourquoi réserverais-je ma mort à ton bras ? A-t-il conservé sa vertu première, a-t-il encore la force de tendre l'arc redoutable ? Hélas ! tes armes se reposent, & lorsque tes mains languissent, ces armes divines n'entendent plus. Si pourtant tu pouvais donner le trépas, époux valeureux ! je l'attends.

de toi. Dans cet eſpoir, différons encore; briſe-moi comme l'innocent Lychas, diſperſe mes membres dans les villes, lance-les juſques dans un monde que tu ne connaiſſes point, extermine-moi comme le ſanglier du Ménale, comme tous les monſtres qui t'ont réſiſté. Hélas! nul de ces monſtres ne t'a donné la mort.

HYLLUS.

Arêtez, ma mère, & faites grace au deſtin; votre erreur eſt innocente.

DÉJANIRE.

Hyllus! ſi tu as la piété véritable, immole ta mère..... Ta main tremble! tu détournes les yeux! mon fils! ton crime ſera une vertu.... Lâche! tu balances encore! c'eſt moi qui t'ai privé d'Hercule; cette main a égorgé celui à qui tu dois Jupiter pour ayeul. Je t'ai plus ôté que tu ne reçus de moi avec la vie. Si le crime ne t'eſt pas connu, apprends-le de ta mère. Soit que tu veuilles plonger un fer dans ma gorge, ſoit que tu préfères de percer le ſein maternel, me voici, frappe; le cœur de Déjanire eſt intrépide: tu n'en auras pas tout le crime, ma volonté eſt complice de ton bras.... Fils d'Alcide, tu trembles! ſi tu m'épargnes, puiſſes-tu, errant dans l'univers, ne dompter aucun monſtre, & dégénérer d'Hercule..... Diſpoſe ta main ſans ſourciller; tiens, vois mon cœur gros

de ſes maux, frappe, je t'affranchis de ce forfait; les Euménides t'en affranchiront elles-mêmes........ J'entends les fouets retentiſſans de ces ſœurs cruelles..... Quelle eſt celle dont la chevelure eſt ſi horriblement hériſſée de vipères qui retombent ſur ſes temples livides? ( *Gloire à Dieu, s'écrie en cet endroit le Jéſuite Delrio, je crois avoir trouvé le véritable ſens de Sénèque.* ) Cruelle Mégère! pourquoi me pourſuivre avec cette torche brûlante? Alcide veut être vengé; il le ſera. Déeſſe! les Juges du Tartare ſont-ils déja aſſis pour me condamner?.... Mais voici les portes de la priſon infernale. Quel eſt ce vieillard dont l'épaule uſée porte un énorme rocher? ce rocher placé à peine, cherche déja à retomber..... Et celui qui préſente ſes membres pour être attachés ſur cette vaſte roue, quel eſt-il?.... Je vois l'affreuſe Tiſiphone, pâle, debout: elle me demande la cauſe de mon crime...... O Mégère! épargne, épargne-moi tes coups cruels, éloigne ces horribles torches. L'amour eſt tout mon crime..... Mais quel eſt cet autre prodige! la terre tremble, ce palais s'ébranle, les toits ſont en mouvement. Que me veut cette aſſemblée tumultueuſe & menaçante? l'univers entier fixe ſes regards ſur moi, les peuples frémiſſent, les nations me redemandent leur vengeur. O cités! pardonnez-moi. De quel côté précipiterai-je ma fuite! hélas! la mort eſt le ſeul port à mes maux:

oui, j'en atteste la roue enflamée du Soleil qui me luit, j'en atteste les autres Dieux, je mourrai avant qu'Hercule ait quitté la terre. ( *elle fuit.* )

HYLLUS.

Elle nous échape dans cet horrible désordre! ma mère veut mourir, elle remplit sa tâche, & pour remplir la mienne, c'est à moi de m'y opposer. O piété malheureuse! en voulant inspirer à ma mère de vivre, je suis impie envers mon père; en souffrant qu'elle meure, je suis dénaturé envers elle. Le crime m'attend de part & d'autre...... Allons sauver ma mère, ce sera empêcher un crime.

---

## SCÈNE III.

LE CHŒUR.

ORPHÉE, digne fils de Calliope, Orphée avec sa lyre harmonieuse faisait entendre une vérité incontestable sur la cime du Rodope, quand il chantait *que rien n'est éternel en ce monde.* A ces accens du chantre divin, les torrens se taisaient, l'onde oubliant de couler, perdait toute son impétuosité, les Bistoniens lointains croyaient que la source glacée de l'Hèbre était desséchée. Les forêts amenaient à l'amant d'Euridice les oiseaux perchés sous

leur feuillage ; & tous ceux encore qui voltigeaient dans les airs, venaient tomber à ſes pieds. L'Athos abaiſſait ſes rochers, faiſait deſcendre les Centaures, & laiſſant fondre les neiges, il s'approchait du Rhodope pour entendre. La Dryade fuiant ſon chêne, la Dryade accourait à ce chant, les bêtes féroces quittaient leurs retraites, les lions de Marmarique ſe tenaient debout devant les troupeaux qui ne les craignaient plus, les daims reſtaient intrépides auprès des loups, les ſerpens oubliaient leur venin.

Et quand le fils de Calliope pénétra au Ténare, quand il deſcendit chez les Mânes taciturnes ; au ſon de ſa lyre plaintive, il attendrit juſqu'au Tartare, juſqu'aux triſtes Divinités de l'Erèbe ; il ne craignit point le Styx atteſté & révéré par les Dieux : la roue d'Ixion s'arêta pour la première fois, les entrailles de Prométhée ſe renouvellèrent tandis qu'Orphée charmait ſon vautour. L'infernal Nocher enchanté revint au rivage ſans aviron. Le vieux Tantale, au milieu de ſes fontaines, ne penſa plus à ſa ſoif, il ne porta plus ſa main aux fruits qui l'entourent.

Mais quand le chantre céleſte abandonnant les Enfers, eut déployé toute l'harmonie enchantereſſe de ſes ſons, il vainquit les pierres mêmes, & fut ſuivi par elles : les Parques qui avaient conſumé la trame d'Eurydice, lui en redonnèrent une nouvelle.

Mais trop défiant pour ſe perſuader qu'on lui eût rendu ſon amante, il oublie ſa promeſſe, regarde derrière lui, perd le prix de ſa voix, & reſte privé de celle qui était née une ſeconde fois pour lui.

Ce fut alors que cherchant ſur ſa lyre quelque ſoulagement à ſes maux, il chanta aux Gètes ces vers lamentables :

» Les loix impoſées aux humains ſont inviolables ;
» le Dieu qui diviſe l'année en quatre ſaiſons qui
» ſe précipitent, a donné auſſi le fil de nos jours aux
» Parques toujours avides d'en trancher le cours :
» tout ce qui naît doit mourir «.

Hercule vaincu nous ordonne d'en croire Orphée. Le monde lui-même mourra un jour ; le pôle auſtral écraſera tout ce qui eſt en Lybie, & chez les Garamantes : le pôle glacial abîmera tout ce qui eſt ſous ſon axe, & ſous l'empire de Borée. Le Soleil tremblant détachera ſa lumière du ciel. Le palais de l'Olympe entraînera dans ſa chûte l'Orient & l'Occident. La mort anéantira tous les Dieux avec le cahos. (*Il y a dans le texte : mors aliqua. Une mort propre aux Dieux.*) La mort même ſe réſervera pour ſa dernière victime. Quel lieu alors prendra la place du monde ? l'abyme du Tartare s'ouvrira-t-il pour engloutir les Cieux, ou cet eſpace qui ſépare le firmament de la terre, ſera-t-il aſſez vaſte pour contenir les ruines du monde ? qui recueillera cette grande conquête du ſort ? quel

Monarque réunira ſur ſa tête l'Océan, l'Olympe, le Ténare, les trois Royaumes de Jupiter, de Neptune & de Pluton?.... Mais quel bruit épouvantable vient frapper nos oreilles étonnées!.......... c'eſt le tumulte ordinaire d'Hercule en marche.

---

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, le Chœur.

HERCULE.

TITAN radieux! arête tes chevaux, fais place à la nuit, que le jour de ma mort ſoit privé de lumière, que les ténèbres offuſquent le ciel, que ma marâtre ne voie point ma misère Dieu ſuprême! auteur de ma naiſſance, tu devais bien rendre ſon cahos au monde, ébranler les deux pôles, briſer le ciel! Pourquoi épargner les autres quand tu perds Hercule! Veille au moins dans toute l'étendue des Aſtres, de peur que les Géans ne te lancent encore les monts de Theſſalie, qu'Encelade ne ſe dégage de l'Othrys qui l'oppreſſe, que le ſuperbe Pluton n'ouvre les priſons du Tartare aux Titans, ou qu'il ne délivre Saturne & lui rende l'Olympe. Défenſeur de ta foudre & de ton

ton empire ; tandis que je descends au Styx, le fier Encelade va se relever & jetter aux Dieux le poids qui l'accable. O mon père ! ma mort rendra ta puissance douteuse : avant qu'on te ravisse le ciel, ensevelis-moi sous les ruines de l'Univers, mets en éclats ce trône que tu perds.

LE CHŒUR.

Ta crainte est fondée, fils du Dieu suprême ! on verra encore Pélion sur Ossa ; Athos exalté sur le Pinde portera ses forêts jusqu'aux astres. Typhée rejettera les rochers qui le captivent, il saisira Inarime dans ses bras énormes. ( *Ile sous laquelle Jupiter écrasa ce géant.* ) Encelade que la foudre n'a pu terrasser, emportera tous les fourneaux de l'Ethna, & séparera les flancs caverneux de ce volcan. O Hercule ! les astres te suivront au tombeau.

HERCULE.

Vainqueur de la mort & du Styx, après avoir rapporté les dépouilles infernales du fond des marais du Léthé, après avoir montré Cerbère aux coursiers du soleil, qui effrayés de l'aspect de ce monstre, ont manqué de renverser leur guide, après avoir répandu ma gloire dans les trois empires du monde, je meurs, & ce n'est ni par le fer, ni par la chûte d'une montagne : ce n'est pas un géant qui m'accable, & ce qui

me déſeſpère, (ô vanité de la vertu!) Alcide en expirant ne détruit aucun monſtre; mon dernier jour ne ſauve la vie à aucun humain. O arbitre du monde! ô Divinités témoins de ma valeur! ô terre! vous ſouffrez que la mort d'Hercule ſoit ſtérile! quel opprobre pour moi! quelle tache à ma gloire! j'expire de la main d'une femme, après que tant de Héros ſi braves ont expiré ſous moi. Si le deſtin m'a condamné à cette mort ignominieuſe, que ne m'a-t-il fait périr de la main de Junon, elle eſt Déeſſe au moins; ſi c'était trop pour ma gloire, que ne me laiſſait-il tomber ſous les coups de la belliqueuſe héroïne du Thermodon! L'ennemi de Junon devait-il être la victime d'une femme ſi vile? Junon! cruelle marâtre! ma mort eſt une honte pour toi, n'en triomphe point; Déjanire eſt ta rivale en haine, elle te ſurpaſſe aujourd'hui. Tu avouais qu'Alcide ſeul pouvait te vaincre, & te voilà vaincue par deux: tu dois rougir de ton impuiſſante colère.

Pourquoi le monſtre de Némée n'a-t-il pas plutôt fait couler tout mon ſang? que n'ai-je été la pâture de l'hydre armée de cent têtes vénéneuſes, la proie des centaures, retenu dans les ombres, fixé miſérablement ſur un éternel rocher, alors que traînant les dépouilles infernales, j'étonnai le deſtin par mon audace!

De l'abyme des marais du Styx, j'ai revu la lu-

mière, j'ai reculé la mort, & la mort ne m'a fui par-tout, que pour m'ôter la gloire de finir avec courage.

O monſtres vaincus ! le chien aux trois formes n'a pu m'entraîner encore dans l'Erèbe, quand je lui ai montré le ſoleil ! Les compagnons féroces du grand Paſteur de l'Ibère n'ont pu me vaincre ſous le pôle de l'Heſpérie ! les deux ſerpens ne m'ont pas étouffé dans mon berceau ! je n'ai pu obtenir un trépas honorable tant de fois ſollicité ! Hélas ! quel eſt donc mon dernier titre ?

LE CHŒUR.

Voyez comme le courage qui ſe connait & s'eſtime, a de l'horreur pour le fleuve d'oubli ! ce n'eſt point la mort, c'eſt la main qui la donne, qui afflige le Héros. Il voudrait finir, écraſé ſous les monts des géans, déchiré par un monſtre en fureur.

Alcide ! la mort vous ſemble dure, parce que ce n'eſt pas une force ſurnaturelle qui vous la donne : qui mérite de vous ôter la vie, ſi ce n'eſt vous-même !

HERCULE.

Hélas ! quel ſcorpion, quel cancer attaché à mes entrailles me déchire & me dévore ! mon vaſte poulmon qui contenait une ſi grande affluence de ſang, détend toutes ſes fibres arides. Le fiel eſt deſſéché dans mon foie brûlant ; une vapeur lente

abſorbe ma ſubſtance, ma peau eſt conſumée, un poiſon fatal ſe filtre dans tous mes membres, extirpe les chairs de mes côtes, mine mes articulations, pompe toute la moëlle de mon corps, s'établit dans mes os privés de l'humidité vivifiante : mes os eux-mêmes ſe réſolvent & ſe fondent, mes nerfs ſont briſés, ma taille décroît, cette taille qui me rendait ſi fier..... cette inſatiable peſte ne ſe contente pas d'avoir dévoré les membres d'Hercule. O' douleur ! douleur immodérée ! ô ſupplice ! ô cités ! regardez-moi. Voilà tout ce qui me reſte d'Hercule. Maître du tonnerre ! dans cet état reconnaiſſez-vous votre fils ? Ce ſont donc là ces bras qui ont écraſé le lion de Némée ; ces mains qui ont percé dans les nues les oiſeaux du Stymphale, ces pieds qui ont atteint cette biche ſi agile, ſi brillante par l'argent de ſes jambes & de ſa tête, cette force qui ſépara le Calpi de l'Abyda, pour donner une route à l'Océan, ce courage ſi fatal aux monſtres, aux crimes, aux tyrans, ces épaules ſur leſquelles le monde ſe repoſa ? Voilà donc mon corps, ma tête, voilà cet Hercule qui ſoutint l'Univers alors qu'il s'écroulait, qui traîna ſans peine le gardien du Styx ?

Toutes mes forces ſont enſevelies en moi. Dois-je encore, Jupiter ! dois-je encore t'appeller mon père ? Dois-je réclamer le ciel en ton nom ? Je ne ſuis plus que le fils de l'époux d'Alcmène. (*Amphitryon.*)

Peste maudite, qui ravages mes entrailles, qui m'attaques sourdement, montre-toi, je te combattrai ouvertement. O poison exécrable! qui a pu t'engendrer? Est-ce l'Euxin de Scythie sous l'axe glacé du monde? est-ce l'onde croupissante de Thétis? est-ce le Calpé qui presse les rives des Maures? est-ce quelque serpent livide à la crête & aux dards menaçans? est-ce le sang du monstre de Lerna? est-ce l'écume du chien infernal? Assemblage de tous les maux, tu n'es rien, on ne te voit point. Quelle est ta forme? Que je sache du moins ce qui me donne la mort. Peste, ou bête affreuse, qui que tu sois, tu n'oserais m'attaquer en face. Dis quelle puissance t'a ouvert la route de mes moëlles.... Voilà que ma main a touché mes entrailles découvertes & dénuées de toutes leurs membranes. Hélas! mon mal trouve encore une retraite au-delà. O douleur aussi forte qu'Hercule! d'où viennent ces pleurs qui innondent mes joues? Ce visage invincible qui jamais n'a connu les larmes, ô honte! il les connaît. Quel jour, quel climat vit jamais Hercule pleurer! J'ai contemplé d'un œil sec les plus affreuses calamités. Mal affreux! tu triomphes d'une valeur qui triompha de tout; toi seul tu pouvais me faire gémir. Le sentiment de l'effroi & de la douleur a toujours échoué contre mon visage plus dur que le rocher, le fer, le Symplégade; tou-

jours il a fait fuir les larmes, & la terreur, ô Maître du monde! la terre entend mes plaintes & mes sanglots. O douleur plus affreuse encore! voilà que ma marâtre en est témoin! je sens redoubler le feu qui dévore mes fibres. Par pitié, la foudre ne terminera-t-elle point mes souffrances?

LE CHŒUR.

Que ne peut surmonter la douleur! cet homme plus ferme que l'Hémus, plus invincible que l'axe glacial, cet homme succombe à la douleur, il incline sa tête languissante, il tombe en soupirant sur l'un & l'autre côté, il cherche en vain le repos.

Souvent les larmes sont repoussées par son grand cœur, comme la chaleur du soleil est renvoyée par les neiges de l'ours, comme ses rayons brûlans sont vaincus par le froid glacial.

---

## SCÈNE II.

### HERCULE, ALCMÈNE.

HERCULE.

AUTEUR de mes jours! tourne les yeux sur ma misère, c'est la première fois que j'ai recours à ton bras: je ne l'ai point réclamé quand l'hydre dévelopa contre moi sa tête féconde: aux enfers, entouré de l'horrible nuit, debout avec le

deſtin, je ne t'ai pas invoqué. J'ai vaincu les monſtres, les Rois, les tyrans, ſans jetter mes regards au ciel : ma main ſeule me répondait de tous mes vœux.

Ce jour fatal m'ordonne de former un deſir. Premier & dernier arbitre de la Nature! entends ma prière; je ne te demande qu'un coup de foudre: imagine-toi que je ſuis un Titan rebelle. Je n'ai pas voulu entreprendre la conquête du Ciel, je l'ai épargné, perſuadé que j'étais ton fils. Père, cruel ou ſenſible, prête ton bras à ce fils malheureux, préviens ma mort, ſaiſis-toi de cette gloire. Si la tendreſſe retient ta foudre, délivre ces vieux Titans de la péſanteur des monts Siciliens, permets-leur de m'écraſer ſous les ruines du Pinde ou de l'Oſſa. Que pour m'exterminer, Bellone rompe les barrières de l'Erèbe, qu'elle vienne me percer de ſon fer homicide. Arme contre mes jours la fureur du Dieu de la guerre; s'il eſt ton fils auſſi, ſa mère eſt ma marâtre. O ſœur d'Alcide! grande Pallas! enfonce ta lance dans le ſein fraternel.

O Junon! je tends vers toi mes ſuppliantes mains; lance-moi du moins un trait. Je puis mourir enfin de la main d'une femme. Vois Hercule à genoux pour toi, c'eſt ce que nulle terre, nul être vivant n'ont jamais vu. Dans ce moment de douleur, j'ai beſoin de toute ta colère : hélas! tu t'appaiſes, tu

calmes ta haîne, tu m'épargnes à préſent que je ne deſire que la mort?

O terres! ô cités! quoi? perſonne ne daignera lancer des torches, des armes contre Hercule! on m'ôte tous mes traits! rendez-les moi, & je ſouhaite que nul monſtre ne ravage l'univers quand je ne ſerai plus, que la terre n'implore jamais mon bras. S'il pouvait naître encore quelque bête féroce, je deſire aux peuples un homme ſemblable à moi.

Accablez de pierres ma tête malheureuſe, faites-moi vaincre ces terribles ſouffrances.

O monde ingrat! tu m'abandonnes! tu oublies ton bienfaiteur, & ſans moi tu ſerais la proie de mille fléaux! je ne te donne plus qu'un inſtant pour te juſtifier de l'ingratitude : pèſe bien tous mes bienfaits; la mort que je demande, les aquitera tous.

ALCMÈNE.

Mère infortunée d'Hercule, dans quel climat irai-je? où trouverai-je mon fils, où eſt-il? ſi ma vue m'eſt fidèle, le voici renverſé, le cœur tout en feu. Il gémit : c'en eſt fait. O mon fils! qu'il me ſoit permis de te donner le dernier baiſer, de recevoir ton dernier ſoupir ſur mes lèvres. Avance tes bras pour m'embraſſer..... Tes bras! où ſont-ils?

où eſt cette tête brillante qui porta le monde? quelle puiſſance a ravi la majeſté de ton corps?

HERCULE.

Vous revoyez Hercule, ma mère! il n'a plus que ſon ombre; le reconnaiſſez-vous? pourquoi détourner vos yeux? dans cet état, rougiſſez-vous de votre fils?

ALCMÈNE.

Quel monde, quelle région engendra le monſtre qui te dévore? qui peut ainſi triompher de toi? nomme-moi donc le vainqueur d'Alcide.

HERCULE.

La perfidie de mon épouſe.

ALCMÈNE.

Quelle perfidie?

HERCULE.

Celle que peut imaginer toute femme en fureur.

ALCMÈNE.

Par quel artifice a-t-elle pu vous faire dévorer par cet horrible mal?

HERCULE.

Par une tunique empoiſonnée.

ALCMÈNE.

Où eſt-elle cette tunique? tous vos membres ſont nuds.

HERCULE.

Elle eſt confondue avec mon corps.

ALCMÈNE.

Qui a pu lui donner ce poiſon deſtructeur ?

HERCULE.

O ma mère ! l'hydre, mille autres monſtres auſſi cruels ſont attachés à mes entrailles. Les fourneaux de l'Ethna ne dévorent point les nuages avec plus de violence. Lemnos eſt dans mon ſein. Je porte ici plus de feux que n'en lance la zone torride que le deſtin a voulu rendre inhabitable.

O mes compagnons ! jettez-moi dans les vagues de la mer, au milieu des plus grands fleuves : le Danube ne me ſuffirait point, l'Océan plus vaſte que la terre, n'éteindrait point mes feux, je brûlerais ſon onde avec moi.

O Dieu de l'Erèbe ! pourquoi m'as tu renvoyé à Jupiter ? tu pouvais me retenir, reprends ta victime. Dans cet état montre Hercule aux Enfers vaincus par lui ; je ne ſerai plus à craindre, je n'enlèverai rien de ton Empire.

O Mort ! ſaiſis-toi d'Alcide ſans trembler. Je peux mourir à préſent.

ALCMÈNE.

Calme tes pleurs du moins, ſurmonte ta douleur, montre-nous Hercule indomptable à de ſi

grands maux, triomphe de la mort, ſois encore vainqueur des Enfers.

HERCULE.

On ne m'aurait pas vu couler une larme ſi l'on m'eût attaché ſous les yeux de la Scythie gémiſſante, aux rochers du Caucaſe pour ſervir de pâture aux vautours; ſi enfermé entre les deux Symplégades, je les avais vu s'approcher & prêts à m'écraſer de leurs ruines menaçantes; ſi le Pinde, l'Hémus, l'Athos qui briſe les flots de la Thrace, le Mimas ſi ſouvent frappé de la foudre, ſe fuſſent précipités ſur moi; ſi le monde fût tombé en éclats ſur ma tête; ſi le char brûlant du Soleil eût mis le feu à mon bûcher. O ma mère! j'aurais dompté toute plainte indigne d'Hercule, ſi mille bêtes furieuſes fuſſent venues m'aſſaillir & me déchirer enſemble; ſi j'euſſe eu à combattre à la fois, & les monſtres du Stymphale, & le taureau à la tête d'or, & tout ce qu'il y a d'effrayant dans la nature. Quand un autre Sinnis aurait déchiré mes membres attachés à chaque extrémité de la terre ſéparée en deux montagnes énormes, je l'aurais ſouffert en ſilence. Nul fléau, nul trait, nul monſtre n'auraient eu le droit de m'arracher un ſeul gémiſſement.

ALCMÈNE.

O mon fils! non, ce n'eſt pas le poiſon de votre épouſe qui vous tourmente, c'eſt la ſuite de vos

travaux cruels, c'eſt elle qui á nourri en vous cette maladie horrible.

HERCULE.

Où eſt la mort? où eſt-elle? eſt-il quelqu'un qui voye mes misères? qu'il tende ſon arc ſur moi, ſa main déſarmée ſuffira pour me faire périr : oh! qu'il avance, qu'il avance enfin ſur moi.

ALCMÈNE.

Hélas! tout ſon mal ſe tranſmet à mes ſens affligés.... De grace! éloignez de lui ſes armes, & ſur-tout ſes flèches mortelles. Ses joues enflamées annoncent quelque deſſein violent. Quel ſera l'appui de ma vieilleſſe? ſa douleur eſt une rage qui n'eſt que pour Hercule..... Dans mon chagrin je ne chercherai point d'aſyle, je ne prendrai point la fuite, j'aime mieux périr de la main d'Alcide; dût ma mort être un crime, je la préfère à l'horreur de tomber ſous les coups d'un lâche, à voir une main obſcure triompher de moi........ Mais l'épuiſement lui donne quelque repos, une reſpiration pénible, fréquente, agite ſa poitrine. O Dieux! ſecourez-le. Si vous refuſez mon fils à mes ſoupirs, laiſſez du moins ſon vengeur à la terre : diſſipez ce mal affreux, rendez à Hercule ſon corps & ſes forces.



## SCÈNE III.

HYLLUS, ACLMÈNE, HERCULE, PHILOCTÈTE.

HYLLUS.

SINISTRE lumière ! jour de crimes ! la belle-fille de Jupiter n'eſt plus, ſon fils meurt, & je vis encore ! mon père expire par ma mère, & la malheureuſe eſt innocente ! Quel vieillard après une longue carrière, quel vieillard pourrait voir toutes les calamités qui affligent ma jeuneſſe ! un ſeul jour me prive des deux auteurs de ma vie, & pour paſſer tous mes autres maux en ſilence, pour épargner des plaintes aux deſtins, fils d'Hercule, je perds mon père !

ALCMÈNE.

Digne ſang de ce Héros, ſang infortuné de la malheureuſe Alcmène votre ayeule, abaiſſez votre voix ! notre protecteur repoſe, & peut-être ſa douleur va finir dans le calme...... Mais non, il s'éveille, il reprend ſes ſouffrances, & moi, tout mon deuil.

HERCULE.

Quel objet ! j'apperçois Trachine ſur la pointe de ſon rocher : élevé juſqu'aux aſtres, je plane

enfin au-dessus du genre humain. Qui m'a placé dans les cieux ? O mon père ! je te découvre & je vois ma marâtre appaisée. Quelle céleste harmonie se fait entendre à mes oreilles ! Junon m'appelle son gendre. Je jouis de la brillante vue des palais de l'Olympe, & de la zône brûlante où je distingue les traces de la roue du soleil..... Mes yeux retombent sur le séjour de la nuit. Quel Dieu m'interdit celui de la gloire, & me repousse des astres ? O mon père ! dans ce moment même l'axe de Phébus effleurait ma tête : si près du ciel, qui m'en a fait descendre ! je ne vois plus que Trachine : pourquoi suis-je retombé sur la terre ? Tout à-l'heure, le globe terrestre était sous mes pieds & dans le plus profond éloignement de moi. O douleur ! tu étais anéantie, il faut que je l'avoue; épargne-moi encore.

O Hyllus ! tu vois le don de ta mère : voilà ce qu'elle me réservait. Que ne puis-je, sous ma massue, écraser son ame impie, comme j'ai châtié l'insolence des Amazones aux pieds du Caucase ! O Mégare ! épouse sensible, j'ai bien pu t'égorger dans un moment de fureur..... Donnez-la moi cette massue vengeresse, joignez-y mes traits; souillons encore mes mains, & que la mort d'une femme couronne tous les travaux d'Hercule.

HYLLUS.

Inutiles menaces ! vaine colère ! ô mon père !

c'en eſt fait, vous êtes vengé, Déjanire a vécu. Ma mère malheureuſe s'eſt poignardée elle-même.

HERCULE.

O douleur aveugle ! elle méritait de finir par la main d'Hercule. Lychas a perdu ſa complice. Mon reſſentiment, ma fureur me commandent d'exercer encore ma vengeance ſur ſon corps. Pourquoi la priverais-je de mes menaces ? Jettez ſon corps, qu'il ſoit la pâture des animaux de carnage.

HYLLUS.

Elle n'eſt que trop punie ; vous-même, vous auriez arêté ſon bras quand elle s'eſt donné le coup fatal ; elle vous aurait attendri. Vous ne périſſez point par le crime d'une épouſe, & ma mère eſt innocente. C'eſt le perfide Neſſus qui a cauſé tout notre malheur ; percé de vos traits, il vous bleſſe à ſon tour par cette tunique teinte de ſon ſang funeſte, il ſe venge ainſi de vous.

HERCULE.

Oui..... tout eſt accompli, ma deſtinée ſe dévelope : une lumière conſolante vient éclairer mon ame. Le voilà cet Oracle que m'annonça jadis un chêne prophétique parmi le mugiſſement du bois ſacré de Cirrhée.

» Généreux Alcide ! tu périras un jour par un » ennemi que tu auras immolé. Telle ſera ta

» deſtinée, lorſque tu auras vaincu la terre, l'onde » & les mânes «.

Je ceſſe mes plaintes; j'aime à finir ainſi : nul être vivant ne pourra ſe vanter d'avoir triomphé d'Hercule.

Choiſiſſons maintenant une mort fameuſe, mémorable, ſublime, digne de moi. Immortaliſons ce jour. Coupons une forêt entière : mettons le feu à tout l'Oëta. Qu'on prépare le bûcher d'Hercule, mais tandis qu'il vit encore : ô digne fils de Pœan! rends-moi ce triſte devoir, mon cher Philoctète! que la flame de ce bûcher éclaire l'aurore & le couchant.

Hyllus! reçois la dernière demande de ton père. Parmi mes captives, il en eſt une illuſtre & de qui les traits annoncent la grandeur des Rois dont elle eſt ſortie, c'eſt la fille d'Eutite, la généreuſe Iole. Qu'un tendre hymen t'uniſſe à elle. Vainqueur inhumain, je lui ai ravi ſa Patrie, ſes Lares, je ne lui ai laiſſé qu'Hercule qui lui échape encore. Change ſes peines en plaiſirs : aime-là comme je l'aime, adopte le gage de ma tendreſſe qu'elle porte dans ſon ſein.

Et vous, ô ma mère! terminez vos plaintes; votre Alcide vit toujours : mon courage a fait croire au monde que votre fils était plus sûrement ſorti de Jupiter, que tous les enfans de Junon. Eh! quand je ne ſerais né que d'un mortel, quand je ne

ne viendrais point en effet du maître du tonnerre, j'aurais mérité d'être choisi par lui, & ma naissance a donné un nouvel éclat au ciel. Mais non, Jupiter se glorifie de m'appeller son fils. Séchez-donc vos pleurs, ô ma mère! vous serez la plus glorieuse de toutes les femmes de la Grèce. Quel enfant comparable à moi, mît jamais au monde cette Junon si fière de son sceptre, si orgueilleuse de s'entendre nommer la Souveraine des cieux! Simple mortel, je l'ai fait brûler d'envie dans son Olympe, elle a désiré d'être ma mère.

Achève maintenant ta carrière, brillant Titan! toi que j'ai suivi dans tous les climats & que j'abandonne pour descendre au Tartare. J'y emporterai ma gloire toute entière, cette gloire unique qui attestera que nul être vivant ne peut vaincre ouvertement Hercule, tandis qu'Hercule vainquit tout ce qui osa jamais lui résister.

---

## SCÈNE IV.

### LE CHŒUR.

ORNEMENT du monde! astre du jour dont les premières vapeurs replient le char d'Hécate fatiguée de sa course nocturne! montre-toi chez les peuples de Sabée, voisins de l'aurore, chez l'Ibère rejetté aux plages occidentales, chez les habitans de la

Zone brûlante, chez ceux qui gémiſſent ſous l'Ourſe glaciale; dis-leur qu'Hercule deſcend dans l'Empire confié à la vigilance de Cerbère; envelope tes rayons dans des nuages funèbres, préſente à la terre ton diſque pâliſſant.

O Titan! hélas! dans quel climat, ſous quel aſtre, dans quelle terre ſuivras tu jamais un autre Alcide? Quelle main l'univers malheureux invoquera-t-il, ſi une hydre nouvelle vient nous effrayer encore de toutes ſes têtes? Si quelque ſanglier vient déſoler l'Arcadie antique, ſi quelque farouche tyran du Rhodope abbreuve ſes courſiers impies du ſang des hommes? qui viendra conſoler les peuples & réconcilier la terre avec le ciel, ſi les Dieux irrités nous ſuſcitent de nouveaux monſtres? Il meurt comme le vulgaire, ce Héros, l'émule de Jupiter.

Que toutes les Villes retentiſſent de cris plaintifs, que toutes les femmes s'arrachent les cheveux & ſe meurtriſſent le ſein. Qu'on ferme tous les temples de Jupiter & qu'on n'ouvre que celui de la grande Marâtre.

O Hercule! tu deſcends au Léthé, aux rives du Styx d'où nulle barque ne te ramenera plus. Tu vas chez les mânes que tu as vaincues, à la mort dont tu as triomphé. Ombre malheureuſe! tu y arriveras avec des bras décharnés, un viſage languiſſant, un corps défiguré par la maigreur: la plus frêle

barque te recevra confondu dans la foule. Cependant tu seras distingué parmi les autres ombres. Assis entre Eacus & les deux Rois de Crète, tu deviendras un nouveau Juge des Enfers, tu châtieras encore les tyrans.

O Divinités du Styx! soyez-lui propices; retenez vos bras vengeurs. Il a la gloire d'avoir toujours conservé son fer pur. Tant qu'il a été parmi les vivans, il n'a pas été permis au destin cruel de persécuter les Villes.

Son vertueux courage aura sa place dans le ciel.

Alcide! est-ce dans les climats de l'Ourse céleste que tu régneras, ou dans ceux que le soleil dévore de ses rayons brûlans? est-ce au-dessus des plages tempérées de l'Occident d'où tu entendras retentir le Calpé du bruit des ondes que tu fis couler à ses pieds? Quelle partie du ciel serein affaisseras-tu? quel espace de l'Olympe pressé par toi, gardera son équilibre? Que ton père au-moins marque ta place bien loin de l'horrible Lion & du brûlant Cancer, de peur qu'ébranlés à ton aspect, ils ne troublent l'ordre du monde, & que tu ne fasses pâlir le Dieu du jour.

Quand la tiède haleine de zéphyr ne rafraîchira plus les fleurs, quand les hivers priveront les arbres de leur parure, quand l'automne nous ôtera ses fruits; plus durable que ces saisons, ta mémoire restera, & le tems ne l'effacera jamais.

O compagnon de Phébus & des Aſtres ! la mer produira des moiſſons, l'onde retentiſſante de l'Océan ſera une onde douce; l'Ourſe glaciale, en dépit du deſtin, ſe plongera dans le ſein de Thétis, avant que les nations ceſſent de chanter tes louanges.

Père de la nature ! écoute la prière des miſérables humains : que nul monſtre, nulle contagion ne déſolent plus la terre; que le monde ne voye plus naître aucun tyran, que la domination ſoit retranchée des Cités, & que l'on croye qu'il n'appartient qu'au ciel de tenir le fer ſuſpendu ſur nos têtes. Si quelque fléau vient encore nous affliger, la terre auſſi-tôt te redemande ſon vengeur.....

Mais quel eſt ce prodige ? Le tonnerre retentit dans le globe entier. Ah ! c'eſt le père d'Alcide qui eſt dans le deuil, ou c'eſt Junon qui s'enfuit du ciel à la vue d'Hercule, ou bien Atlas qui chancèle ſous ſon fardeau, ou les mânes qui tremblent encore à l'approche du Héros, ou le chien du Tartare qui, d'effroi, a rompu ſa chaîne en revoyant ſon vainqueur.

Je me trompe, c'eſt le fils de Péan : le voici, la joie eſt peinte ſur ſon front; ſes épaules ſont chargées des traits & des flèches fameuſes dans le monde; c'eſt l'héritier d'Hercule qui paraît.



## ACTE V.

### SCÈNE PREMIÈRE.

La Nourrice, PHILOCTÈTE.

LA NOURRICE.

O jeune homme! je t'en conjure, apprends-moi la destinée d'Hercule. Comment a-t-il supporté la mort?

PHILOCTÈTE.

Avec plus de joie que les autres ne supportent la vie.

LA NOURRICE.

De la joie au milieu des flames qui le dévoraient?

PHILOCÈTE.

Celui sous qui le monde fut abattu & qui n'y laissa aucun monstre, a prouvé que la flame n'était rien : tout est dompté.

LA NOURRICE.

Peut-on conserver son courage au milieu des tourbillons d'un si cruel incendie?

PHILOCTÈTE.

Hercule, vous dis-je, Hercule a vaincu la flame, le seul fléau qu'il n'eût pas encore vaincu;

il ajoute cette victoire à celles qu'il n'a cessé d'accumuler les unes sur les autres.

LA NOURRICE.

Raconte-moi donc l'histoire de ce nouveau triomphe.

PHILOCTÈTE.

Nos tristes mains avaient abattu tous les bois de l'Oëta; les hêtres avaient perdu leur feuillage, la terre était couverte de troncs déracinés: appellés du sein des nues, les pins altiers avaient ébranlé les rochers qui les entouraient: un chêne prophétique de Chaonie étendait au loin ses branches impénétrables à l'astre du jour; on l'attaque, il gémit sous le fer inhumain, il le repousse en le brisant; il cède enfin à l'effort de nos bras, & sa chûte entraîne celle de tous les objets qui l'environnent. Les yeuses sacrées éprouvent les coups de nos mains insensibles à leur antiquité vénerable, tous les arbres enfin tombent sous la hache meurtrière: le vaste lieu qu'ils ombrageaient, reçoit tous les rayons du soleil, & chassés de leurs demeures, fatigués de leur vol, les oiseaux éperdus cherchent de nouveaux asyles.

On ramasse la forêt renversée, & les troncs disposés avec ordre, élèvent jusqu'aux astres le bûcher d'Hercule. On le couvre de feuillages, on y dépose des branches de l'arbre cher au héros,

(*le peuplier.*) & déja le pin reçoit la flame qui se communique au chêne & à l'yeuse.

Hercule s'avance tel qu'un lion malade qui pousse ses derniers rugissemens. Ce n'est point un homme qu'on entraîne à la mort, c'est un Dieu qui monte à l'Olympe. Il presse l'Oëta, il parcourt des yeux toute l étendue de son bûcher, il s'asseoit sur les arbres, les brise & demande son arc. » Fils de » Péan ! me dit-il, reçois ce présent d'Hercule, ces » traits fatals à l'hydre de Lerne, aux habitans aîlés » du Stymphale, à tout ce que j'ai combatu. Jeune » & valeureux ami ! si tu les diriges vers les oiseaux » qui fendent les nues, soudain tu les en verras re- » descendre, attachés à leur proie. Jamais cet arc » ne trompera ta main, il a l'habitude de balancer » mes flèches, & de leur faire prendre la route » infaillible. Une fois parties, elles ne peuvent » s'égarer. Pour prix de ce don, rends-moi le » dernier devoir de la tendresse, allume mon » bûcher avec cette torche funéraire. Laisses-y » brûler avec moi cette massue qu'une main mor- » telle ne saurait embrasser ; c'est la seule arme » qui suivra Hercule, & que je te donnerais encore » ô Philoctète ! si tu pouvais la porter «.

Il demande l'horrible dépouille du lion de Némée pour être encore consumée avec lui, elle couvrait l'édifice entier.

Toute l'assemblée gémit, tous fondent en larmes ;

Alcmène que la douleur égare, Alcmène découvre sa poitrine, & frappe à coups redoublés son sein nud jusqu'à la ceinture : elle fatigue le Ciel de ses vœux, & l'Oëta répond à ses gémissemens plaintifs.

» O ma mère! reprend Hercule, vous deshonorez ma mort; séchez vos pleurs, & rougissez » de laisser échaper des regrets si éclatans. Votre » douleur redouble la joie de Junon : on jouit trop » des larmes d'une rivale. Commandez à votre » faiblesse : c'est un crime de meurtrir les flancs qui » m'ont porté «.

Il dit, & paraît sur le bûcher avec cette même fierté, cette même assurance qu'il montra quand vainqueur de l'Erèbe & du Destin, il traîna dans les cités Grecques le chien du Tartare dont il avait bravé le Souverain.

Quel vainqueur eut jamais autant de joie sur son char de triomphe ? quel tyran donna jamais des loix d'un air plus imposant ?

La paix est le prélude de sa mort ; les larmes cessent, moi-même je sens expirer ma douleur ; tous ont les yeux secs, tous auraient rougi de pleurer, & Alcmène à qui son sexe ordonnait les sanglots, Alcmène même reprend un visage serein ; elle est presqu'aussi calme que son fils.

LA NOURRICE.

Quoi ? avant d'être brûlé, il ne fait point de

prières aux Dieux ! il ne regarde pas Jupiter, il ne lui adreſſe aucun vœu !

PHILOCTÈTE.

Il reſte couché tranquilement, & jettant les yeux au Ciel, il cherche à voir ſi le Souverain des Immortels ne le fixe point du haut de l'Olympe, puis tendant les mains, il s'écrie : „ O vous que l'univers „ chercha un jour entier, quand vous prolongeâtes „ une nuit fameuſe. (*celle qu'il paſſa auprès d'Alc- „ mène.*) O mon père ! daignez écouter votre fils, „ de quelqu'endroit que vous le contempliez ! Si „ ma gloire eſt célébrée au couchant comme à l'au- „ rore, chez les Scythes comme dans les climats „ brûlans ; ſi le monde eſt plein de la paix que je „ lui ai donnée ; ſi nulle cité ne gémit, ſi nul „ impie ne ſouille plus les autels du ſang des „ hommes, ſi les crimes ſont retranchés, admettez, „ je vous en conjure, admettez mon ame parmi les „ aſtres ; que je ne deſcende point dans le ſéjour „ de la Mort. Ce n'eſt pas que je ſois effrayé du „ noir empire du Jupiter des Ombres, mais je „ rougirais, ô mon père ! je rougirais d'aller obéir „ à des Divinités que j'ai vaincues. Diſſipez ces „ nuages qui m'environnent, que les Dieux voyent „ brûler Hercule. Si vous me refuſez le Ciel, je „ vous forcerai de me l'accorder. Si je laiſſe échaper „ la moindre plainte, ouvrez-moi le Styx, & „ rendez-moi au Deſtin. Eprouvez votre fils avant

» de le recevoir auprès de vous, cette gloire sera » le prix de ma conſtance dans les tourmens aux- » quels je vais me livrer : ce que j'ai fait n'eſt rien, » c'eſt aujourd'hui qu'il faut montrer Hercule à la » terre...... Que ma marâtre examine comme je » ſupporte la flame...... Compagnon d'Alcide! ſaiſis » cette torche brûlante..... Ta main tremble! ce » n'eſt pas un crime qu'elle va commettre..... Cœur » puſillanime & faible! rends-moi donc mon car- » quois : ma main ſaura encore me percer : comme » la pâleur eſt peinte ſur tes joues! brûle Alcide » avec la même fermeté qu'il ſe verra brûler.......... » Jupiter m'appelle, il m'ouvre les Cieux.... Je te » ſuis, ô mon père! «

Il change alors de viſage. D'une main timide j'avance le flambeau, le feu ſemble fuir le héros, & le héros s'en approche. Vous auriez cru voir brûler le Caucaſe, le Pinde ou l'Athos. Mon maître ne pouſſe aucun cri; on n'entend que le gémiſſe-ment de la flame.

O incompréhenſible courage! envelopé dans ce braſier, Typhon aurait gémi, le dur Encelade qui déracina jadis l'Oſſa, le dur Encelade aurait ſoupiré.

Mais Hercule déchiré, à demi conſumé, Hercule ſe relève du milieu des feux, & d'un air calme, il s'écrie : » Mère d'Alcide! c'eſt ainſi qu'il vous con- » vient d'aſſiſter à ſon bûcher, c'eſt ainſi que vous

» devez le pleurer «. Au milieu des tourbillons de fumée, des menaces de la flame, immobile, inébranlable, il nous exhorte, il nous donne des leçons, il ranime notre courage : ſa voix conſerve la même force, & l'on dirait, non qu'il eſt brûlé, mais qu'il brûle un ennemi.

Nous ſommes tous dans la plus grande ſurpriſe. A peine pouvons-nous croire que ce feu n'eſt pas une illuſion, tant le viſage d'Hercule eſt ſerein, tant il conſerve de majeſté !

Il ne peut expirer qu'après avoir donné des preuves de ſon courage : alors il ramaſſe lui-même tous les bois qui l'environnent ; la flame les ſaiſit ; il ſe précipite au milieu de l'incendie, il remplit ſon viſage de feux ardens, ſa tête en eſt environnée, & cependant il ne ferme pas les yeux.

Mais j'apperçois ſa mère.... Elle porte quelque choſe ſur ſon ſein : .... ce ſont les cendres du grand Hercule..... Elle gémit en montrant les déplorables reſtes de ſon fils.



## SCÈNE II.

### ALCMÈNE, PHILOCTÈTE.

ALCMÈNE (*tenant une urne.*)

O Dieux! craignez auſſi le Deſtin ; voyez tout ce que j'ai pu conſerver d'Alcide ; voyez un géant dans mes mains. O Soleil ! c'eſt donc là que tant de grandeur aboutit! mes flancs avaient pu porter ce héros, & ſon tombeau eſt cette urne chétive qu'il ne remplit pas toute entière. Oh! qu'il pèſe peu ce grand mortel pour qui le monde fut un fardeau ſi léger! ô mon fils! tu pénétras jadis dans le Tartare pour revenir à nous : quand reviendras-tu encore de cet infernal ſéjour, non plus chargé des dépouilles de Pluton & libérateur de Théſée, mais ſeul, ô Alcide! quand pourras-tu rejetter ce globe qui preſſe ton ombre, triompher une ſeconde fois de Cerbère, te r'ouvrir les portes du Ténare?

Hélas! dans quel abîme ſe précipitera ta malheureuſe mère? quel ſera le genre de ma mort? c'eſt pour jamais, ô mon fils! c'eſt pour jamais que tu es tombé chez les Mânes : pourquoi donc conſumer mes jours dans les pleurs, traîner mon exiſtence malheureuſe, conſerver ce reſte de lumière? quel autre Hercule puis-je enfanter de Jupiter? quel autre héros ſemblable à lui, nommera

Alcmène sa mère? cher époux! Amphitryon! que vous êtes heureux! Mon fils était au plus haut de sa gloire quand vous êtes descendu au Tartare, & l'Enfer vous craignit sans doute alors, parce que vous étiez le père d'Hercule, ou qu'on le croyait du moins.

Appésantie par l'âge, odieuse aux tyrans, s'il en reste encore au monde, dans quel climat me réfugier? Malheureuse Alcmène! tous les enfans dont Alcide a immolé les pères, vont se réunir contre moi & m'anéantir : oui, s'il existe quelque jeune Busiris, quelque fils d'Antée, je serai leur proie; si quelque rejetton du tyran de l'Ismène nourrit aussi des chevaux cruels, je serai leur pâture; la colère de Junon retombera toute entière sur ma tête; Hercule étant retranché du nombre des vivans, elle ne sévira plus que contre moi; rivale de cette Déesse vindicative, j'épuiserai tous ses traits, & le fils que j'ai donné à Jupiter, m'a inspiré trop d'alarmes, pour que je puisse lui en donner un autre.

Quel asyle, quelle région, quel abri défendra la misérable Alcmène! trop connue par Hercule, où me retirer? où me cacher? Retournerai-je dans ma patrie? ( *Argos.* ) Eurysthée y donne la loi. Irai-je à Thèbes, sur les rives de l'Ismène, dans cette couche où je reçus jadis le maître des Dieux? couche fatale! que j'eusse été heurense, si après cette

félicité, la foudre m'y avait anéantie comme Sémélé, si l'on eût été obligé de retirer Hercule de mon sein mourant ! C'est pour devenir infortunée que j'ai vu mon fils égaler son père en gloire, & me montrer tout ce que le destin pourrait me ravir ! Quelle nation, ô Hercule ! quelle nation conservera la mémoire de tes bienfaits ? le genre humain me fait déja sentir son ingratitude.

Me réfugierai-je à Cléone, chez les Arcadiens, dans cette terre fameuse par tes grands services ? Ici, le cruel serpent est tombé sous tes coups ; ici, les oiseaux du Stymphale ont été percés ; là, tu terrassas un Roi barbare ; plus loin, ce lion fatal qui brille au ciel, tandis que tu descends chez les Ombres.

Si la terre est reconnaissante, elle protégera ton Alcmène.

M'enfuirai-je chez les Thraces, sur les bords de l'Hèbre, climats encore couverts de tes bienfaits ? délivrés de la tyrannie & des étables inhumaines, ils jouissent d'une paix profonde, depuis que celui qui la troublait, fut tombé sous tes coups. ( *Diomède.* )

Quel tombeau t'érigerai-je dans ma douleur ? Que le monde se dispute les cendres de ton bûcher ; mais les tiennes, les restes du grand Hercule, quel peuple, quel temple, quel climat en sera dépositaire ? qui demandera, qui sollicitera ce que

porte Alcmène dans ſes triſtes mains ? quel monument ſera ſuffiſant pour toi ? l'univers & la renommée, voilà ton inſcription.

O mon ame ! tu trembles & tu portes les cendres d'Hercule ! Embraſſe ces oſſemens ſacrés ; c'eſt ton appui, c'eſt ta défenſe infaillible : ton ombre ſeule va mettre les Rois en fuite.

PHILOCTÈTE.

Tariſſez-donc vos larmes, généreuſe mère d'Alcide ! on ne doit jamais pleurer un Héros ; la mort n'eſt pas un mal pour qui a vaincu le deſtin par ſa vertu. Celle d'Hercule qui vivra éternellement, nous défend les regrets & les pleurs ; nous n'en devons qu'à ceux qui dégénèrent. L'homme de bien qui finit ſa carrière, ne veut point que le deuil accompagne ſes funérailles.

ALCMÈNE.

Quel ordre rigoureux pour une mère qui perd dans ſon fils, le vengeur de la terre & de l'océan ? Combien d'enfans je tiens renfermés pour un ſeul dans cette urne funéraire ? Je n'étais pas Reine, mais par lui, je pouvais donner des Royaumes. Je ſuis la ſeule mère du monde qui ait épargné des prières au ciel, & tant que mon fils a vécu, je n'ai rien demandé aux Dieux ; tous mes vœux étaient dans ſon bras ; Hercule m'eût donné ce que je n'aurais pas obtenu de Jupiter. Quelle mortelle

dut jamais autant que moi s'enorgueillir du fruit de ſes amours ! Ma mère ( *Niobé.* ) jadis privée ſoudain de ſept fils & de cinq filles, ma mère s'abandonna au plus horrible déſeſpoir & devint un marbre nouveau : combien le ſeul que j'avais, était ſupérieur à ce troupeau d'enfans ?

Il manquait au monde un grand exemple pour les mères infortunées, Alcmène le donnera.

Ceſſez donc de vous meurtrir le ſein, ô mères ! s'il en eſt qu'une douleur opiniâtre force de pleurer, s'il en eſt qu'un deuil amer puiſſe changer en rochers ; ceſſez vos afflictions en me contemplant.

O mes malheureuſes mains ! frappez cette gorge flétrie par l'âge : malgré ma vieilleſſe, je ſuffirai à ce lamentable miniſtère que l'Univers entier remplira bientôt à ſon tour. Animons aux coups mes bras appéſantis. Pour rendre le ciel odieux, invitons la terre à ſe meurtrir comme nous.

---

## SCÈNE III.

### ALCMÈNE ( *ſeule.* )

PLEUREZ, Alcmène ! pleurez le fils du grand Jupiter, ce fils dont la formation coûta un jour au monde & réunit deux nuits enſemble. En le perdant, nous perdons plus que le jour. Pleurez,

ô

ô nations ! pleurez celui qui précipita dans le Styx les tyrans cruels avec leurs glaives ſouillés de votre ſang. Que tout l'univers retentiſſe de vos coups. Gémiſſez, noble Crète, ſi chère au Dieu du tonnerre, & que vos cent peuples gémiſſent avec vous ! O Curètes & Corybantes ! armez vos mains du bruit de Bérécynthe, agitez tous les inſtrumens de l'Ida. O Crète ! regrettez Alcide égal à Jupiter, célébrez ſes vraies funérailles. ( *Jadis les Crétois avaient fait celles du maître des Dieux qu'ils avaient cru mort.* ) Arcadiens ! brillans enfans de Phœbus, faites entendre vos accens plaintifs. Côteaux ſacrés de Parthénie & de Némée ! orgueilleux Ménale ! affligez tous vos échos, que vos gémiſſemens redemandent Alcide. Il a terraſſé dans vos bois le ſanglier fatal ; ſes traits ont abattu ces oiſeaux ſiniſtres qui vous dérobaient le jour. Pleurez, Argos & Cléone ! vous que mon fils a délivrés de ce lion terrible qui menaçait vos murs. Frappez-vous encore, mères de la Thrace ! que les rives de l'Hèbre répondent à vos coups : donnez des larmes à cet Alcide par qui vos enfans ne naiſſent plus pour les étables barbares d'un tyran, pour ſervir de pâture à des courſiers ſanguinaires. O terre délivrée d'Antée ! ô plage arrachée au cruel Géryon ! nations ſi miſérables avant lui ! pleurez avec moi : que les deux extrémités de l'Empire de Neptune répondent à leurs coups mutuels.

O Déités qui rempliſſez l'azur des cieux, ſoyez ſenſibles au deſtin d'Hercule, de mon Hercule qui porta le monde & votre ciel, tandis qu'Atlas accablé ſous le fardeau, demanda un inſtant pour reſpirer !

O Jupiter ! eſt-ce ainſi que tu le places dans ton Empire ? eſt-ce là l'effet de ta promeſſe ? Le voilà mort, cet Alcide, le voilà conſumé. Combien de fois pourtant il t'a évité la peine de lancer la foudre ! par pitié, fais-la tomber ſur moi, prends-moi pour Sémélé.

O mon fils ! es-tu déja dans l'Elyſée ? es-tu ſur le rivage où la nature nous appelle ? le Styx t'en a-t-il fermé la route pour te punir d'avoir ravi ſon effroyable gardien ? les Deſtins t'arêtent-ils à l'entrée de l'Erèbe ? l'affluence des Ombres t'environne-t-elle ? le triſte Nocher s'enfuit-il à ta vue ? épouvantés par ta préſence, les Centaures de la Theſſalie font-ils gémir les échos ſous leurs pieds ? répandent-ils l'alarme chez les habitans du Tartare ? l'Hydre effrayée plonge-t-elle toutes ſes têtes dans les eaux infernales ? les monſtres que tu as vaincus, tremblent-ils à ton aſpect ?

Je me trompe, mère inſenſée ! les Mânes ne peuvent plus te craindre. En deſcendant au Ténare, tu n'étais point couvert de la dépouille du lion d'Argos ; tu n'avais pas ton redoutable carquois. Une main plus faible dirigera tes flèches. Tu es

descendu sans armes chez Pluton & tu y resteras éternellement désarmé.

---

## SCÈNE IV.

### ALCMÈNE, HERCULE.

HERCULE (*descendant du ciel sur un nuage.*)

NOUVEL habitant de l'Olympe & rendu au séjour des astres, ô ma mère ! pourquoi vos larmes troublent-elles ma glorieuse destinée ? terminez-en le cours : ma vertu a reçu sa récompense ; je suis immortel.

ALCMÈNE.

Quelle voix frappe mes oreilles ! quelle est cette ravissante harmonie qui tarit mes larmes ? Hercule ! mon cher Hercule ! je te reconnais. Le cahos est vaincu, mon fils revient encore du Styx, & pour la seconde fois, il a brisé la mort, triomphé de la nuit, franchi les tristes torrens de Proserpine ; seul des mortels, il a traversé l'Achéron qui n'a pu l'engourdir. Il reparaît au jour. Le Destin ne peut le retenir, même après ses funérailles.

Est-ce Pluton qui t'a fermé son Royaume par la crainte que tu sèmes autour de toi ? Car enfin je t'ai vu brûler avec la forêt qui te servait de bûcher, j'ai vu des tourbillons de flame qui t'environnaient,

s'élever en ondoyant jusqu'au ciel. Certainement tu as été consumé. Mais ton ombre n'a pu tenir aux Enfers. Quelle partie de toi les Mânes ont-elles donc appréhendée ? comment ton simulachre a-t-il pu paraître si redoutable à Pluton ?

Hercule.

Je ne reviens point de l'onde gémissante du Cocyte ; la noire barque n'a point passé mon ombre : tranquillisez-vous, ma mère ! je n'ai vu les Mânes qu'une fois. Le feu a consumé seulement tout ce que vous m'aviez transmis de mortel : ce que je tenais de vous a été le partage des flames, ce que j'ai reçu de mon père est dans les astres. Terminez donc ces plaintes, & laissez-les aux mères des lâches ; le deuil est leur bien ; le Ciel est pour la vertu, comme la mort est pour le vice.

Voici ce que je viens vous annoncer du haut de l'Olympe : (*il y a dans le latin chanter, parce que les Tragédies des Anciens étaient en Musique.*) le cruel Eurysthée touche à la punition qu'il mérite. Montée sur un char radieux, vous écraserez bientôt sa tête superbe.

Je remonte aux plages célestes : pour la seconde fois, Alcide est vainqueur des Enfers.

Alcmène.

Arête encore un instant.... Il m'échape, il s'est évanoui, il vole aux astres. Me trompai-je ? est-ce

bien mon fils que j'ai revu ? les malheureux ſont peu crédules...... Tu es un véritable Dieu, & l'éternité eſt ton partage, j'en crois tes triomphes.

Je retourne à Thèbes, & j'y invoquerai une Divinité nouvelle ajoutée dans nos Temples.

---

## SCÈNE CINQUIÈME & DERNIÈRE.

LE CHŒUR.

NON, jamais la vraie vertu ne deſcend ſur les rives du Styx. Ayez du courage, & la deſtinée cruelle ne vous entraînera point dans les ondes de l'oubli. A votre dernière heure, votre ame ne s'échapera que pour monter au ſéjour de la gloire.

O vainqueur de tant de monſtres ! pacificateur du monde ! Dieu nouveau ! ſois-nous propice. Regarde encore notre globe en pitié. Si quelque bête féroce vient nous remplir de terreur, prends la foudre aux trois dards, & d'une main plus sûre que celle de Jupiter, tu anéantiras l'objet de nos alarmes.

Le Père Brumoy qui n'eſt rien moins que l'admirateur de Sénèque, convient qu'il y a de véritables beautés dans cette Tragédie, & que dans pluſieurs endroits, l'Auteur Latin l'emporte ſur Sophocle qui lui a ſervi de modèle, & ſur Rotrou qui l'a

plus traduit qu'imité. Mais il condamne avec raiſon les rodomontades d'Hercule, & les tranſports effrénés de Déjanire qui ceſſe d'être intéreſſante toutes les fois que ſa jalouſie cherche des idées & des termes ampoulés. Dans des ſituations pareilles, c'eſt le cœur ſeul qui doit parler, & ſi l'Ariane de Corneille fait répandre des larmes, c'eſt que ſon ame lui dicte toutes ſes expreſſions. Mais encore une fois, le ton de la Tragédie était tout différent chez les Romains, & Hercule leur aurait paru un homme ordinaire, ſi Sénèque ne l'avait peint infiniment plus grand que les guerriers auxquels ils durent plus d'une fois le ſalut de la République. Cependant il a ſouvent paſſé les bornes, ainſi que Rotrou qui a fidèlement copié pluſieurs morceaux de ſon original. S'il avait eu plus de goût, il aurait donné la préférence à Sophocle. (*Voyez les Trachiniennes, II part. I Vol. pag.* 274 *& ſuiv.*)

La marche de la Tragédie était preſqu'ignorée en France quand ce Poète y parut, & c'eſt avec raiſon que Corneille l'a nommé ſon père : nous avons indiqué dans pluſieurs endroits la manière dont il a profité de ſes modèles, & ce n'eſt qu'en rapprochant les Anciens des Modernes, que nous pouvons faire connaître & le génie des différens ſiècles qui ont cultivé les Lettres, & les progrès du Théâtre depuis ſon origine. Mais aucun des peuples dont nous avons à parler, ne préſentera des com-

méncemens aussi brillans que celui des Grecs. Il a fallu beaucoup de tems aux Français pour se perfectionner dans un art qui, dès sa naissance, fut digne de l'admiration des Athéniens.

### COSTUME *du Garde Grec.*

La *tunique* de laine blanche.

La ceinture d'une courroye de cuir.

La *chlamyde* de laine couleur de safran.

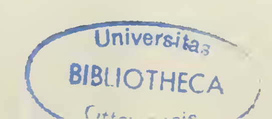
Le casque & le bouclier d'airain, ainsi que le fer du javelot sur lequel il s'appuie.

La chaussure fermée.

L'épée à poignée d'airain : un marbre Grec atteste qu'on la portait de cette manière dans les tems héroïques.

La lame de cette épée était souvent du même métal que la poignée.

*Fin de la seconde Partie du septième Volume.*



*ERRATA de la première Partie du ſeptième Volume.*

PAGE 21, lignes 24 & 25, expire, *liſez* exprime.
P. 101, ligne 24, branchent, *liſez* branches.
P. 115, ligne 12, votte, liſez votre.
P. 137, ligne, 13 ſont, *liſez* ſoient.
P. 151, ligne 24, fit, *liſez* fis.
P. 183, ligne 14, quel joie, *liſez* quelle.

*Seconde Partie.*

P. 215, ligne 3, ni de dédain, *liſez* ni dédain.
P. 217, ligne 6, deſtn, *liſez* deſtin.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques. 1780.





